LA REVUE DE

TEHERAN

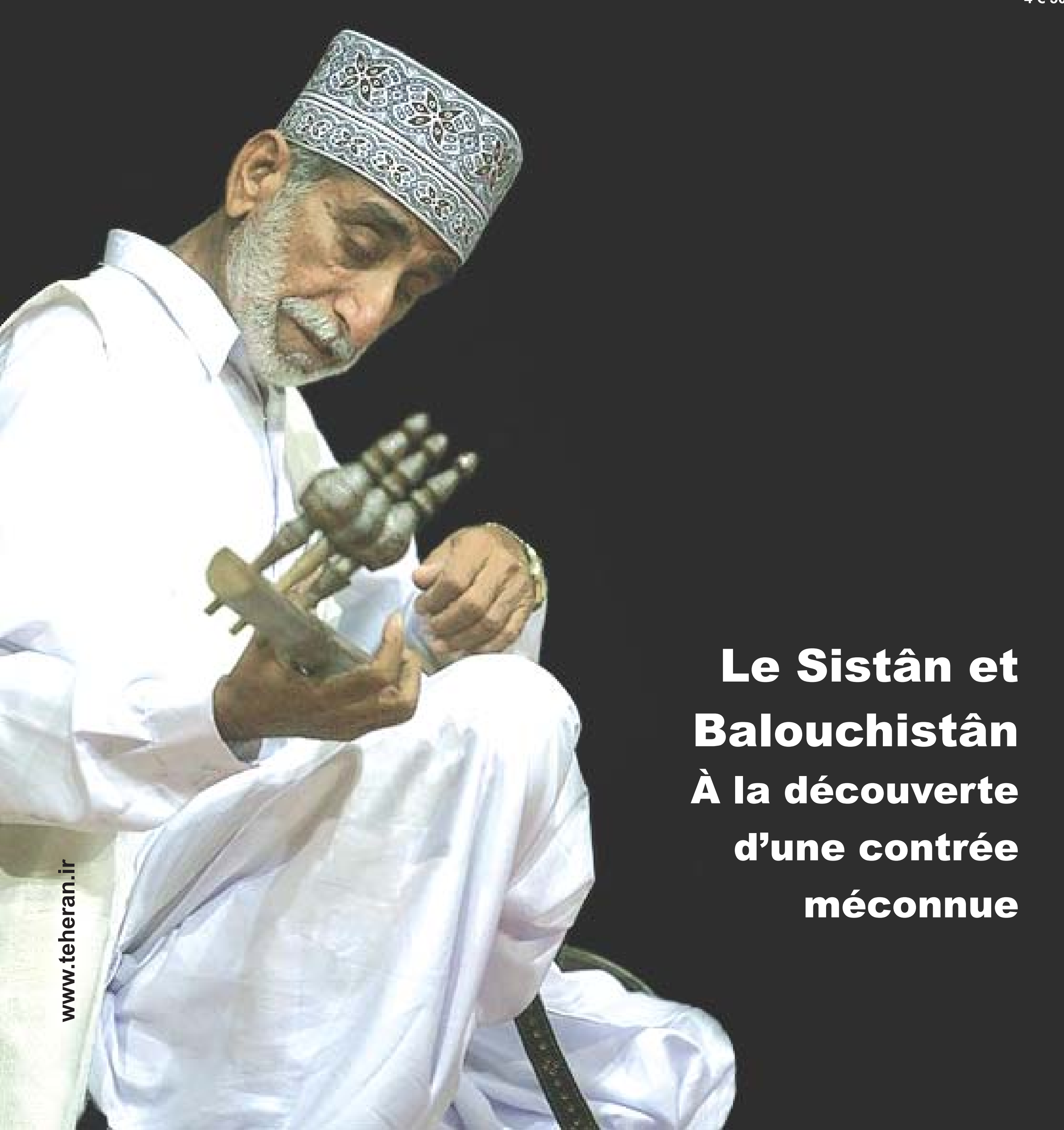
ISSN 2008-1936

MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE

N° 47, Octobre 2009, 4e ANNEE

PRIX 1000 TOMANS

4 € 50



Le Sistân et Balouchistân

À la découverte d'une contrée méconnue

www.teheran.ir



La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Direction
Mohammad-Javad Mohammadi

Rédaction en chef
Amélie Neuve-Eglise

Secrétariat de rédaction
Arefeh Hedjazi
Djamileh Zia

Rédaction
Rouhollah Hosseini
Esfandiar Esfandi
Farzaneh Pourmazaheri
Afsaneh Pourmazaheri
Jean-Pierre Brigaudiot
Babak Ershadi
Samira Fakhariyan
Shekufeh Owlia
Hoda Sadough
Alice Bombardier
Mahnaz Rezaï

Correspondants en France
Mireille Ferreira
Élodie Bernard

Correction
Béatrice Tréhard

Graphisme et mise en page
Monireh Borhani

Site Internet
Mohammad-Amin Youssefi

Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Naft-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran, Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
Fax: +98 21 22223404
E-mail: **mail@teheran.ir**

Imprimé par Iran-Tchap

Recto de la couverture:
Mollâ Kamâlân Hout,
musicien, conteur et poète

www.teheran.ir









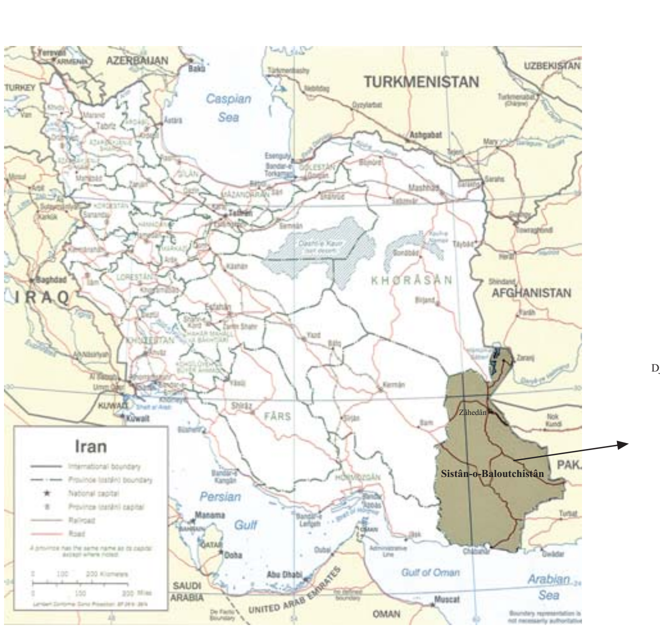
Sommaire

Aperçu géographique de la province du Sistân et Baloutchistân

Sarah Mirdâmâdi

La province du Sistân et Baloutchistân est située au sud-est de l'Iran, à la frontière de l'Afghanistan et du Pakistan. Elle compte environ 2,3 millions d'habitants et rassemble plusieurs villes importantes telles que Zâhedân, sa capitale, mais aussi Zâbol et Zahak au nord, ou encore Irânshahr, Sarâvân, Khâsh ou Tchâbahâr au sud. Avec une superficie de 181 785 km², elle est la plus vaste province d'Iran et se divise en deux parties: le Sistân au nord, et le Baloutchistân au sud. Elle se situe au voisinage des provinces du Khorâssân Jonoubi au nord, de Kermân à l'ouest, et de Hormozgân au sud-ouest. Elle rejoint également les frontières du Pakistan et de l'Afghanistan à l'est, et dispose au sud d'une bande maritime de 300 km donnant sur la mer d'Oman.

Elle est la province la plus sèche d'Iran, si l'on exclut les régions côtières, mais aussi la plus pauvre. D'un point de vue géographique, un contraste important entre le nord et le sud de la province peut tout d'abord être relevé: la géographie et l'écosystème du nord, malgré de vastes étendues sèches, est néanmoins marqué par la présence de la plaine du Sistân (*dasht-e Sistân*) formée grâce aux alluvions de la rivière Helmand (*Hirmand* en persan), ainsi que du lac Hâmoun, l'un des plus grands lacs d'eau douce au monde. Face à cela, au sud, le Baloutchistân est une terre aride, essentiellement constituée de montagnes et de terres désertiques. Si le climat d'ensemble est particulièrement chaud et sec, il existe une certaine variété de climats notamment dans les zones à proximité du volcan Taftân et certaines régions montagneuses, ainsi que dans la région côtière à l'extrême sud de la province. Sans prétendre être







Le lac de Hâmoun-e Djâzmouriân

exhaustif, nous revenons ici sur certains aspects géographiques caractéristiques de la province.

Le Sistân: les enjeux liés au lac Hâmoun et à la rivière Helmand

Le Sistân comprend plusieurs chaînes de montagnes s'étendant du nord au sud de la région, dont le célèbre mont Khâdjeh. Au nord se situe le lac Hâmoun, véritable joyau naturel du Sistân, et qui est très présent dans l'ancienne mythologie perse ainsi que dans l'Avestâ. Il se situe à la frontière entre l'Iran et l'Afghanistan Plusieurs rivières viennent s'y déverser dont Helmand, Hâroutroud, Farrahroud et Kâshroud. Son niveau d'eau dépend principalement de ces quatre rivières; la plus importante étant celle de Helmand, qui prend sa source dans les montagnes de Kouh-e Bâbâ, à 80 km à l'ouest de Kaboul en Afghanistan. Lorsque les conditions sont favorables et que les eaux s'écoulent normalement, il atteint une profondeur de 10 à 11 m, et s'étend sur une surface allant de 2000 à 5660 km² en fonction des précipitations, dont 3800 km² sont situés en Iran. Lorsque le niveau baisse, le lac se scinde en trois étendues d'eau respectivement appelées Hâmoun-e Sâberi, Hâmoun-e Pouzak et Gowd-e Zereh, leur taille variant chaque année. Le lac Hâmoun est une zone écologique unique dans la province, avec l'avantage d'être régulièrement alimentée par diverses sources d'eau douce permettant le développement de l'agriculture et de l'élevage dans la région. Il constitue également une réserve naturelle unique hébergeant plus de 100 espèces d'oiseaux et accueillant des milliers d'oiseaux aquatiques migrateurs, notamment des

> Le lac Hâmoun constitue une réserve naturelle unique hébergeant plus de 100 espèces d'oiseaux et accueillant des milliers d'oiseaux aquatiques migrateurs, notamment des pélicans, hérons et flamants roses.


Gelafshân, le port de Tang, Tchâbahâr

pélicans, hérons et flamants roses. La partie iranienne est protégée par la convention de Râmsar.

La végétation s'étant développé sur les rives du lac Hâmoun est essentiellement composée de roseaux et de joncs qui sont utilisés par la population comme fourrage, matériau de construction de maisons et de bateaux, ou encore pour le tissage de tapis. Un mélange local composé d'herbes et de joncs fournit également l'essentiel de l'alimentation du bétail local, essentiellement des chèvres et des moutons. Il est également un milieu propice au développement d'activités liées à la pêche.

Durant la seconde partie du XIXe siècle, la dynastie qâdjâre s'est efforcée de faire valoir ses droits sur l'ensemble de cette province du fait de son appartenance millénaire à la Perse.

La principale source alimentant le lac, la rivière Helmand, a été l'objet de tensions entre l'Afghanistan - où elle prend sa source - et l'Iran tout au long des XIXe et XXe siècles; les rivalités internes, transfrontalières et coloniales ayant bien souvent contribué à une détérioration de la situation. Au cours de ces deux siècles, des commissions coloniales ou nationales ont été mises en place afin d'arbitrer certains conflits de délimitation ou de construction de barrages. En 1871 puis en 1902, qui furent deux années de sécheresse importante dans la région, deux commissions dirigées par les Britanniques tentèrent de délimiter les frontières du Sistân et de définir plus précisément la frontière entre l'Iran et l'Afghanistan dans cette région. La première mission fut conduite par le Général Frederic Goldsmith, qui établit une distinction entre la rive gauche de la rivière ou "Seistan principal" (Seistan Proper) et la rive droite ou "Sistân de l'extérieur" (Outer Seistan). La première partie appartenait à la Perse, et la seconde

était attribuée à des chefs baloutches et afghans indépendants, dont l'allégeance à une autorité nationale était problématique. Cependant, face aux fortes réticences de la population locale, une frontière précise ne fut pas délimitée, mais juste un "tracé approximatif".

Durant la seconde partie du XIXe siècle, la dynastie qâdjâre s'est efforcée de faire valoir ses droits sur l'ensemble de cette province du fait de son appartenance millénaire à la Perse, en s'appuyant sur des faits historiques mais également en recourant aux histoires de l'épopée persane du *Shâhnâmeh*, dont certains héros tels que Sâm, Zâl et Rostam sont issus de la région du Sistân appelée alors "Zâbolestân". Quant aux Afghans, ils firent valoir qu'après la mort de Nâder Shâh Afshâr en 1747, le Sistân était passé sous la domination d'Ahmad Shâh Dorrâni – pour une courte période cependant. En 1872, après une seconde intervention de Goldsmith, le Sistân-rive gauche fut déclaré comme appartenant à la Perse tandis que les territoires situés sur la rive droite du fleuve revinrent à l'Afghanistan, laissant les deux parties insatisfaites et faisant craindre l'émergence de conflits futurs autour de la question de l'approvisionnement en eau mais également concernant cette "frontière liquide" et imprécise. Les problèmes commencèrent à émerger lorsque le cours du Helmand dévia sa course vers l'ouest, favorisant l'émergence de nombreuses terres cultivables du côté afghan. En 1883, le ministre qâdjâr des affaires étrangères accusa l'Afghanistan d'avoir dévié le cours du fleuve à la suite de la construction d'un barrage, dans un contexte où les différends concernant l'approvisionnement en eau et la définition de la "ligne Goldsmith" allaient croissant. Au cours des décennies suivantes et jusqu'au milieu du XXe siècle, divers événements, notamment des périodes d'inondations ou de sécheresse, ou encore des projets de canaux et barrages, incitèrent tantôt Iraniens et Afghans à coopérer, tantôt à revendiquer leurs droits de façon exclusive, donnant lieu à d'autres arbitrages britanniques en faveur de

> La principale source alimentant le lac Hâmoun, la rivière Helmand, a été l'objet de tensions entre l'Afghanistan - où elle prend sa source - et l'Iran tout au long des XIXe et XXe siècles; les rivalités internes, transfrontalières et coloniales ayant bien souvent contribué à une détérioration de la situation.



Images satellites du lac Hâmoun en août 1999, mai 2001 (après la sécheresse), et mai 2003.

l'Afghanistan qui bénéficiait d'un volume croissant d'eau au détriment du Sistân iranien. Une solution réelle n'a jamais été trouvée jusqu'à aujourd'hui. Durant l'importante sécheresse de la fin des années 1990, les Talibans décidèrent de créer un barrage sur le Helmand dans le centre de l'Afghanistan, provoquant un assèchement total du lac Hâmoun et l'exil de centaines de villageois du Sistân.

Les périodes de sécheresse comme en 1999 et 2001, qui provoquèrent l'assèchement total du lac Hâmoun, laissent entrevoir de nouvelles problématiques liées à la gestion de l'eau au niveau transnational.

Actuellement, l'essentiel de l'eau nécessaire aux exploitations agricoles locales demeure fourni par la rivière Helmand. Lors de pénuries, l'eau est fournie grâce à des puits-réservoirs. L'eau potable de la ville de Zâbol et les centaines de villages alentours demeure ainsi alimentée par ces puits. Cependant, les périodes de sécheresse comme en 1999 et 2001, qui provoquèrent l'assèchement total du lac Hâmoun, laissent entrevoir de nouvelles problématiques liées à la gestion de l'eau au niveau transnational. Les problèmes de sécheresse se traduisent en effet souvent par un accroissement de réfugiés afghans au Sistân, ainsi que l'abandon de nombreux villages ne pouvant plus cultiver les terres alentours soit du fait du manque d'eau, soit à cause des tempêtes de vent et de sable qui ont provoqué l'ensevelissement de dizaines de villages. Si des pluies abondantes ont permis la reformation du lac, la question de l'approvisionnement en eau n'en demeure pas moins l'un des problèmes les plus importants de la région.

Ainsi, malgré la présence de plusieurs lacs de faible profondeur (*hâmoun*), l'ensemble de la région du Sistân est caractérisé par son aridité: il y règne un climat continental sec, marqué par des étés très chauds (jusqu'à 50°C) et des hivers particulièrement froids (jusqu'à -12°C). Outre la chaleur estivale, le "vent de 120 jours" (*bâd-e sad o bist rouz*) contribue à une baisse croissante du niveau du lac Hâmoun ainsi qu'à l'érosion



Village de Tamine situé au nord de la montagne volcanique Kouh-e Taftân, Mirdjâveh



Le château de Bampour, Irânshahr, époque sassanide

en emportant de nombreuses quantités de sédiments très fins.

Baloutchistân: entre montagnes et désert

La partie sud de la province, le Baloutchistân ("terre des Baloutches") iranien, auparavant reliée à la région de Kermân, constitue un vaste désert aride parsemé de nombreuses montagnes. Parmi les montagnes les plus connues, on peut citer la montagne volcanique Kouh-e Taftân située au nord-est de la ville de Khâsh, qui culmine à 4042 m et fait partie des volcans iraniens en semi-activité (des gaz sulfuriques s'y échappent régulièrement), Kouh-e Bazmân, ou encore Malek Siyâh Kouh au nord de Zâhedân, ancien volcan éteint culminant à 1642 m. Il se situe à la frontière entre l'Iran, l'Afghanistan et le Pakistan.

Malgré la sécheresse ambiante, le Baloutchistân compte plusieurs rivières: celle de Bampour, l'une des plus importantes de la région, bordée par une forêt dense essentiellement constituée de tamaris et qui prend sa source à 120 km au nord-est d'Irânshahr, mais également les rivières Kâdjou, Sarbâz ou Kahir.

A l'ouest, à la frontière avec la province de Kermân, la région du Baloutchistân comporte également le lac de Djâzmouriân (*hâmoun djâzmouriân*) d'une superficie variant de 2500 à 3300 km^2 en fonction des précipitations, que viennent alimenter les rivières Bampour à l'est, et la rivière Haliroud à l'ouest. Le centre du Baloutchistân iranien contient également une certaine quantité d'eaux peu profondes.

Malgré la sécheresse ambiante, le Baloutchistân compte plusieurs rivières: celle de Bampour, l'une des plus importantes de la région, bordée par une forêt dense essentiellement constituée de tamaris.

Concernant la géographie humaine de la région, les Baloutches, en majorité sunnites, vivent pour la moitié en ville tandis que l'autre moitié vit en milieu rural, selon un système de tribus parfois divisés en clans rivaux. Il existe néanmoins un certain nombre de riches



Le port de pêche de Beris - Tchâbahâr

villages agricoles près de la ville d'Irânshahr ainsi qu'aux abords de la rivière de Bampour. L'irrigation est assurée grâce à un système de *qanât*, ainsi que par un barrage situé à proximité de Bampour.[1] La province a également d'importantes surfaces consacrées à l'élevage de bovins et d'ovins, avec des races propres à la région.

Malgré la pauvreté globale de la zone, le Baloutchistân dispose de certains atouts: le port de Tchâbahâr au sud qui, même s'il est loin d'avoir la même stature que Bandar Abbâs, n'en constitue pas moins un lieu important d'échanges. De façon générale, la présence d'une bande côtière au sud a permis le développement de certaines activités liées au secteur de la pêche. La province recèle également de nombreuses richesses naturelles telles que chrome, granit, cuivre (surtout dans les régions désertiques) mais aussi fer, plomb, zinc, étain, nickel, or et argent. Elle possède également un potentiel agricole non négligeable. Le Baloutchistân produit du blé, du maïs et des dates mais aussi des agrumes, pistaches, bananes, mangues, papayes et olives, tandis que le Sistân produit essentiellement du blé, de l'orge et diverses variétés de fruits. Le Sistân et Baloutchistân fait partie des provinces d'Iran produisant un volume important d'agrumes.

Au cours des deux dernière décennies, certains projets ont été mis en place afin de dynamiser la zone et de favoriser le développement d'activités économiques. Parmi ces projets, on peut notamment citer la création de la zone franche commerciale et industrielle de Tchâbahâr, construite à proximité des ports de Shahid Beheshti et de Shahid Kalantari, sur une surface de près de 14 000 hectares dont 10 000 sont destinés aux activités industrielles. Des marchés transfrontaliers permettent également d'échanger un volume important de biens entre l'Iran et le Pakistan. Cependant, malgré d'importants progrès réalisés après la Révolution de 1979 et la présence de 6000 km de routes asphaltées, la province demeure enclavée, et le manque d'infrastructures de transport empêche la création d'une réelle dynamique au niveau régional, malgré la présence de quatre aéroports internationaux (Zâhedân, Irânshahr, Zâbol et Tchâbahâr) et divers projets dans le domaine ferroviaire, notamment celui de la construction d'une ligne entre Bam et Zâhedan qui devrait contribuer à un certain désenclavement de la zone. ■

1. De façon générale, dans la province du Sistân et Baloutchistân, l'approvisionnement en eau potable ou pour l'industrie agricole provient de deux sources essentielles: les eaux de surface et les eaux souterraines. Les premières sont principalement constituées de 6 rivières (Sistân, Shirdel, Golmir pour le Sistân et Lâdiz, Bampour et Sarbâz pour le Baloutchistân). Au Baloutchistân, la principale source d'eau de surface est issue du barrage de Bampour pour Irânshahr, et du barrage de Pishin à Tchâbahâr.

Bibliographie:

- Abidi, A. H., “Irano-Afghan Dispute over The Helmand Waters” *International Studies* (New Delhi), 16/3, 1977, pp. 357-78.
- Badi'i, Rabi', *Goghrâfiâ-ye Mofassal-e irân* (Géographie détaillée de l'Iran), Tome 3, Eghbâl.
- Ja'fari, *Gitâshenâsi-e Irân* II: *Roudhâ wa roud-nâmahâ-ye irân*, Tehran, 1997.
- Khazeni, Arash, "Helmand River", Encyclopedia Iranica.
- Hanifi, Jamil, "Helmand River - Geography", Encyclopedia Iranica.

La province du Sistân et Baloutchistân
Un aperçu historique

Djamileh Zia

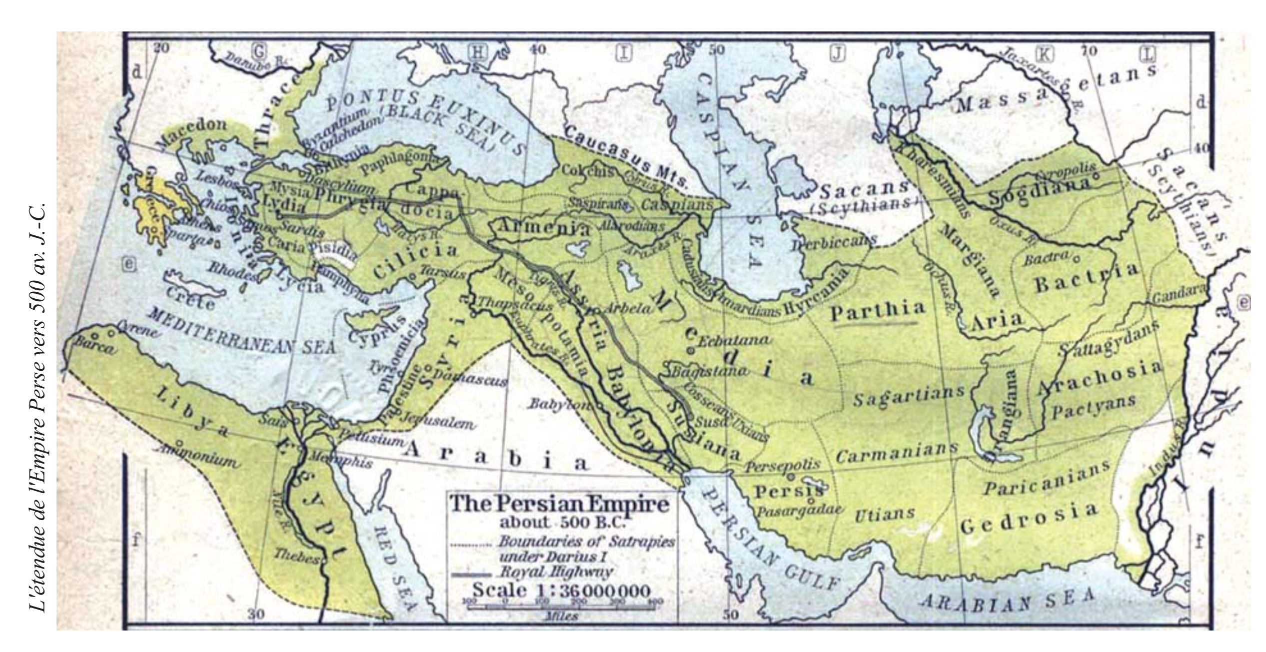
L'actuelle province du Sistân et Baloutchistân réunit sur le plan administratif depuis quelques décennies deux régions très différentes du point de vue géographique, culturel et historique. Le Sistân est une plaine qui était fertile depuis des millénaires jusqu'à récemment. La construction de barrages sur la rivière Helmand (*Hirmand* en persan) en amont de son arrivée en Iran a provoqué l'assèchement de cette plaine et du plus grand lac d'eau douce d'Iran, le lac Hâmoun. Le Baloutchistân, région aride, désertique, avec des montagnes volcaniques, est situé entre les montagnes de Bam à l'ouest et le fleuve Indus à l'est. Dans cet article, nous évoquerons l'histoire du Sistân au cours de l'Antiquité et des premiers siècles après l'invasion de l'Iran par les Arabes, les hypothèses qui courent sur l'histoire de l'installation des Baloutches au sud-est de l'Iran, et les divisions administratives de l'Iran de l'Antiquité à nos jours.

Le Sistân, une région importante pour les Iraniens sur le plan historique

Les Iraniens entrèrent sur le plateau iranien par les environs du lac Hâmoun. Après les deux invasions importantes que connut l'Iran au cours de l'Antiquité - celle d'Alexandre et celle des Arabes - la rébellion contre les occupants étrangers fut toujours initiée par les régions du nord-est et de l'est de l'Iran, dont le Sistân.

Le Sistân, région située dans la partie orientale du plateau iranien, au sud du Khorâssân, a une grande importance historique pour les Iraniens. Au cours du IIe millénaire av. J.-C., les Aryens qui migraient de la Sibérie vers des régions plus méridionales se scindèrent en deux groupes; un groupe s'implanta en Inde et l'autre groupe se dirigea plus à l'ouest. C'est par le Sistân que ce deuxième groupe d'Aryens entra dans cette région d'Asie qui se nomme Iran depuis cette époque. A partir du Sistân, les Iraniens migrèrent progressivement vers l'ouest du plateau iranien et s'installèrent dans les montagnes du Zagros pour fonder les dynasties Mède et Perse vers le VIIIe siècle av. J.-C. De plus, les textes avestiques les plus anciens font penser que Zoroastre aurait commencé à prêcher - entre 1400 et 1000 av. J.-C. - dans les environs du lac Hâmoun. Les fouilles archéologiques effectuées ces dernières années sur le site archéologique de Shahr-e Soukhteh, situé aux environs de la ville de Zâbol, montrent cependant qu'une civilisation beaucoup plus ancienne, vieille de 5000 ans au moins, a existé dans la région du Sistân avant l'arrivée des Aryens[1].

A l'époque achéménide, la ville principale de Sistân était Zarang, une ville entourée de murs et de fossés remplis d'eau, avec cinq portes en fer pour entrer dans la ville. Zarang était la ville de résidence du gouverneur du Sistân. Dans l'Antiquité, on prononçait Zarang *«darangineh»*, d'où le nom de Drangiane donné à cette province. Le Sistân était la plus grande région productrice de céréales de l'Empire achéménide et l'impôt prélevé dans cette province



L'étendue de l'Empire Perse vers 500 av. J.-C.

était par ordre d'importance en troisième position après l'Egypte et la Mésopotamie.

Après l'invasion de la Perse par Alexandre, les Grecs séleucides régnèrent en Iran. En 250 av. J.-C., les membres d'une tribu nomade de la province de Parthe, dont les ancêtres étaient des

> Les fouilles archéologiques effectuées ces dernières années sur le site archéologique de Shahr-e Soukhteh montrent qu'une civilisation beaucoup plus ancienne, vieille de 5000 ans au moins, a existé dans la région du Sistân avant l'arrivée des Aryens.

Parthes et des Sakas, se rebellèrent contre ces occupants étrangers et fondèrent une nouvelle dynastie iranienne, la dynastie des Arsacides. La Parthie correspondait à l'actuel Khorâssân. Les Sakas, tribus scythes d'Asie Centrale, étaient eux aussi des Aryens. Ils faisaient partie des peuples de l'Empire achéménide comme en témoignent les sculptures qui existent sur plusieurs sites archéologiques - notamment les tombes royales à Persépolis et à Naghsh-e Rostam - représentant les «peuples sujets» en train de porter le trône du roi, et les sculptures qui existent sur les escaliers de l'Apâdânâ à Persépolis, montrant les peuples tributaires de l'Empire achéménide sous forme de délégations qui offrent des cadeaux au roi.

A l'époque des Arsacides, plus particulièrement des rois Farhâd II ou Phraate II (136-128 av. J.-C.) et Ardavân II ou Artaban II (127-124 av. J.-C.), les Sakas – qui vivaient aux alentours des fleuves Syr-Daria (que les Iraniens appellent *Seyhoun*) et Amou-Daria (que les Iraniens appellent *Djeyhoun*) - migrèrent plus au sud à cause de l'attaque d'une tribu mongole, et s'installèrent dans la ville de Zarang qui prit désormais le nom de *Saguestân* ou *Sistân*, mot qui signifie «le pays des Sakas».

Les rois sassanides, bien qu'originaires de la Perse *stricto sensu* - qui correspond à l'actuelle province de Fârs, au sud-ouest de l'Iran - accordaient beaucoup

d'importance à la province du Sistân qu'ils considéraient comme l'un des piliers de leur Empire du fait de son histoire, et portaient parmi leurs titres honorifiques celui du Roi du Sistân. Le Sistân continua à être une région fertile à l'époque sassanide; l'impôt de la seule ville de Zarang était de 1 million de pièces d'or par an lorsque les Arabes conquirent la Perse.

Les documents historiques témoignent de la résistance des Iraniens face à l'envahisseur arabe. Les habitants de certaines régions de l'Iran luttèrent et résistèrent parfois pendant des décennies avant de se rendre.[2] Chaque province de l'Empire créé par les musulmans avait un gouverneur, nommé par le calife. Le calife laissait une assez grande autonomie au gouverneur pour gérer les affaires de sa province, surtout quand celle-ci était éloignée de la capitale du califat. Le gouverneur n'avait que l'obligation d'annoncer chaque semaine à la prière du vendredi que la province était sous l'autorité du califat, de faire frapper les pièces de monnaie de sa province à l'effigie du calife, et d'envoyer à ce dernier une partie des tributs annuels de sa province.

Au cours du troisième siècle qui suivit l'occupation de l'Iran par les Arabes (ce qui correspond au IXe siècle de l'ère chrétienne), les Iraniens des provinces du Khorâssân et du Sistân entreprirent des mouvements d'insurrection contre le calife et fondèrent des gouvernements autonomes. L'éloignement géographique de ces régions par rapport à la capitale du califat facilita probablement leur tâche. La faiblesse des califes abbassides qui succédèrent à Haroun al-Rashid fut également un facteur favorisant la création de ces dynasties indépendantes, les Tâhirides dans le Khorâssân (de 821 à 873), les Saffârides dans le Sistân (de 863 à 900). Les habitants du Sistân avaient probablement aussi à l'esprit que les héros des mythes et des épopées iraniens tels que Rostam et Zâl étaient natifs de leur région, et considéraient qu'il était de leur devoir de suivre leur exemple[3].

Le chef de l'armée insurrectionnelle du Sistân s'appelait Ya'qoub Ibn Al-Layth Ibn Al-Saffâr[4]. Il était un simple chaudronnier, comme son père. Il prit la tête de l'armée des ayyârs du Sistân, qui étaient des soldats de fortune volant aux riches afin de donner leur butin aux pauvres. Ya'qoub et son armée réussirent à rétablir la sécurité dans le Sistân, où les Khavâridjs[5] semaient en permanence des troubles et tuaient et pillaient les habitants. Ya'qoub proclama ensuite un Etat autonome dans le Sistân, et conquit le Khorâssân et le Kermân. Après l'occupation de l'Iran par les Arabes, la langue officielle et administrative fut l'arabe. Ya'qoub Ibn Al-Layth fut le premier dirigeant iranien après l'occupation des Arabes à décider que le persan serait la langue officielle de sa cour; parler une autre langue y fut désormais interdit. On raconte qu'il refusait qu'on récite ses élégies en arabe, arguant que cela ne servait à rien puisqu'il

Les rois sassanides, bien qu'originaires de la Perse *stricto sensu* accordaient beaucoup d'importance à la province du Sistân qu'ils considéraient comme l'un des piliers de leur Empire du fait de son histoire, et portaient parmi leurs titres honorifiques celui du Roi du Sistân.

ne les comprenait pas. La conséquence de cette politique fut que son secrétaire, Mohammad Vassif Sadjestâni, commença non seulement à rédiger les lettres royales en persan mais composa également les premiers poèmes en persan après l'occupation des Arabes. Les Saffârides furent supplantés par une autre dynastie iranienne, les Sâmânides.

Ya'qoub Ibn Al-Layth fut le premier dirigeant iranien après l'occupation des Arabes à décider que le persan serait la langue officielle de sa cour.

Les Baloutches, un peuple d'origine mystérieuse

Nous avons des connaissances limitées sur l'histoire des Baloutches avant leur installation dans cette région qui s'appelait Maka ou Mokrân avant que les Baloutches n'y résident.

Le Baloutchistân, qui signifie en persan «le pays des Baloutches», est le nom d'une région appelée ainsi après l'installation des tribus baloutches en son sein. Il correspond globalement aux deux régions de Maka et de Gédrosie de l'époque achéménide, qui étaient limitées au nord par la Drangiane et l'Arachosie, à l'ouest par la Carmanie, au sud par la mer d'Oman et à l'est par le fleuve Indus. Maka faisait partie des provinces de l'Empire achéménide lors du règne de Darius Ier comme en témoignent l'inscription de Behistoun (également appelé Bisotoun) et l'une des deux inscriptions qui figurent sur le tombeau de Darius Ier à Naghsh-e Rostam (Naqs-i Rustam). Les rares documents datant de l'Antiquité qui existent à propos de cette région aride ont été écrits par les chroniqueurs grecs qui suivaient Alexandre dans ses conquêtes. A son retour d'Inde, ce dernier divisa ses troupes en trois groupes qui prirent trois itinéraires différents pour revenir à Persépolis; un groupe, formé par les soldats les plus fatigués, passa par l'Arachosie et la Drangiane; un groupe, dirigé par Néarque, emprunta la voie maritime pour faire un état des lieux des côtes iraniennes, des îles et des golfes où l'on pouvait accoster, ainsi que des villes qui étaient sur la mer; le troisième groupe, dirigé par Alexandre, passa par la Gédrosie, région désertique au bord de la mer d'Oman qui correspond au sud du Baloutchistân actuel. L'armée dirigée par Alexandre et la flotte dirigée par Néarque progressaient ensemble. Pierre Briant écrit: *«Dans la première partie du voyage, Alexandre et Néarque se heurtent à des populations barbares, voire «sauvages». (…) Il ne semble pas y avoir trace de présence de l'Etat central jusqu'à Pura, résidence officielle de la Gédrosie (…) Ce n'est qu'en arrivant réellement en Carmanie que les marins de Néarque eurent la certitude d'être revenus dans un pays civilisé. (…) Dans la première partie du voyage jusqu'au premier contact en Carmanie, la côte est inhospitalière, ne comprend ni halte ni port, les mentions relatives au commerce sont fort rares.»*[6]. La plupart des soldats du troisième groupe moururent de soif en traversant la Gédrosie à cause de la chaleur torride de cette région. Alexandre fut obligé de se rendre à Pura – ville appelée actuellement Fahradj, située à quelques kilomètres à l'est de Bam - et de se diriger ensuite vers Persépolis après avoir traversé le fleuve Halilroud et l'actuelle ville de Sirdjân.[7]

Mais ces habitants que Néarque et Alexandre rencontrèrent en Gédrosie n'étaient vraisemblablement pas des

Baloutches. Avant l'arrivée des Aryens sur le Plateau iranien, les habitants du sud-est de l'Iran étaient probablement des Dravidiens; ceux-ci étaient les habitants de l'Inde avant que les Aryens ne s'y installent. Il semble que les habitants de la région actuellement nommée Baloutchistân aient été encore des Dravidiens - également nommés Brahouis - longtemps après l'installation des Aryens en Iran. Arrien, historien romain du IIe siècle qui a décrit les campagnes militaires d'Alexandre, appelle d'ailleurs les habitants de la rive occidentale de l'Indus «les Indiens de ce côté de l'Indus» ou encore «les Indiens montagnards». La région de Maka fut nommée Mokrân après les conquêtes des Arabes.[8]

L'origine des tribus baloutches n'est pas encore connue de manière certaine et plusieurs hypothèses ont été avancées. Selon certaines hypothèses basées sur l'étude comparée de la langue baloutche - qui fait partie du groupe des langues iraniennes - et d'autres langues indo-européennes, les Baloutches seraient en fait originaires des rives de la mer Caspienne. Les Baloutches, réputés pour leur courage, auraient été choisis par Khosrô Ier Anoushirvân, roi sassanide, pour garder les frontières du nord de l'Iran. Selon cette hypothèse, les rois sassanides auraient fait migrer des hommes de la tribu baloutche pour qu'ils gardent les frontières du sud de l'Iran également. Cependant, il n'existe pas de document relatif aux motifs et à la date précise de cette migration des Baloutches du nord vers le sud de l'Iran.

Quoi qu'il en soit, on relate que les Arabes, lors de la conquête de la Carmanie en 23 de l'Hégire (644 de l'ère chrétienne) furent confrontés à un peuple nomade qui vivait dans les montagnes. La Carmanie correspondait à l'actuelle province de Kermân. Ces nomades montagnards vivaient dans les montagnes des régions de Djiroft et de Bam qui s'étendent jusqu'à la mer. On les appelait les *Koutchs* ou *Koufadjs*, mot qui signifie «montagnards» en langue pahlavi[9]. Les Koufadjs étaient des nomades. Ils étaient réputés pour leur banditisme et leur grande violence. Ils parlaient une langue particulière et vivaient sous des tentes. Certains historiens pensent que les Koufadjs étaient en fait des Brahouis. Selon certaines hypothèses, les Koufadjs étaient de la même origine que les Tziganes. Le nom des Koufadjs et celui des Baloutches est presque toujours cité ensemble dans les textes, à partir de la défaite de l'armée du gouverneur de la province de Kermân lors de l'attaque des Arabes, qui eut pour conséquence la migration de nombreux habitants de Kermân vers les régions situées plus à l'est. La plupart des auteurs précisent cependant que les Koufadjs et les Baloutches étaient deux peuples différents. Il semble que les Koufadjs ne craignaient personne à part les Baloutches, réputés pour leur bravoure ainsi que nous l'avons précisé plus haut. Certains auteurs insistent sur le fait que les Baloutches ne commettaient jamais d'actes de banditisme et ne mettaient jamais en danger la vie des voyageurs.

> Selon certaines hypothèses basées sur l'étude comparée de la langue baloutche - qui fait partie du groupe des langues iraniennes - et d'autres langues indo-européennes, les Baloutches seraient en fait originaires des rives de la mer Caspienne.

La date précise de la migration des Baloutches vers le Mokrân n'est toutefois

pas connue. Certains historiens pensent que les Baloutches ont migré à Mokrân lorsque les Seldjoukides attaquèrent et prirent la province de Kermân, c'est-à-dire au XIe siècle. Selon une autre hypothèse, les Baloutches auraient migré vers les provinces du Sistân et du Khorâssân au cours des siècles qui suivirent la conquête de Kermân par les Arabes, mais ils auraient été repoussés de ces deux provinces à cause des pillages qu'ils y auraient commis. Selon cette version, le roi Mahmoud Ghaznavide (998-1030) aurait chargé son fils Massoud de combattre les Baloutches et ceux-ci, après avoir été vaincus, auraient commencé à migrer vers le Mokrân, puis vers les régions situées à l'est de Mokrân. Le banditisme des Koutchs et des Baloutches est évoqué dans quelques passages du *Shâhnâmeh*, chef-d'œuvre de Ferdowsi[10] qui date du Xe siècle.

Certains historiens pensent que les Baloutches ont migré à Mokrân lorsque les Seldjoukides attaquèrent et prirent la province de Kermân, c'est-à-dire au XIe siècle.

Les Baloutches vivent actuellement dans le Baloutchistân de l'Iran et du Pakistan, ainsi que dans le Sistân en Iran et les provinces du Sind et du Pendjab au Pakistan. Une petite partie de cette tribu vit près de Merv, dans le Turkménistan.

Les divisions administratives en Iran depuis l'Antiquité jusqu'à aujourd'hui[11]

Historiquement, le Sistân est une



L'étendue de l'Empire perse à l'époque des Arsacides

province proche du Khorâssân et le Baloutchistân a longtemps été administré par le gouverneur de Kermân. Ce n'est qu'en 1960 que les deux régions du Sistân et du Baloutchistân de l'Iran ont été réunies en une seule province.

Les premières divisions administratives de l'Iran datent de l'époque de Darius Ier, roi achéménide. Elles étaient principalement fondées sur les divisions ethniques, c'est-à-dire que chaque satrapie correspondait globalement à la région où habitait naturellement une ethnie particulière de l'Empire. L'Empire achéménide comptait 30 satrapies selon l'inscription qui figure sur la tombe de Darius Ier. Chaque satrapie avait un gouverneur, que l'on appelait satrape. Ce dernier avait une grande autonomie pour gérer sa province.

Les dynasties qui régnèrent en Iran après les Achéménides - les Séleucides et les Arsacides - continuèrent à administrer l'Iran selon ce même procédé. Lors du règne de Khosrô Ier Anoushirvân, roi sassanide, l'Iran fut divisé en quatre grandes provinces. Celle située dans la partie orientale de l'Empire s'appelait la province du Khevarâssân; elle englobait le Khorâssân actuel, le Khârezm, le Gorgân au sud de la mer Caspienne, la Bactriane, la Sogdiane, le Sistân et le Baloutchistân. La province de la partie occidentale de l'Empire, appelée Khevarvarân, englobait la Mésopotamie, le Kermânshâh et le Kurdistan. La province d'Avâkhtar, au nord, correspondait à l'Azerbaïdjân, l'Arménie, la Géorgie, la Caucase, le Mâzandarân - que l'on appelait Tapourestân à l'époque- et les alentours du mont Damâvand. La province de Nimrouz, au sud, regroupait le Khouzestân actuel, la Perse *stricto sensu* -qui correspond à l'actuelle province de Fârs- et de Kermân, et se prolongeait jusqu'à l'Indus en englobant le sud du Baloutchistân actuel. Le roi nommait un gouverneur à la tête de chacune de ces quatre provinces. Cette division administrative avait un aspect militaire et son but était de faire régner la sécurité aux frontières et empêcher l'invasion de l'Iran. Les gouverneurs de ces quatre provinces avaient le titre de Pâzouksbân, qui signifie «gardien de la frontière». Ils avaient une armée sous leurs ordres. L'armée de l'Iran était d'ailleurs divisée en quatre régiments qui correspondaient à ces quatre provinces. Ces quatre Pazouksbâns de l'Iran bénéficiaient d'une grande liberté dans les prises de décision, mais ils étaient contrôlés par le pouvoir central, qui avait de nombreux espions dans toutes les régions de l'Iran. Chacune des quatre provinces citées plus haut était subdivisée en plusieurs régions, gérées par des gouverneurs.

Les premières divisions administratives de l'Iran datent de l'époque de Darius Ier, roi achéménide. Elles étaient principalement fondées sur les divisions ethniques.

Après la chute de l'Empire sassanide jusqu'à l'arrivée au pouvoir des Safavides, les divisions administratives de l'Iran changèrent perpétuellement. Les différentes régions de l'Iran furent plusieurs fois attaquées et conquises par les Arabes, puis les Iraniens, puis les Turcs, puis les Mongols, et chaque conquérant gouverna pour un temps avant que son territoire ne soit totalement ou partiellement conquis par un autre conquérant. Les Safavides réussirent à unifier à nouveau l'Iran et à mettre en



L'étendue de l'Empire Perse à l'époque des Achéménides

place un pouvoir central fort. Au cours de leur règne, l'Iran fut divisé sur le plan administratif en quatre provinces du nord, du sud, de l'est et de l'ouest, subdivisées elles-mêmes en régions, comme à l'époque sassanide.[12]

Après la chute de l'Empire sassanide jusqu'à l'arrivée au pouvoir des Safavides, les divisions administratives de l'Iran changèrent perpétuellement.

Ces divisions administratives changèrent très peu pendant le règne du roi Nâder Afshâr et des rois de la dynastie Zand; les rois qâdjârs gardèrent eux aussi les divisions administratives des Safavides.

Il n'y eut pas de véritable loi à propos des divisions administratives en Iran depuis la fin de règne des Qâdjârs jusqu'en 1316 (1937). Seul un complément de loi du 3e article de la loi constitutionnelle votée en 1285 (1906) stipulait que les provinces de l'Iran n'étaient pas modifiables sauf par une nouvelle loi. En 1286 (1907), un décret sur les divisions administratives fut soumis à l'assemblée nationale. Ce décret délimitait quatre provinces principales, les *eyâlats*, qui étaient dotées d'un pouvoir quasi-autonome. Il s'agissait des provinces d'«Azerbaïdjan», de «Kermân et Baloutchistân», du «Fârs et les ports du Golfe Persique», du «Khorâssân et Sistân». Ce décret délimitait également une douzaine de provinces plus petites, appelées *velâyats*, qui étaient sous le contrôle direct du gouvernement ou sous le contrôle des *eyâlats* cités plus haut, selon les cas. Cette division administrative n'était basée sur aucun critère logique et changea plusieurs fois au cours des trois décennies suivantes, si bien qu'en 1316 (1937), l'Iran était subdivisé en 27 régions de partitions inégales et non équilibrées sur le plan politique et économique.

En 1316 (1937), une nouvelle loi fut votée et l'Iran fut divisé en dix provinces, appelées *ostâns*, et 49 villes principales, appelées *shahrestâns*. Les dix provinces étaient numérotées et on les désignait par leur numéro. La province numéro 2 était celle du «Khorâssân et Sistân», la province numéro 4 était celle de «Kermân et Baloutchistân». Il était prévu dans cette loi que le gouvernement avait le droit de rectifier ces subdivisions administratives selon les besoins.

En 1339 (1960), une nouvelle loi sur les divisions administratives fut votée. Depuis cette date, les provinces de l'Iran (c'est-à-dire les *ostâns*) sont désormais désignées non plus par des numéros, mais par leurs noms historiques. En 1960, l'Iran fut subdivisée administrativement en 14 *ostâns* et 6 *farmândâri-e kol*; ceux-ci dépendaient du gouvernement central comme les *ostâns* mais étaient des provinces plus petites. Dans cette nouvelle division administrative, la région du Sistân fut séparée du Khorâssân, la région du Baloutchistân fut séparée de Kermân, et une nouvelle province, nommée Sistân et Baloutchistân fut créée, qui comptait six villes principales: Zâhedân, Zâbol, Irânshahr, Tchâbahâr, Sarâvân et Khâsh. La ville de Zâhedân fut choisie à cette date comme centre administratif de la province. ■

---

1. Voir à ce propos l'article de A. Hedjâzi sur *Shahr-e Soukhteh*, dans ce même cahier.
2. La région de Tabarestân (ou Tapourestân) par exemple, qui correspond à l'actuel Mâzandarân, résista à l'envahisseur et resta autonome au cours du premier siècle qui suivit l'occupation de l'Iran par les Arabes.
3. Les légendes iraniennes racontent l'histoire de ces héros qui se mirent au service des rois d'Iran dans les guerres contre Tourân. Ils furent immortalisés par Ferdowsi dans le *Shâhnâmeh*.
4. C'est-à-dire Ya'qoub fils de Layth fils de Saffâr.
5. Les Khavâridjs étaient des musulmans extrémistes qui contestaient le pouvoir du calife car ils pensaient que seul Dieu avait le droit de régner. Ils s'étaient exilés dans les régions du sud et de l'est de l'Iran.
6. Briant, Pierre, *Histoire de l'Empire Perse, de Cyrus à Alexandre*, Ed. Fayard, Paris, 1996, p. 778.
7. Pirnyâ, Hassan, *Târikh-e Iran ghabl az Eslâm* (L'Histoire de l'Iran avant l'Islam) *In Târikh-e Iran* (L'Histoire de l'Iran), Ed. Néguâh, Téhéran, 2006, p. 139.
8. Cependant, Pierre Briant cite le nom de Makrân pour cette région dans son livre sur l'Histoire de l'Empire achéménide cité plus haut. On peut donc se demander si cette région ne s'appelait pas Makrân dès l'époque achéménide.
9. Le mot «*kouf*» signifie «montagne» en pahlavi.
10. Ferdowsi était natif de Khorâssan.
11. Badi'i, Rabi', *Djoghrâfiâ-ye mofassal-e Irân* (La géographie détaillée de l'Iran), Tome 1, Ed. Eghbâl, Téhéran, 1991, pp. 213-226.
12. Cela montre à quel point les rois safavides avaient envie d'imiter et de prendre exemple sur les Sassanides.

Bibliographie:

- Ansâri, Fereshteh, *Negâhi be farhang-e baloutch* (Bref exposé sur la culture baloutche). Cet article existe sur le site , page consultée en septembre 2009.
- Badi'i, Rabi', *Djoghrâfiâ-ye mofassal-e Irân* (La géographie détaillée de l'Iran), Ed. Eghbâl, Téhéran, 1991.
- Briant, Pierre, *Histoire de l'Empire Perse, de Cyrus à Alexandre*, Ed. Fayard, Paris, 1996.
- Dictionnaire encyclopédique en langue persane *Dehkhodâ*.
- Mourre, Michel, *Le petit Mourre (Dictionnaire d'Histoire universelle),* Ed. Bordas, Paris, 2004.
- Pirnyâ, Hassan, *Târikh-e Iran ghabl az Eslâm* (L'Histoire de l'Iran avant l'Islam) *In Târikh-e Iran* (L'Histoire de l'Iran), Ed. Néguâh, Téhéran, 2006, p. 139.
- Préface éditée par les relations publiques de l'Université de Zâbol *In* Davâni, Ali, *Eftekhârât-e mardân-e Sistân* (Les gloires des hommes de Sistân), Ed. Rahnamoun, Téhéran, 2006.
- Zarrinkoub, Abdol-Hossein, *Târikh-e Irân ba'd az Eslâm* (L'Histoire de l'Iran après l'islam), Ed. Amir Kabir, Téhéran, 1974.

La Ville Brûlée (*Shahr-e Soukhteh*), paradis des archéologues

Arefeh Hedjâzi



Shahr-e Soukhteh

Aujourd'hui, la province du Sistân et Balouchistân est réputée pour être l'un des plus importants lieux de transit de drogue au monde. Elle compte également, malgré les efforts de l'Etat pour remédier à cet état de fait, parmi les plus pauvres provinces iraniennes. Ces deux facteurs, conjugués à l'éloignement de la province du siège du pouvoir central, jouent un rôle considérable dans la diminution continuelle du flot de visiteurs iraniens ou étrangers. Cela dit, cette région qui fait office de parent pauvre, est sans conteste le siège de l'une des plus mystérieuses et des plus anciennes civilisations de l'Iran et même du monde.

Région à l'histoire plurimillénaire, enfant ou ancêtre mal aimé de l'Iran, il fut un temps où le Sistân égalait en grandeur la Mésopotamie, puissante capitale du califat musulman. Avant cela, aux temps avestiques, elle avait été le territoire élu des Aryens venus d'Inde. Dans l'Avestâ, elle est citée en tant que onzième région du monde crée par Ahourâ Mazdâ. Elle est également le lieu de naissance de Rostam, héros mythologique iranien. Les historiens anciens associaient le Sistân au roi mythique Garshâsb, l'un des descendants de Kioumars. Le nom du Sistân provient de la tribu aryenne des Sakas, qui occupa le Sistân en l'an 128 av. J.-C. Aujourd'hui encore, beaucoup de lieux du Sistân sont associés aux héros mythologiques. Province importante de l'époque sassanide, elle fut prise par les Arabes en 643. Région sacrée des zoroastriens, elle est probablement, au vu

des récentes découvertes archéologiques, le lieu d'où Zoroastre commença sa mission prophétique. Après l'islam, ce fut cette région qui vit la renaissance de l'Iran iranien et les premiers poèmes en persan moderne à la cour des Saffârides. Elle se distingue également pour avoir été la première région chiite, qui fit d'elle le repaire des premiers opposants au califat abbasside. Ce passé très riche fait du Sistân, dont une partie est aujourd'hui située en Afghanistan, un lieu de prédilection pour les archéologues qui y ont fait de si nombreuses découvertes que l'archéologue anglais Aurel Stein, au début du XXe siècle, l'avait déjà surnommé le «paradis des archéologues».

Parmi les innombrables sites archéologiques découverts dans le Sistân, Shahr-e Soukhteh (ou la Ville Brûlée) est sans conteste la plus célèbre. La découverte des vestiges de cette ville, dont on ignore pourquoi elle brûla, a permis aux archéologues d'établir l'existence d'une civilisation très développée, datant de plus de cinq millénaires, ce qui en fait la plus ancienne civilisation de l'est du plateau iranien. Selon les recherches effectuées, quatre civilisations se seraient suivies dans cette région entre 3200 et 1800 av. J.-C. La dénomination de cette ville provient sans doute des deux grands incendies qui ont ravagé la ville entre 2700 et 2400 av. J.-C.

Située à 57 kilomètres de la ville de Zâbol, sur le bord de la route Zâbol-Zâhedân, Shahr-e Soukhteh fut pour la première fois citée en 1900 par le colonel britannique C.E. Yate dans son récit de voyage *Khurasan and Sistan.* C'est lui qui rapporte ce nom de Burnt City ou Ville Brûlée donné par les habitants à la colline du site, alors couvert de sable. Après lui, un archéologue anglais, Aurel Stein, visita le site mais l'épaisseur de

La découverte des vestiges de cette ville, dont on ignore pourquoi elle brûla, a permis aux archéologues d'établir l'existence d'une civilisation très développée, datant de plus de cinq millénaires, ce qui en fait la plus ancienne civilisation de l'est du plateau iranien.

sable qui couvrait le site le dissuada d'approfondir les fouilles. Ce fut finalement dans les années cinquante qu'un groupe d'archéologues italiens



Quelques objets découverts dans la ville de Shahr-e Soukhteh





Squelettes et objets découverts dans les tombes



commença sérieusement les fouilles. Cette équipe, envoyée par l'Institut italien pour le Moyen et l'Extrême Orient, avait déjà longuement travaillé sur les sites de Pompéi et connaissait les procédés exacts d'excavation des sites couverts. La Ville Brûlée était couverte d'une épaisseur de vingt centimètres de sable, ce qui avait permis à cet endroit de rester intouché durant plus de quatre millénaires. Cela dit, les habitants de la région s'étaient transmis le nom de cette colline de génération en génération. D'après les recherches archéologiques, durant un millénaire après la disparition de cette civilisation, d'autres habitants vécurent près de ce lieu, et ce fut finalement en raison de la déviation du cours de la rivière Helmand (Hirmand) et de la désertification de la région qu'ils se déplacèrent ailleurs, permettant ainsi aux vestiges du site, lentement recouverts de sable, de bien résister à l'usure du temps. Cette équipe italienne travailla sur ce site pendant une décennie, de 1967 à 1978. Après la Révolution, des équipes iraniennes furent constituées sous la direction de Seyed Mansour Seyed Javâdi. Douze saisons de fouilles ont jusqu'à maintenant permis la mise à jour de nombreux objets et la découverte de nouveaux sites.

Cela dit, la richesse des vestiges à découvrir est telle que les vingt saisons de fouilles n'ont finalement conduit qu'à la découverte de nouveaux secrets, et seul un infime pourcentage des objets du site a été découvert.

La géographie et l'environnement de Shahr-e Soukhteh

Le site actuellement mis à jour occupe un terrain de cent cinquante et un hectares; les vestiges font état de cinq centres d'habitation situés principalement au

nord-est du périmètre, le centre du site étant occupé par le «secteur industriel», le cimetière et les monuments de commémoration, l'ensemble se présentant sous la forme de collines proches les unes des autres. La partie habitée de la Shahr-e Soukhteh couvre un périmètre de quatre vingt hectares. Bien que le climat de la région soit aujourd'hui désertique et chaud, elle était alors fertile et richement irriguée par la rivière Helmand. Des vestiges de canaux d'eau et des traces de cultures ont été découverts. De plus, lors de la première saison des fouilles, un système d'évacuation des eaux, ensemble de canaux souterrains suivant la ligne des rues, ainsi que des canalisations en terre cuite ont été mis à jour dans la ville même. Ce système tend à prouver l'existence d'un programme suivi d'aménagement urbain.

Le cimetière

Entre les années 1997 et 2004, quatorze chantiers s'étendant sur plus de deux hectares sur le lieu du cimetière ont permis l'excavation de 310 des plus de trente mille tombes de l'endroit. L'étude de ces tombes montre que les habitants connaissaient bien le tissage et que des tissus différents étaient utilisés pour couvrir le corps du défunt, soit en tant que vêtements d'apparat, soit en tant que linceul, et pour recouvrir le sol de la tombe sur lequel on déposait le mort habillé. Les morts étaient enterrés assis et la découverte du corps d'un ennemi exécuté d'un coup à la tête et enterré la tête en bas tend à montrer que les habitants croyaient à la relation entre le corps du défunt et son esprit. Mais les objets les plus communs découverts dans les tombes sont les poteries, dont plusieurs milliers ont été mis à jour sur l'ensemble du site.

L'artisanat

Shahr-e Soukhteh était une ville à l'artisanat bien développé, et lors de la sixième saison des fouilles de très beaux échantillons d'objets décoratifs et fonctionnels ont été mis à jour. On a également découvert les vestiges des ateliers de joaillerie et autres ateliers, qui fonctionnaient au charbon de bois.

Parmi les objets mis à jour, il y a des colliers et des bagues de lapis-lazuli et d'or découverts dans une tombe. Les artisans de la Ville Brûlée utilisaient une technique primaire d'amincissement des plaques d'or qu'ils réduisaient à une épaisseur de moins d'un millimètre, qu'ils enroulaient ensuite pour en faire des cylindres dont ils joignaient les deux bouts pour y déposer la pierre de lapis-lazuli au centre.

> L'ensemble des découvertes faites lors des fouilles montrent que la civilisation de la Ville Brûlée était très développée et qu'elle bénéficiait d'un système de planification urbaine et d'une cohésion sociale forte qui ont permis le développement des sciences, dont la médecine.

Des milliers de poterie et de récipients en pierre, ainsi que divers genres de tissus, d'objets de bois ouvragés, et des paniers d'osier ont également été découverts. Ces découvertes démontrent l'existence d'un artisanat développé, en particulier en matière de tissage, puisque douze tissus différents unis ou multicolores y ont été mis à jour. La pêche était aussi largement pratiquée, ainsi que le montrent les hameçons, filets et harpons découverts. Les nombreux paniers d'osier montrent que les habitants utilisaient les roseaux



Œil artificiel vieux de 4800 ans, découvert à Shahr-e Soukhteh.

des marécages qui entouraient le lac Hâmoun pour la construction des toits des habitations.

L'ensemble des découvertes faites lors des fouilles montrent que la civilisation de la Ville Brûlée était très développée et qu'elle bénéficiait d'un système de planification urbaine et d'une cohésion sociale forte qui ont permis le développement des sciences, dont la médecine. Ainsi, des opérations chirurgicales poussées avaient alors couramment lieu, et certains des squelettes portent les traces de ces opérations. D'autre part, la découverte de l'unique tablette élamite ainsi que d'autres objets portant le sceau élamite montre que ces deux civilisations se connaissaient et entretenaient des relations commerciales. Il est à ce sujet probable que le commerce de Shahr-e Soukhteh était contrôlé par les Elamites. Les archéologues estiment également que cette ville envoyait des artisans en Egypte et entretenait des relations commerciales avec ce pays.

La démographie

Selon les anthropologues de l'équipe archéologique de Shahr-e Soukhteh, la population moyenne de la ville était de six cents familles nombreuses. Jusqu'à la dernière saison des fouilles, les archéologues estimaient que la population de la ville était de cinq mille personnes mais selon les nouvelles découvertes, elle aurait dépassé les six mille. Selon ces mêmes estimations, trente mille personnes ont été enterrées dans le cimetière local. On a également découvert que le pourcentage des femmes était plus élevé que les hommes. De plus, ce pourcentage a subi d'importantes variations au fil du temps, variations visiblement dues aux migrations ou aux guerres et missions.

La durée de vie moyenne était de 35 à 45 ans, avec une durée de vie plus longue pour les femmes, même si des cadavres d'octogénaires ont aussi été découverts. Cela dit, on ignore encore les raisons de cette courte durée de vie.

L'alimentation des habitants dépendaient entièrement des conditions naturelles et sociales et il n'existait pas de différences entre l'alimentation masculine et féminine. De plus, les habitants souffraient d'une carence de protéines animales remplacées par des protéines végétales.

L'œil artificiel[1]

Lors de la saison de fouille de 2007, un œil artificiel vieux de 4800 ans a été découvert à Shahr-e Soukhteh. Cet œil appartenait à une femme de 25 à 30 ans, probablement métisse, dont le corps a été découvert dans l'une des tombes du cimetière de la ville. L'usage de cet œil artificiel avait créé une sorte de plaque au niveau de la paupière inférieure dont la trace est visible sur l'œil artificiel. On ignore encore de quoi est fait cet œil mais selon les premières estimations, il serait fait d'un mélange de goudron naturel et de graisse animale. Les capillaires ont



Le premier dessin animé du monde

été représentés avec de très fins fils d'or. La pupille est dessinée au milieu de l'œil et des traits parallèles formant une sorte de losange figurent l'iris. Deux trous situés sur les deux côtés de l'œil servent à attacher l'œil dans l'orbite.

Le premier dessin animé du monde

Au cours des premières fouilles effectuées sur ce chantier, les Italiens étaient tombés sur une poterie très spéciale sur laquelle étaient dessinées quelques chèvres et quelques arbres. Cette poterie n'attira pas à l'époque l'attention des équipes italiennes qui, sans s'y intéresser de plus près, l'archivèrent avec les autres poteries découvertes sur le site. Lors d'études effectuées après la Révolution islamique, on se rendit compte que cette poterie représentait en cinq mouvements, selon le même schéma que les premiers dessins animés modernes, une chèvre qui bondit vers un arbre pour y arracher une feuille. Cette poterie est donc en réalité le plus ancien dessin animé du monde, aujourd'hui conservé au Musée national d'Iran.

Autre découverte intéressante, celle de l'intérêt que portaient les habitants de Shahr-e Soukhteh à l'aménagement du territoire. C'est en effet la première fois que l'on voit dans une ville de cet âge un tel souci de planification. Dans cette ville, chaque quartier était réservé à une certaine couche de la population et les quartiers d'artisanat et commerciaux étaient situés selon des plans rappelant les villes modernes.

> Lors de la saison de fouille de 2007, un œil artificiel vieux de 4800 ans a été découvert à Shahr-e Soukhteh.

Avant la découverte de cette ville, il était communément admis que les civilisations iraniennes datant de l'âge du bronze étaient concentrées à l'ouest et au sud-ouest du pays, mais la civilisation de Shahr-e Soukhteh a mis fin à cette théorie puisque cette ville a été fondée vers le milieu de l'âge du bronze et qu'elle s'est développé une première fois sans interruption pendant neuf siècles, puis sur trois autres périodes avant de disparaître définitivement. ■

1. Source: *Archéologia*, n°440, janvier 2007.

Sources:

- Seyyed Javâdi Seyyed Mansour, *Rahnamây-e mokhtassar-e asâr-e bâstâni-e Sistân,* (Guide des monuments archéologiques du Sistân), 1385 (2006).
- Kâvosh, Hossein Ali, *Kooh va daryâtchey-e Sistân dar âyeney-e adyân* (Montagnes et lacs du Sistân au miroir des religions), édition Bichshs, 1382 (2004).
- Moussavi Hâji, Seyyed Rassoul, *Ketâb-e Zâhedân-e kohneh* (Le livre du vieux Zâhedân), édition Bichshs, 1387 (2008).
- Dâneshgâh Zâbol, *Djâzebehây-e siâhati va touristi-ye Sistân* (Les attractions touristiques du Sistân), édition Dâneshgâh-e Zâbol, 1386 (2007).



Le mont Khâdjeh

Le mont Khâdjeh, le Persépolis du Sistân

Hodâ Sadough

La province du Sistân et Baloutchistân, située au sud-est de l'Iran, a été le berceau des plus anciennes civilisations de la Perse antique. Le lac Hâmoun et la rivière Hirmand ont été les principaux facteurs de la formation des anciennes civilisations dont l'histoire de certaines remonte à cinq millénaires. L'actuel Sistân qui occupe la partie septentrionale de la province figure sous le nom de *Zarang* sur l'épigraphe du roi Darius, *Sagestân* ou *Sakestân* en vieux perse et *Sajestân* à l'avènement de l'islam. Cette région occupe une place éminente dans la composition et la genèse des contes mythiques et religieux de la Perse antique. Elle est selon l'Avesta la onzième région que créa Ahourâ Mazdâ à partir de laquelle le messie zoroastrien, le Saoshyant, fera son apparition à la fin du monde. L'Avesta révèle également que le lac Hâmoun préserve la semence de Saoshyant dans lequel trois jeunes filles vierges se baigneront et donneront naissance à l'éventuel sauveur de l'humanité.

Le Sistân est aussi le pays natal de Rostam, héros épique iranien, ainsi que de Keyghobâd et Keykâvous, souverains mythiques de la Perse dans le *Shâhnâmeh* (Livre des Rois) de Ferdowsi.

Les fouilles archéologiques réalisées dans cette région par des chercheurs occidentaux et iraniens ont permis de retrouver les traces de certaines civilisations anciennes grâce à la découverte de multiples objets et monuments historiques. Ce n'est pas sans raison que ces derniers l'ont surnommé "le pays du soleil" ou "le paradis des archéologues".

A 30 kilomètres au sud-ouest de la ville de Zâbol dans le Sistân apparaît le mont Khâdjeh, unique relief culminant sur la plaine du Sistân. Cette imposante montagne de basalte culminant à 609 mètres se trouve dans le lac Hâmoun. Ce lac est l'un des plus grands

lacs saisonnier d'eau douce au monde, qui aurait été créé par les éruptions volcaniques du mont Taftân.

Le mont Khâdjeh est connu sous divers noms tels que mont Ghaltân, mont promis, mont de Rostam, montagne de Dieu et trône de Belgheis. "Mont Khâdjeh" est cependant le plus célèbre nom de cette montagne qui lui fut attribué en mémoire d'un homme appelé Khâdjeh Mahdi, qui aimait particulièrement la famille du Prophète (*ahl al-bayt*) et la lignée de Ali, premier imam des chiites, et qui mourut en martyre sur cette terre. Son mausolée se trouve au sommet de la partie septentrionale de la montagne. Il est devenu un lieu de pèlerinage qui rassemble chaque année des centaines de Sistânais venus célébrer les fêtes religieuses et nationales et immoler des animaux. Dans l'Avestâ, cette montagne est appelée "le mont d'avant l'aube", inspirant ainsi l'idée de la révélation qui serait transmise de cette montagne par le messie Saoshyant. En effet, le mont promis aurait été pour les zoroastriens un lieu de recueillement et d'attente de ce messie.

La particularité du mont Khâdjeh est peut-être due au fait qu'il est simultanément considéré comme un lieu spirituel et de recueillement dans les croyances zoroastriennes, chrétiennes et islamiques. Selon les études archéologiques menées par un grand nombre de chercheurs depuis 1910, les monuments historique bâtis au pied de cette montagne appartiendraient à l'époque arsacide et sassanide.

Cette montagne en forme trapézoïque paraît comme une île située au milieu du lac Hâmoun. Les monuments bâtis au pied du mont Khâdjeh sont divers. Ils comprennent deux forteresses, des palais, un sanctuaire, un cimetière, un foyer, etc. Les vestiges de monuments historiques appartenant à diverses époques ont aussi été retrouvés sur cette montagne. Parmi ces monuments, il convient d'indiquer Kohan Dege, signifiant "ancienne forteresse" en vieux perse, qui reste l'ouvrage le plus remarquable et le plus

Dans l'Avestâ, cette montagne est appelée "le mont d'avant l'aube", inspirant ainsi l'idée de la révélation qui serait transmise de cette montagne par le messie Saoshyant.



Le mont Khâdjeh

ancien ayant été bâti sur le versant oriental du mont Khâdjeh. S'étendant sur une surface de 40 000 m², il est connu sous

Kohan Dege, signifiant "ancienne forteresse" en vieux perse, reste l'ouvrage le plus remarquable et le plus ancien ayant été bâti sur le versant oriental du mont Khâdjeh. S'étendant sur une surface de 40 000 m², il est connu sous les noms de forteresse de Kâferoun, forteresse de Sâm, forteresse de Rostam et le foyer sacré.

les noms de forteresse de Kâferoun, forteresse de Sâm, forteresse de Rostam et le foyer sacré. Cette forteresse est constituée de différentes sections dont certaines furent détruites au fur et à mesure du temps, et d'autres dont on ignore l'époque. Cette citadelle édifiée sur une vaste terrasse rectangulaire est bordée par un long rempart. Deux entrées situées au sud et au nord-est du bâtiment y donnent accès. L'entrée sud est une antichambre au plafond voûté qui donne sur un espace surplombé par un dôme, qui conduit à la cour centrale. Cette cour de 30 mètres de long et 20 mètres de large est composée de deux *ivans* situés à l'est et l'ouest du bâtiment, ainsi que de plusieurs portiques qui l'entourent. La liaison entre la cour centrale et les sections nord de la forteresse est établie par des escaliers. L'intérieur du bâtiment est embelli par des murs et plafonds arqués, de bas-reliefs en plâtre et de petites colonnes. Le point le plus élevé de la citadelle est en face de l'entrée méridionale, là où se trouve l'alcôve, une pièce carrée et voûtée entourée d'un corridor circulaire. La découverte des pieds d'un temple de feu zoroastrien (*âtashkadeh*) sous la coupole de cette salle a mis en évidence l'hypothèse des archéologues selon laquelle cette pièce aurait été un temple zoroastrien.

Il convient d'indiquer que la diversité



Vestiges de fresques découvertes sur les murailles du mont Khâdjeh, conservées dans plusieurs musées du monde



Ancien mausolée abritant la tombe de Khâdjeh Mahdi

des matériaux employés dans l'élaboration de cet ouvrage révèle la riche connaissance des fondateurs des principes de construction et des règles de l'art décoratif. A titre d'exemple, ces derniers ont employé des roseaux à l'intérieur des briques afin de consolider le bâti et ont sillonné la partie interne des briques pour augmenter l'adhésion de la brique et du ciment.

Des vestiges datant des dynasties parthe et arsacide ont été découverts au pied méridional des ruines de cette montagne. En 1910, l'archéologue anglais Marc Aurel Stein a pour la première fois identifié ce site. Il rédigea un ouvrage sur ce sujet dans lequel il prétendit avoir découvert les vestiges d'une pagode bouddhique. Il est le premier archéologue à avoir élaboré un plan détaillé de ce site. Il réalisa notamment des croquis de l'ensemble des ruines tout en fournissant des explications sur leurs diverses fonctions. D'après lui, ce site comprenait deux forteresses, des murailles barricadées et des tours de la forteresse principale. Il faut noter qu'il parvint à découvrir 12 tableaux de peinture qui sont actuellement conservés au musée de New Delhi. Les recherches de Stein furent poursuivies durant les années suivantes par

En 1910, l'archéologue anglais Marc Aurel Stein a pour la première fois identifié ce site.

l'archéologue allemand Ernest Herzfeld, qui réalisa une série d'excavation dans des sections du palais. Selon lui, ce site aurait été principalement un palais avec un temple de feu à l'intérieur; conclusion qu'il déduisit après la découverte de silex sous les ruines. En outre, il émit l'hypothèse que cette région aurait été gouvernée par Gandou-Fârs, prince irano-indien de l'empire parthe qui, selon lui, serait le Rostam mythique de Ferdowsi.

En 1961, une mission italienne dirigée par Georgio Gallini fut chargée de

poursuivre l'enquête. Gallini parvint à identifier six phases historiques s'étendant de la période achéménide à l'arrivée de l'islam. Par l'analyse des formes architecturales et des matériaux de construction, Gallini parvint à identifier les constructions ayant été rajoutées durant la période sassanide.

Le mont Khâdjeh a sans aucun doute été un lieu de culte et d'adoration pour les zoroastriens. Il fut par la suite maintenu en bon état et utilisé au cours des siècles soit comme citadelle, soit comme lieu d'habitation, soit en conservant son rôle de temple.

Le mont Khâdjeh a sans aucun doute été un lieu de culte et d'adoration pour les zoroastriens. Il fut par la suite maintenu en bon état et utilisé au cours des siècles soit comme citadelle, soit comme lieu d'habitation, soit en conservant son rôle de temple. En raison de l'accroissement du nombre de dévots pendant le règne de Shâpour Ier, roi de l'empire sassanide de 240 à 272, l'agrandissement de cet espace parut nécessaire. Son règne fut marqué par la tolérance et le respect pour les traditions des différentes communautés de l'empire ainsi que par la montée en puissance du clergé mazdéen. Ce fut à cette époque que l'on entreprit des travaux de restauration tout en élaborant le projet d'expansion.

Actuellement, l'Organisation de l'héritage culturel d'Iran exprime régulièrement ses inquiétudes au sujet de la dégradation du site et exhorte les experts à élaborer d'urgence un projet de restauration. Ce lieu exceptionnel n'en demeure pas moins l'une des attractions touristiques les plus appréciées de la province du Sistân et accueille chaque année de nombreux visiteurs et touristes nationaux et internationaux. ■

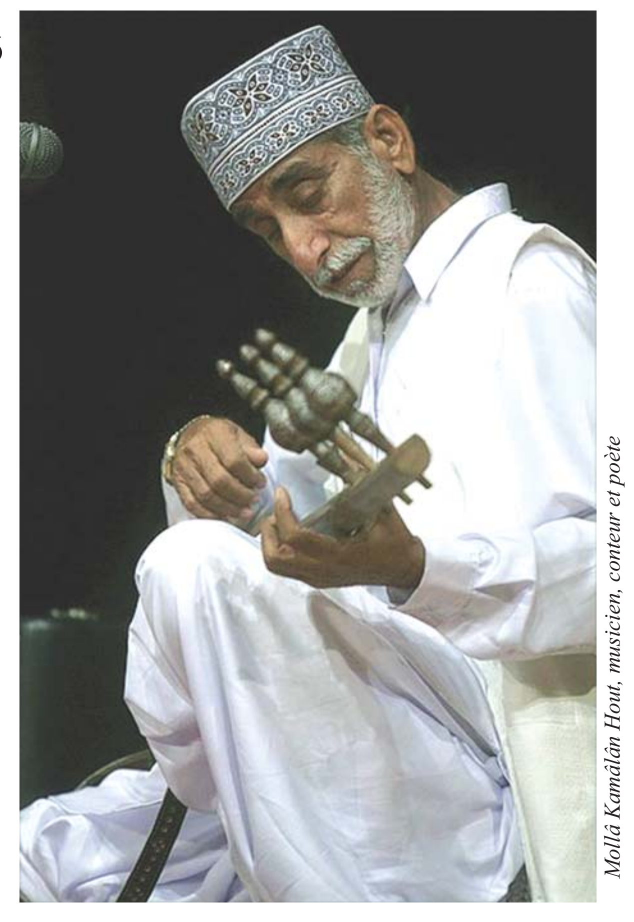


Le mont Khâdjeh

Photo: Atousa

Les associations culturelles au Baloutchistân iranien

Mireille Ferreira



Mollâ Kamâlân Hout, musicien, conteur et poète

Le Baloutchistân, région du Moyen-Orient partagée entre Pakistan, Iran et Afghanistan, a développé une culture qui se différencie nettement de celles des autres parties de l'Iran. En témoigne l'historien français René Grousset[1] qui situait le Baloutchistân entre «l'Asie occidentale classique et le vaste monde hindou», évoquant ainsi sa «double affinité» culturelle.

Dans le but de faire connaître cette riche culture à son public iranophone et francophone, l'IFRI (Institut français de recherche en Iran) avait invité en janvier 2008 (Bahman 1386), Mohammad Din-Dashti, Directeur de l'association *Âhang-e Baloutch* (*Musique baloutche* en persan) basée à Irânshahr, dans la province iranienne du Sistân et Baloutchistân. Son intervention portait à la fois sur les spécificités culturelles du Baloutchistân et sur la présentation des activités des associations culturelles de cette région.

Des associations qui accompagnent la transition de la société baloutche

Mohammad Din-Dashti considère que la communauté baloutche représente une société en phase de transition, tendant à se détacher de sa structure traditionnelle pour se diriger vers une société plus moderne. Il reconnaît, cependant, que cette transition peine à aboutir malgré l'urbanisation croissante, la rapidité des télécommunications, une forte progression démographique et une politique d'encouragement à l'éducation des jeunes au Baloutchistân.

Quelques associations culturelles présentes dans la région accompagnent cette transition, dans un climat politique et culturel particulier à cette partie de l'Iran, et contribuent à l'évolution du Baloutchistân. Les fondateurs de ces organisations, en quête d'identité ethnique, ont pour motivation de revivifier et de développer l'originalité de la culture baloutche, sur le plan de la langue, de la musique, de la littérature, des arts du spectacle et des cérémonies cultuelles, culturelles et artistiques. Situées pour la plupart dans le sud du Baloutchistân, elles ont développé, à partir de l'an 2000, des activités culturelles et artistiques remarquables. Elles sont très populaires en raison des programmes culturels et artistiques qu'elles

proposent, peu nombreux dans la région. Mohammad-Din Dashti tient à rendre un hommage particulier à l'une d'entre elles, aujourd'hui disparue, qui a animé pendant plusieurs années une émission radiophonique, en langue baloutche, dédiée à la culture de cette contrée.

L'effectif de leurs membres varie de 70 à 300 personnes, composé principalement d'étudiants, mais l'âge varie de 18 à 70 ans. Les femmes et les jeunes filles y sont très présentes. Sur le plan ethnique et religieux, les Perses baloutches sont majoritaires, la population non baloutche y est moins représentée. Les Mawlawi (fidèles de religion sunnite au Baloutchistân)[2] ne font pas partie de ces associations car ils possèdent leurs propres organisations d'obédience religieuse. Il n'y a pas de coopération entre les deux communautés car l'approche de l'art et de la culture est de nature religieuse chez les Mawlawi.

La littérature baloutche, riche en contes, récits, poésie et légendes était jusqu'à présent orale. Cette tradition peine à se perpétuer, faute d'interprètes.

L'association *Âhang-e Baloutch,* que dirige Mohammad-Din Dashti, produit chaque année deux pièces de théâtre, un film court-métrage documentaire et organise des colloques et de nombreux concerts de musique baloutche. Elle a également créé un atelier de musique. Sur le plan social, *Âhang-e Baloutch* apporte une aide active aux jeunes dans le cadre des problèmes liés à l'addiction aux stupéfiants.

Richesse et diversité de la culture baloutche

La culture baloutche se définit par la richesse de son art, de sa musique et de sa langue.

On dénombre dix-sept instruments spécifiques à la musique traditionnelle, parmi lesquels la flûte double, ou *do-ney* en persan, et la viole sorud, qui comprend quatre cordes amplifiées par six à huit



Une scène du théâtre de Borkeh qui est le résultat de la collaboration d'artistes baloutches en 2006

cordes sympathiques[3], instrument le plus identitaire du Baloutchistân, et l'un des plus anciens (une miniature mongole du XVIIe montre un joueur de sorud devant un derviche en extase).

La littérature baloutche, riche en contes, récits, poésie et légendes était jusqu'à présent orale. Cette tradition orale peine à se perpétuer, faute d'interprètes. L'un des plus populaires, Mollâ Kamâlân Hout, musicien, conteur et poète, est âgé de soixante-dix ans. Des tentatives d'écriture sont en cours actuellement afin de ne pas perdre ce patrimoine original, qui appartient, non seulement au Baloutchistân, mais à l'Iran tout entier.

L'artisanat traditionnel présente aussi une grande richesse. L'habileté des artisans baloutches s'exprime, par exemple, dans leur faculté à produire pas moins de quatre-vingt-dix-neuf articles différents à partir des feuilles de palmier sauvage, parmi lesquels, corbeilles, paniers, bonnets, nattes et sandales. La broderie des femmes baloutches est unique. Elle comporte des motifs surprenants, où l'on remarque l'assemblage particulier des couleurs. L'art de la céramique baloutche date de la période protohistorique. La remarquable céramique de Kalpouregân, village situé près de la ville de Sarâvân est encore réalisée par quelques villageoises. Avec le Japon, c'est le seul endroit au monde où les artistes céramistes réalisent encore leurs œuvres entièrement à la main.

Les qualités de dévouement et de générosité des citoyens baloutches n'en sont pas moins grandes. Lorsqu'une personne est en danger, elle trouve automatiquement refuge auprès d'un membre de la communauté, c'est la «culture du réfugié», propre au peuple baloutche. Le Baloutchistân étant une zone frontalière, ses habitants ont toujours protégé ses frontières contre l'envahisseur, il a donné le jour à de nombreux combattants héroïques. ■



L'art de la céramique baloutche date de la période protohistorique.



La broderie des vêtements feminins baloutches

1. René Grousset (1885-1952) spécialiste de l'Asie, et membre de l'Académie française.
2. Le terme de *mawlawi* désigne, dans le monde persanophone, les clercs de l'islam sunnite formés depuis le XIXe siècle dans le sous-continent indien – par opposition aux mollâ chiites, ainsi qu'aux damullâ sunnites éduqués en Afghanistan ou en Asie centrale. En Iran oriental, le corps des mawlawi constitue une élite alternative formée de lignées de religieux sunnites d'origine persane ou kurde, aux racines arabes Ghuraysh (donc apparentés au prophète Mohammad), alliées matrimoniales traditionnelles des principales tribus d'éleveurs baloutches. (Stéphane A. Dudoignon, historien, chargé de recherches au CNRS)
3. Sur un instrument de musique à cordes, les cordes sympathiques sont des cordes libres, sur lesquelles on n'exerce aucune action, mais qui entrent en vibration par simple résonance - par sympathie - avec les notes jouées de même hauteur (fréquence). Ce sont des oscillateurs couplés.

Le Sistân ne salue pas Tamerlan

Esfandiâr Esfandi
Université de Téhéran



Le caravansérail de Nosrat Abâd, construit à l'époque safavide

«*Le déficit hydrique me donne soif!*»

Propos d'un anonyme

Festival International de Géographie

Saint-Dié des Vosges

2/5/2003

Le 18 août 2009, sur la sixième chaîne iranienne, l'information le cède, le temps d'une pause touristique également informative, à l'apologie d'une région ensablée et buissonneuse. Le journaliste est au premier plan, armé d'un microphone, d'un gilet à poches et d'une chemise saharienne assortie. En bras de chemise, il serre son microphone contre ses lèvres. Faussement convaincu, il est peu convainquant. Ses yeux mi-clos trahissent l'artifice de son sourire fraichement rasé. Il décrit d'un ton convenu les second et arrière plans du cadre dans lequel il se tient, la gorge visiblement déjà sèche, malgré la proximité, hors champ, du salutaire jerrican d'eau tiède. Au second plan «la caravane passe», avec ses trois chameaux (dromadaires?) aux poils ras, nonchalants, purs fonctionnaires «chaméliques» du désert, surmontés, le premier d'un las chamelier, les autres, de quelques touristes bringuebalants. Ils sont nés dans le Sistân, les chameaux, sans jamais quitter leurs dunes natales. Chaque jour que Dieu fait, leur métier de «monture à touriste» les conduit en ces lieux de gros sable, de fourrés et d'orties pour partager le

bonheur mitigé de quelques citadins en mal d'aventure. Le journaliste consciencieux montre ensuite du doigt l'arrière plan aride, «admirablement» sec, en réduisant involontairement le Sistân à une vaste plaine enserrée à l'intérieur du rectangle télévisé, victime perpétuelle (on le devine) d'une insolation annuelle de quelques milliers d'heures, avec une espérance humaine de survie proche de zéro, sauf pour... le touriste. Le journaliste consciencieux insiste alors quelques bonnes minutes pour nous persuader d'accomplir à notre tour, un pèlerinage touristique à travers les gravillons et les calcules de la région, avec la certitude de ne rien voir en dehors de la nuque et du long coup des descendants des méharis bossus du Sistân...

Actuel nom de l'antique Drangiane et du Sagestân d'antan, le Sistân généreusement décrit par notre confrère, est une région semi-désertique («semi» est un euphémisme), une zone de steppes et de lacs de sel, mais aussi, un territoire alluvial où il subsiste encore aujourd'hui quelques marais dignes de ce nom. Associé au Baloutchistân avec lequel il constitue un seul et unique domaine administratif, le Sistân continue néanmoins de préserver sa spécificité géographique. C'est du moins ce qu'en diront bientôt les livres d'histoire consacrés au sud-est iranien et au delta de la rivière Hirmand, autour de la ville de Zâbol. Rien d'étonnant si l'on s'en tient au miracle de Mère Nature: des rivières tout au plus, qui continuent pour certaines, à chichement se déverser dans un plateau riche en bassins presque morts (!), les hâmouns, et qui furent encore, à la fin des années 90, des déversoirs naturels où l'eau coulait à flot depuis la frontière afghane. Des images expédiées en 1976 par le satellite Landsat offrent en effet une imprenable vue du bassin et de ses lagons aux contours librement dessinés par les variations fantasques de précipitations et la résistance variable des sols face à l'érosion et aux glissements de terrains. L'eau venant de l'est et du sud-est continue, depuis les années 1960, à être stoppée par les barrages et autres retenues d'eau de l'Afghanistan. Ainsi, les hâmouns ne comptent plus sur la rivière Hirmand et le Kash Roud pour assurer leur misérable survie. On continue de cultiver des melons, des vignes et des céréales dans le delta de Zâbol, mais plus question aujourd'hui de se pavaner devant

> Le journaliste consciencieux montre ensuite du doigt l'arrière plan aride, «admirablement» sec, en réduisant involontairement le Sistân à une vaste plaine enserrée à l'intérieur du rectangle télévisé, victime perpétuelle (on le devine) d'une insolation annuelle de quelques milliers d'heures, avec une espérance humaine de survie proche de zéro, sauf pour... le touriste.

le spectacle «spécifique» d'une immense zone humide qui occupait naguère, dans ses beaux jours du moins, une surface allant jusqu'à 4000 kilomètres carrés. La sécheresse de 2001 en Iran et en Afghanistan a définitivement noyé sous les sables et la poussière l'essentiel de la superficie cristalline des lagons du Sistân. La mouette rieuse qui aimait tant se poser sur les bords giboyeux et nourrissants des réservoirs naturels d'eau qui jadis encerclaient paternellement la province de Zâbol, la mouette disais-je, mais aussi le Balbuzard pêcheur et griffu, hésitent à venir tremper leur bec crochu dans les oasis du coin. Le pompage quasi illimité

de l'eau en amont et en aval, en Afghanistan et dans le delta, ont gravement dégradé, parfois de manière irréversible, les fragiles biotopes qui jusqu'alors, s'étaient difficilement maintenus… et notre ami journaliste qui continue, quelque part dans notre mémoire, de gentiment nous exhorter à faire le déplacement, à partir gaiement à la rencontre des grains de sable, à suivre leur vol désordonné en direction de nos narines. Notre ami journaliste a surement raison d'omettre, en sa qualité d'occasionnel représentant de l'office du tourisme de la dernière chance, le récit du long filet d'eau douce en allée et de sa source trop tôt tarie. Le grand drame des hâmouns a pour principale cause, notons-le, la diminution progressive de l'eau du Hirmand, première fournisseuse du bassin. Après avoir traversé le village de Char Bujak, la rivière se scinde en deux, le bras de gauche (également appelé le Sistân) dérivant par la gauche pour finir sa route en Iran, dans le lac Hâmoun-e Helmand, l'autre, celui de droite, déviant vers le nord en prenant le doux nom de Parian pour constituer en fin de route, sur la frontière irano-afghane, le Hâmoun-e Puzak. Les privilégiés d'un récent passé se souviennent encore du grossissement des eaux au moment des pluies d'hiver et de la manne d'eau se déversant depuis les grands massifs de l'Hindo Kuch et de ses hauteurs avoisinantes, le Siâh Band ou de la montagne Paghman…

> Il y a cependant, s'agissant du Sistân, un fautif à débusquer, une piste à suivre, et dont la remontée nous conduira en amont, au siècle XIV de l'an de Grâce, en plein cœur de l'Empire turco-mongol, à Timour Leng, le Boiteux Tamerlan de Transoxiane.

On dit du Sistân qu'il ne manque pas de rudesse, mais que l'on n'y meure pas de soif (mais presque). Sa part de désert ne rivalise pas, il est vrai, avec les 8 600 000 km² du Sahara africain, les 1 036 000 km² du désert de Gobi, et encore moins (dans un autre registre) avec le grand désert gelé de l'Antarctique et ses 14 000 000 de km² de surface. Ces étendues et quelques autres font honneur à la vacance, à l «évapotranspiration» (critère retenu par la *Food and Agriculture Organization of the United Nations* pour le classement des déserts en fonction de leur degré d'humidité) et au disque solaire auquel ils vouent leurs fétus de ronces médiocrement roulés en boule, et leur invisible faune de rongeurs, d'arachnides, et de reptiles camouflés. En contrepartie, les rares résidants hominiens les vouent à leur tour aux gémonies, ces déserts, quand leurs enfants se déshydratent, et qu'ils ont soif de verdure et d'une demi-gorgée d'eau fraîche. La magie du Sistân résidait en revanche (elle peine aujourd'hui, à nous émerveiller) dans l'alliance toute précaire de l'eau et de son contraire, loin du dénuement sans nuance des déserts de Libye ou de Syrie. L'absolue soif avait alors la décence d'inscrire à même le sable chaud une limite rarement atteinte par ses habitants, par leur bétail, et jamais atteinte par la mouette rieuse (morte de rire, peut-être, mais jamais de soif); une limite au-delà de laquelle il n'est même plus la peine de creuser le puits de la dernière chance pour y plonger le sceau régénérant. A qui la faute…

Dieu me garde d'interroger Ses voies et les scandales de Mère Nature. Et d'ailleurs, si l'on meurt quelque part de soif, c'est qu'ailleurs on se désaltère *franco* (surprenante compensation). Pour les premiers, c'est la faute à «pas de

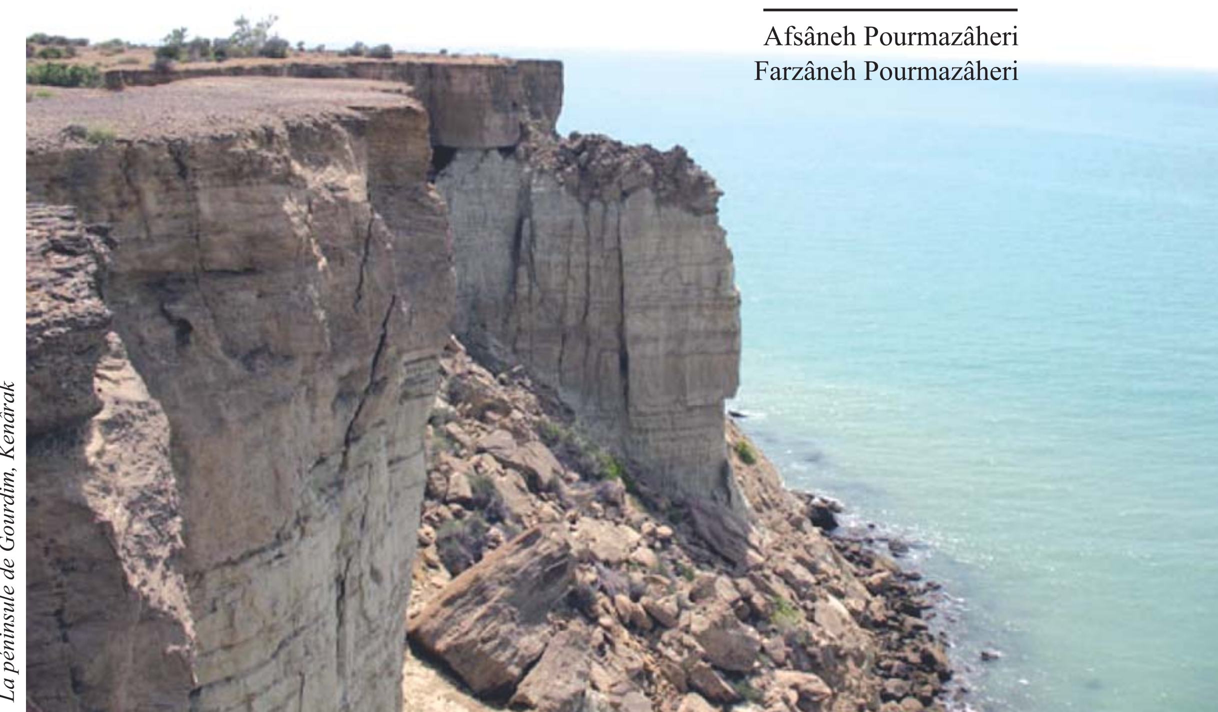
chance» (et laissons les autres s'amuser). Il y a cependant, s'agissant du Sistân, un fautif à débusquer, une piste à suivre, et dont la remontée nous conduira en amont, au siècle XIV de l'an de Grâce, en plein cœur de l'Empire turco-mongol, à Timour Leng, le Boiteux Tamerlan de Transoxiane. En histoire aussi, la relation causale trop tôt établie et trop grossière, est aussitôt brocardée. La nôtre a le mérite (en plus de nous convenir) d'être en grande partie vraie. Il naquit en 1336 à Sabz près de Samarcande, le Tamerlan de la Grande Histoire, et fut à l'origine d'une ribambelle de «petites histoires» (encore un euphémisme). Celle que je m'en vais vous citer parlera d'elle-même sans vous être contée. Petite elle l'est, en comparaison au récit du massacre de 400 000 âmes, à Delhi, en 1384, sous le règne de la dynastie Gourides (assurément, Timour ne faisait pas dans la dentelle). Petite, elle l'est aussi notre anecdote, au regard du parcours conquérant de ce protégé du grand «faiseur de rois du Turkestan», le Vizir Kazan, qui plaça le Leng de Sabz à la tête d'une petite armée de mille hommes, et qui donna ainsi la première impulsion à la carrière du guerrier montagnard, très vite reconnu comme chef incontesté des Turks de l'Asie Centrale… au grand dam des Persans. Car en effet, avant même la boucherie de Delhi, c'est sur le Khorâssân iranien qu'il venait tout juste de jeter son dévolu pour assouvir son instinct de conquête. Notre petite histoire concerne son «crochet» par le sud-est iranien, et son désamour pour nos sublimes canaux d'irrigation, creusés à sueur d'hommes, avec l'art et la manière, et méthodiquement détruits par le Boiteux, impatient peut-être de voir péricliter le Sistân. On imagine aisément les efforts et les sacrifices consentis par les populations de ces siècles engloutis, pour le forage à mains (presque) nues, au moyen de pelles et de pioches rudimentaires. A l'époque qui précéda la *razzia* du clopinant Beg, le Sistân était pourvu d'un riche réseau de rivières artificielles canalisées à partir des grands cours d'eau du sud-est et du nord du territoire iranien. En sa qualité de satrapie de l'Empire achéménide, le Sistân de naguère comprenait déjà une quantité suffisante de voies d'irrigation, démultipliées jusqu'à devenir, au temps de la déferlante turco-mongole, un véritable réseau aqueux. Malgré son climat sec, le sol de la région accueillait sans peine dans sa texture les pousses de roseaux et de tamaris, la culture du blé et de l'orge. La ruée iranienne de Tamerlan et sa traversée du sud-est jusqu'à Hérat (pour y soumettre les émirs du coin en 1381) sonna le glas des canaux, et prépara le futur et durable déclin géo-climatique de la région…

Un déclin amorcé de mains de tyran méritait (n'est-ce pas?) que l'on s'y arrête. D'autant que l'eau est en passe de devenir l'enjeu stratégique des décennies à venir, au point de supplanter, selon certaines sources «autorisées», l'or noir et l'atome dans les conflits d'intérêts autour de la mainmise sur les ressources naturelles ou énergétiques. S'il fit un temps la pluie et le beau temps pour ses ouailles et ses victimes, et si sa parole de conquérant eut force de loi durant un bon demi-siècle, aujourd'hui en revanche, pour ceux parmi les gens du Sistân qui se souviennent de son nom, Tamerlan n'évoque rien, sinon une vague, lointaine, mais monstrueuse claudication. Quand à moi, curieusement, son nom me donne… soif. ■

Sources:
1. Roux, Jean-Paul, *Tamerlan*, Fayard, 1991.
2. Site http://www.grid.unep.ch/activities/global_change/Sistân.fr.php
(Données relatives à l'assèchement du Lac Hâmoun, programme des Nations Unies pour l'environnement)
3. Francfort, Henri-Paul et Lecomte, Olivier, *Irrigation et société en Asie centrale des origines à l'époque achéménide*, Éditions de l'EHESS, *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2002/3 - 57e année.

Le tourisme au Sistân et Baloutchistân
Les atouts d'une terre aride

Afsâneh Pourmazâheri
Farzâneh Pourmazâheri



La péninsule de Gourdim, Kenârak

Bientôt, capitalisme et mondialisation obligent, aucune région sur terre ne sera hors d'atteinte de la vague toujours grandissante des touristes. Les pôles nord et sud, le désert de Gobi, l'épaisse forêt amazonienne et cent autres coins autrefois «immaculés» du monde sont aujourd'hui devenus terre d'accueil pour des milliers de voyageurs. Même l'espace ne fait plus exception à la règle. Avec l'art et les moyens, on enverra bientôt léviter dans l'immensité galactique les centaines de touristes qui sont déjà sur les listes d'attente. Il reste cependant sur terre des endroits discrets, potentiellement aptes à attirer le touriste en mal de nouveauté, à devenir par ce biais, un pôle économique pour le pays concerné. Il est de notoriété publique que l'Iran est l'un de ces pays. Avec sa géographie attractive et compte tenu de la richesse de son passé, il représente une destination prisée par les amateurs d'art et de nature. Certaines régions iraniennes sont tristement à l'écart des grands mouvements de visiteurs, car, au fur et à mesure, elles se sont presque diluées dans l'espace et dans le temps, et, la chaleur aidant, se sont littéralement desséchées. Pourtant, leur authenticité et leur originalité a de quoi étonner les éventuels voyageurs. D'autant plus que quelques unes d'entre elles furent des berceaux de la civilisation humaine, à savoir, les provinces du Khouzestân, de Shirâz et du Sistân et Baloutchistân.

Cette dernière a vu naître la première ville (au sens moderne du terme) de l'histoire de l'humanité, il y a 5200 ans. Grâce à sa richesse culturelle et naturelle, la province du Sistân et Baloutchistân pourrait, comme nous le verrons, développer son tourisme en s'appuyant sur sa géographie, son histoire, son folklore et son artisanat.

Concernant sa géographie, le Sistân et Baloutchistân est la province à la fois la plus étendue et la moins peuplée de l'Iran. Par le nord, elle est

limitée par les alluvions de la rivière Helmand (Hirmand) (qui se déverse dans le lac le plus vaste d'eau douce du monde) et par le sud, elle rencontre la mer d'Oman et bénéficie d'un climat montagneux. Au centre, le mont volcanique de Taftân crée une situation climatique diversifiée. Elle est également influencée par les vents en provenance de la péninsule indienne et les pluies saisonnières de l'océan Indien. Parmi les mille deux cents espèces végétales du Sistân et Baloutchistân, soixante-dix disposent de vertus pharmaceutiques. La région est également le principal centre de culture de jeunes arbres fruitiers des régions chaudes, notamment le dattier, le bananier, le manguier, le pistachier et le résinier. Etant située dans la zone désertique de l'Iran, son agriculture n'est assurée que par le passage des rivières Bâhoukalât, Bampour, Kâdjou et la rivière Kârvândar. C'est grâce à sa superficie et à sa diversité climatique qu'elle possède une belle variété de végétaux et des sources naturelles renouvelables. Toutes ces caractéristiques ont rendu cette province favorable au développement de l'éco-tourisme.

Parmi les attractions éco-touristiques du Sistân-o-Baloutchistân, la côte rocheuse du sud de la ville de Tchâbahâr occupe une place importante. Les vagues affrontant les rochers montent parfois jusqu'à une hauteur de cinq mètres, laissant ensuite de nombreux crabes et tortues sur les rochers. L'avancée de l'eau le long de la côte rocheuse de Tchâbahâr et l'érosion des roches a créé une architecture naturelle des plus séduisantes. Ce magnifique paysage s'étend du port de Tchâbahâr jusqu'au golfe de Gavâter dans le sud-est de l'Iran. Bénéficiant d'un climat agréable en hiver, cette zone maritime sert également de destination hivernale à une grande variété d'oiseaux migrateurs dont le pélican, le flamant et le courlis à bec grêle[1]. Sur la route de Tchâbahâr-Gavâter, l'étang de Lipâr est l'habitat d'espèces rares d'arbustes ainsi que celui de divers oiseaux notamment du héron cendré[2], de la perdrix si-si[3] et du ciconiidé[4]. Sur le chemin de Tchâbahâr-Gavâter, de Tchâbahâr-Kahir et de Tchâbahâr-Irânshahr, les montagnes érodées progressivement par l'action de la nature offrent également un beau panorama aux voyageurs. Sculptées de manière irrégulière, ces hautes collines et montagnes sont normalement appelées "collines martiennes" par les locaux.

Dans le nord-ouest de Tchâbahâr, dans le petit village de Kahir, une grande colline de boue attire l'attention des passants. Ce phénomène, qui n'existe que dans quatre pays au monde dont l'Iran, est le résultat de l'éruption du gaz et de la boue grise et froide de l'intérieur de la colline. Autour de cette



Le golfe de Gavâter



Le village de Kahir

colline gigantesque, aucune végétation ne peut survivre. Cette colline inhabituelle attire chaque année un grand nombre de voyageurs qui parcourent un long chemin uniquement pour voir de près les phénomènes naturels engendrés par et sur la colline.

Nommé Gândou par les locaux, le crocodile au museau court est peut-être l'espèce animale la plus célèbre du Sistân et Baloutchistân. Il habite dans la rivière Sarbâz près d'une ville du même nom et compte parmi les crocodiles les plus rares du monde. Son habitat peut être transformé (avec les précautions



Le crocodile au museau court, nommé Gândou

écologiques d'usage) en destination éco-touristique d'importance pour les amateurs, ainsi que pour les spécialistes.

La mangrove de Harâ est une autre des particularités de cette province. Ces arbres et arbustes sous-marins s'étendent des bords de la mer d'Oman jusqu'au golfe Persique et constituent les dernières forêts sous-marines du sud-ouest de l'Asie. Leurs pieds étant enracinés dans la mer, ces arbustes sont soumis aux marées. Lorsque l'eau monte, ils disparaissent complètement, et quand elle redescend, ils réapparaissent jusqu'aux racines. Malgré une flore peu variée, ces forêts offrent une certaine diversité de leur faune en grande partie due à leur situation géographique: elles sont le fruit de la cohabitation de l'eau salée et de la terre. Ces forêts sous-marines sont les ressources les plus importantes de l'écotourisme de l'Iran.

La grotte Lâdiz est une autre attraction naturelle du Sistân et Baloutchistân. Elle est située à une centaine de kilomètres de la ville de Zâhedân et possède une bonne qualité d'eau, au point d'avoir



La mangrove de Harâ

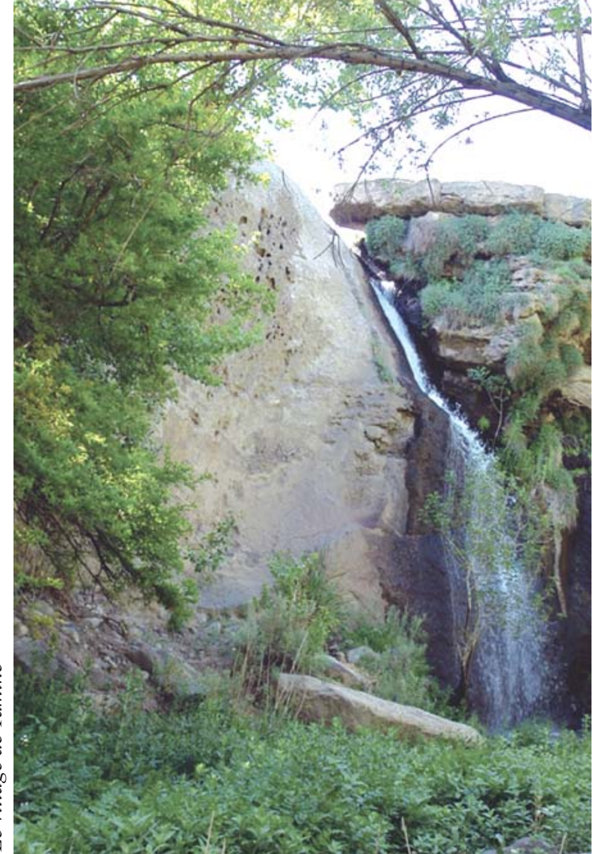
jadis fait office de *qanât* (source naturelle). Aujourd'hui encore, elle remplace l'eau potable et sert à irriguer les champs et les fermes. Outre la beauté naturelle de la grotte, le paysage riche en tamaris[5] accentue l'attrait touristique de l'endroit.

S'agissant de la faune, il faut signaler la présence de l'ours noir, qui est un mammifère propre aux régions du sud-est de l'Iran, dont les provinces du Sistân et Baloutchistân, de Kermân et de Hormozgân. Il habite souvent dans les régions montagneuses et forestières. Il est plutôt omnivore et se nourrit normalement d'insectes, de miel, d'invertébrés, de



La grotte Lâdiz, située à une centaine de kilomètres de la ville de Zâhedân


Le parc de Tchâh-e Nimeh


Le village de Tamine

petits vertébrés et de fruits. Selon le classement établi par l'IUCN (Union internationale pour la conservation de la nature) cette espèce est en danger d'extinction en raison de son rythme très lent de procréation. Cette espèce est actuellement préservée dans la réserve forestière de Pouzak dans la province de Nikshahr.

Les plaines de Rossignols, Samsour, Rebât et d'Abkhân Khâsht sont les terres d'accueil d'un oiseau rare et précieux, l'outarde houbara d'Afrique, dont le nombre diminue de jour en jour. Il habite dans les régions sablonneuses et broussailleuses et dans les déserts. Il fait son nid sur le sol et n'habite pas en un seul endroit de manière permanente.

Le Sistân et Baloutchistân possède de nombreuses autres merveilles naturelles. Citons pêle-mêle le tamias rayé[6], les grottes Bân Massiti, *andjir-e ma'âbed* (qui signifie "la figue des temples"), la rivière Bâhoukalât, le quai Beris - une porte vers l'océan -, le golfe de Gavâter et son phare situé à l'extrême sud-est de l'Iran, le quai Kenârak, le mont Taftân ou le mont Tcheheltan (le mont des quarante), la colline de sel, la source d'eau chaude de Bazmân, la source d'eau minérale de Moussâ, Tchâh-e Nimeh, le village

de Tamine et la rivière Dâman. La liste n'est évidemment pas exhaustive.

L'histoire du Sistân et Baloutchistân est étroitement associée à la mythologie iranienne. Selon l'Avestâ, elle fut la onzième terre créée par Ahourâ Mazdâ (Dieu de la Perse antique). Elle est également évoquée dans le *Shâhnâmeh* et les historiens attribuent la naissance de cette province au roi Garchâsb[7], l'un des descendants de Kiomars qui fut le premier roi mythique de Perse. Il reste que d'après les documents existant, se sont les Sakâs, une tribu arienne, qui y régnèrent pour la première fois (d'où le nom de la province). Compte tenu de son histoire, le Sistân et Baloutchistân possède actuellement de nombreux sites historiques et culturels qui seraient susceptibles de lui permettre d'entretenir une politique touristique profitable et constructive.

Parmi les endroits les plus visités de la province, le mont Khâdjeh a le privilège d'attirer tout particulièrement l'attention des visiteurs. Appelé en langue pahlavi *oushidâ* (le mont éternel), ce mont est la seule hauteur notable de la plaine du Sistân, située à une trentaine de kilomètres de la ville de Zâbol. Vu d'en haut, ce mont en basalte ressemble à une île au milieu du lac Hâmoun. Il est vénéré par les zoroastriens qui considèrent que leur prophète, Zoroastre, y réapparaitra un jour. Les musulmans et les chrétiens font également preuve de respect à son égard. Différentes dynasties ont laissé leur trace sur ce mont, à savoir les Arsacides, les Sassanides et certaines dynasties musulmanes. Depuis les Sassanides, le lieu n'a jamais été séparé de la Perse.

La Ville Brûlée (*Shahr-e Soukhteh*) est sans doute le site archéologique le plus important de la région. Ce lieu unique datant de plus de 5200 ans est sans doute la première ville moderne du monde. On y a notamment trouvé le premier dessin animé du monde, des indices de la pratique de la chirurgie du cerveau et un œil artificiel.

Le sanctuaire de Karkouyeh, situé dans la ville de Zâbol, remonte à l'époque achéménide, au Ve siècle av. J.-C. De l'ensemble du monument, à part un mur en brique et quelques petites structures secondaires, il ne reste pas grand-chose. On attribue l'origine de ce sanctuaire à Keykhosro[8] et l'on soutient qu'il fut utilisé jusqu'au XIVe siècle. Selon la description qu'en donnèrent des historiens islamiques, deux



Le village touristique de Tisse, Tchâbahâr

coupoles décoraient le toit, sur lesquelles deux grandes cornes furent installées. Un feu sacré était placé sous les deux coupoles. Ce sanctuaire est à plusieurs reprises évoqué par les voyageurs et les savants de l'époque islamique. Estakhri[9] parle de Karkouyeh comme de la première voie liant le Sistân à Hérat, et Yâghout Hommavi[10] en parle comme d'un sanctuaire de première importance des zoroastriens du Sistân.

Dahâneh-ye Gholâmâns est une autre cité historique de la province du Sistân et Baloutchistân. Située à proximité de la ville de Zâbol, elle fût découverte par des archéologues italiens en 1960, avant d'être fouillée de fond en comble entre 1962 et 1965. Elle possédait de gigantesques bâtiments verticaux, des temples, des lieux d'habitation, des rues, des zones militaires et économiques. Cette ville est la seule ville datant de l'époque achéménide dont il reste des traces. Elle atteste clairement l'étendue de l'influence de cette dynastie sur les régions orientales de l'Iran.

Bibidoust, autre lieu notable, est un centre de pèlerinage tout près de la ville de Zâbol. A l'est de Zâbol, on peut également visiter les ruines d'une petite ville appelée Zâhedân-e Kohneh. Les ruines du barrage de cette ville évoquent encore sa destruction par Tamerlan (1369-1405) lors de sa conquête de la Perse. Arnold Henry Savage Landor (1865-1924), anthropologue, peintre, globe trotter et géographe anglais, a visité cette ville en 1901 et l'a comparée à l'est de Londres. De la ville de Zâhedân-e Kohneh il ne reste aujourd'hui que la muraille et une grande forteresse bâtie sous Tamerlan.

Le mausolée de Khâdjeh Ghaltân est le lieu de pèlerinage le plus populaire de la ville de Zâbol. Un grand nombre de pèlerins s'y réunissent chaque année à l'occasion de la fête de Norouz (le Nouvel an). Ce mausolée rectangulaire comprend un fronton et une chambre voutée. Le tombeau mesurant trois mètres à l'intérieur de la chambre appartiendrait au frère du prophète Daniel.

Le Sistân et Baloutchistân abrite d'autres lieux historiques, notamment quelques tours dont celle de



Dahâneh-ye Gholâmâns, Zâbol


Le château d'Irandegân, Khâsh

Sâm, appartenant à l'époque arsacide et sassanide, la tour de Kahak Kahzâd, servant de citadelle militaire, la Tour de Rostam, la plus grande de la région et datant de l'époque islamique, la tour Motchi, près de la Ville Brûlée; la tour de Râmroud et un petit village, Seh Kouheh, datant de l'époque qâdjâre.

Le Sistân et Baloutchistân a également une culture riche, qui se manifeste notamment par les coutumes et l'art traditionnel des autochtones de la région. Ses


Les trois grottes (Ghârhâ-ye sehgâneh) et le temple de Bân Massiti



La région de Beris

habitants se divisent en deux groupes: les sédentaires et les nomades (ces derniers font majoritairement partie de la tribu baloutche). Les premiers vivent d'agriculture et les seconds, de l'élevage du bétail. Le chant et l'artisanat du peuple baloutche reflètent leur vie quotidienne et leur folklore. L'artisanat est essentiellement un art féminin. La broderie est le premier art qu'une petite fille doit apprendre. C'est elle qui devra broder sa propre robe de mariée. La poterie, la tapisserie, le tissage du *kilim*, du tapis de



Le marais de Sourati

feutre, de la natte de paille, du tissu de tente, des rideaux, la broderie de morceaux de miroirs et de la dentelle, la broderie sur fond de tissu de soie, et le *kharrâti*[11], constituent les artisanats les plus pratiqués par les femmes baloutches.

Les contes baloutches ont traversé les siècles de bouche à oreille, et révèlent de nombreux détails à propos du mode de vie, des croyances, des valeurs, des espoirs et des angoisses des habitants de la région. Les contes comprennent trois genres principaux: les contes pour enfants, les contes consacrés aux adultes et les contes mythologiques pour les petits et grands. Dans le Sistân et Baloutchistân vit également une petite communauté de Sikhs indiens installés depuis plus de quatre-vingts ans. Les descendants des rois nassaris, qui ont joué un grand rôle dans la préservation de la région contre les attaques extérieures, vivent également encore dans la région.

La juxtaposition des héritages culturels, historiques et naturels de la province du Sistân et Baloutchistân a crée une mosaïque colorée d'attractions touristiques capables de fasciner, ou du moins, de retenir l'attention des voyageurs. Si ses ressources ont été sous-estimées ou si ses trésors n'ont pas été préservés avec l'attention qu'ils méritaient, peut-être que l'intérêt croissant pour le tourisme et pour l'éco-tourisme sera susceptible de changer la donne. ■

---

1. Oiseau très rare qui vit l'été en Sibérie et l'hiver dans certaines zones de la mer Méditerranée. Le nombre mondial du courlis à bec grêle est estimé à moins de 50 individus qui sont en danger d'extinction.
2. Espèce d'oiseaux de la famille des ardéidés. Ils se distinguent par un long cou, un bec long et pointu et de hautes pattes. Il a une excellente vue panoramique latérale et une très bonne vision binoculaire frontale. Il bénéficie également d'une ouïe très développée et réagit très tôt aux moindres bruits.
3. Espèce de perdrix qui a un bec court, est orange quand c'est un mâle et un bec jaunâtre terne lorsque c'est une femelle. Les pattes, dépourvues d'éperons chez les deux sexes, sont jaune-verdâtre. Les parties supérieures possèdent une couleur chamois-cannelle et la queue est rousse.
4. Les ciconiidés sont composés des familles différentes d'oiseaux: les cigognes et les sept espèces de vautours. Ils vivent dans les zones humides mais également dans les forêts.
5. Petit arbre existant en quantité dans les régions méditerranéennes. Il peut être cultivé ou pousser spontanément. Il comprend diverses espèces dont la plupart ont des fleurs blanchâtres et de petites feuilles.
6. Un genre de petits mammifères rongeurs appartenant à la famille des écureuils. Ils se trouvent majoritairement en Amérique du Nord.
7. Il fût l'un des rois de la dynastie pishdâdi, considérée comme première dynastie mythique de la Perse.
8. Dans la mythologie persane, il est le fils de Siâvash et le petit-fils d'Afrâsiâb. Il fut le guerrier le plus courageux et le plus célèbre de son époque.
9. Abol-Ghâsem Ubaidollâh ibn Abdollâh ibn Khordâd-bih Istakhri est un géographe médiéval persan. Il est notamment l'auteur de la première description des moulins à vent.
10. Historien et géographe de XIII[e] siècle né en Grèce et amené comme esclave, dès son plus jeune âge, à Baghdâd. Il voyagea plusieurs fois en Perse notamment à Kish. Il est connu sous le nom de Sheikh-ol Imâm.
11. Art artisanal traditionnel qui fût très en vogue dans la Perse antique. Il était pratiqué dans les régions riches en bois car le bois comprenait le principal matériau pour la pratique de cet art. Le Sistân et Balouchistân, Oroumieh, Dezfoul, Kurdistân, Sanandadj, Kermân et Rasht font partie des villes et des régions qui sont aujourd'hui actives dans ce domaine.

Bibliographie:

- Ringgenberg, Patrick, *Guide culturel de l'Iran*, Rouzâneh, Téhéran, 2005.
- Amerián, Hamid, *Selseleh mabâhesseh ossoul-e gardeshgari* (Les fondement de l'enseignement du tourisme), tome 2.
- Seyed Sadjâdi, Mansour, *Râhnamây-e mokhtassar-e âssâr-e bâstâni-e Sistân* (Guide concis des monuments historiques de Sistân), Organisation de gestion et de programmation de la province du Sistân et Baloutchistân, Sistân, 2003.
- Marie-Claude Villenaud, Georges, *Iran*, Les guides modernes Fodor, Pallas, Paris, 1971.

Initiation à l’ethnologie baloutche

Mohammad Rezâ Tâheri

Traduction et adaptation par
Samirâ Fakhâriân

L’histoire du peuple baloutche, la date de son installation au croisement de l'Orient et de l'Inde demeurent relativement inconnues, de même que la raison qui poussa les Baloutches à élire ce triangle sec et rude. La patrie principale des Baloutches est le Baloutchistân, autrefois nommé le Makrân. C’est sous le règne de Nâder Shâh (1736-1747) que le mot Baloutchistân remplaça celui de Makrân.

L’ethnie baloutche

Pour certains, les Baloutches appartiendraient à l’ethnie irano-aryenne, pour d’autres, ils descendraient de tribus arabes. Selon cette deuxième théorie, l’ethnie baloutche remonterait à la postérité de Hamzah, l’oncle du Prophète de l’islam. Mais aucun document n’étaye cette thèse et la majorité des anthropologues s'accordent sur le fait que les Baloutches sont probablement d’origine iranienne. Selon la commission nationale de l’Unesco, la situation géographique, désertique et difficile d’accès du Baloutchistân a permis à ce peuple la préservation d’une identité antique irano-aryenne, expliquant sans doute la ressemblance de la langue baloutche avec les langues iraniennes antiques.



Broderies baloutches

Les caractéristiques ethniques des Baloutches du Baloutchistân iranien

L’ethnie baloutche vit essentiellement en Iran, au Pakistan et en Afghanistan. Les Baloutches sont souvent dépeints comme des hommes nobles, accueillants, sincères, courageux, laborieux et guerriers. La rudesse de l’environnement a très vite obligé ce peuple à une vie très simple et parfois ascétique. Ils n'en ont pas moins une vie culturelle riche et certaines coutumes essentielles, parmi lesquelles on peut citer:

Le *miyârdjali* (recevoir des refugiés): *miyâr* et *bâhout* signifient «se réfugier auprès de quelqu’un» et *miyârdjali* veut dire «recevoir des réfugiés». Un homme craignant pour sa vie, qu’il soit coupable ou non du crime qu’on lui impute, peut demander asile à un chef de clan différent du sien. Ce chef de clan va ensuite accepter ou non cette demande d’asile en considérant l’affaire. S’il accepte, il tentera de régler le problème en s’entremettant, mais s’il ne réussit pas, il protégera le réfugié jusqu'à la fin de sa vie.

La promesse *(ghowl)*: ne jamais rompre une promesse ou un engagement a une importance centrale et demeure une règle absolue, qui est également devenue proverbe: «Je préfère perdre ma tête plutôt que de manquer à ma parole.»

L'hospitalité (*mehmân dousti*): la célèbre hospitalité des Baloutches est en partie due à leur culture islamique au sein de laquelle l'invité est sacro-saint. On retrouve cette qualité dans toutes les couches sociales de la société baloutche, aussi bien chez les riches que chez les pauvres.

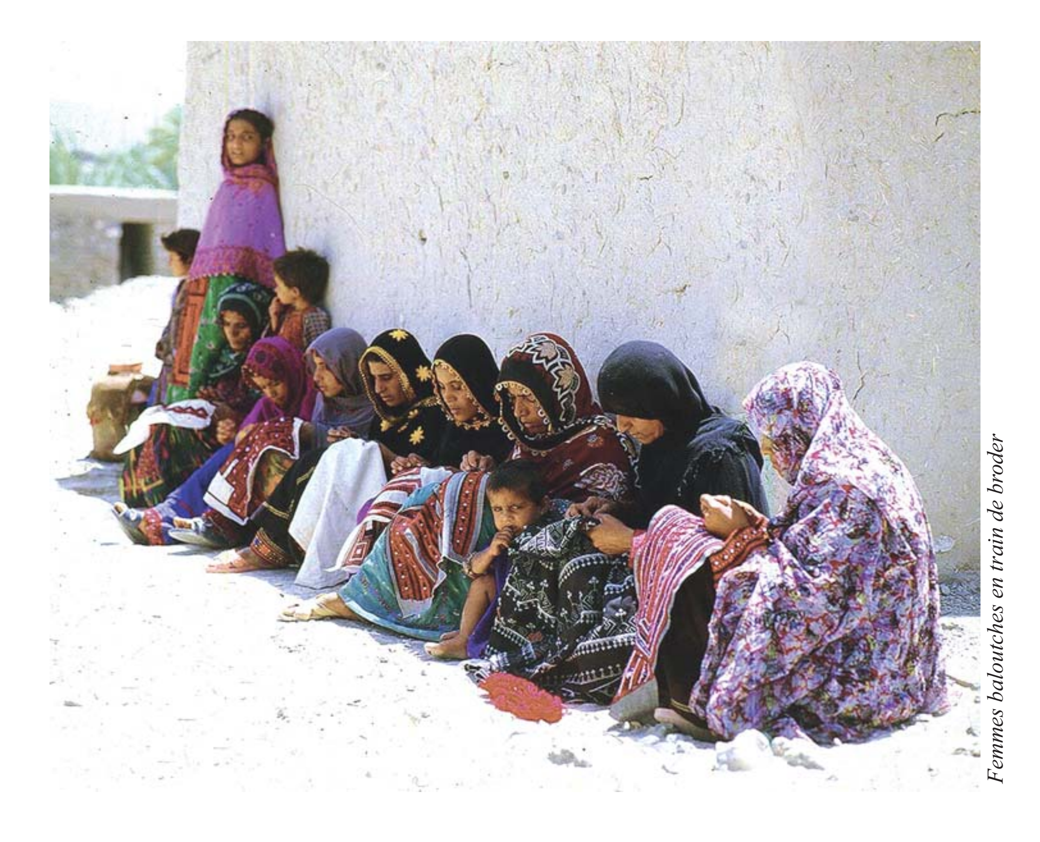
La solidarité et l'assistance mutuelle (*hashr va madad*): la solitude n'a pas de sens pour un baloutche. Les conditions difficiles du milieu naturel ont fait de la vie communautaire l'unique moyen de survie. Cette notion est toujours fortement ancrée dans la société baloutche et est visible dans la coopération des Baloutches pour le développement de leur province. Ainsi, la construction des écoles et des maisons, la riziculture, la moisson ainsi que la construction de canaux souterrains et de barrages hydrauliques, etc. est souvent gérée par des coopératives.

L'aide au mariage (*bedjâr*): le *bedjâr* consiste en une aide financière destiné aux jeunes hommes qui souhaitent fonder une famille. Bien que le *bedjâr* s'applique aujourd'hui aussi bien aux riches qu'aux pauvres, il était à l'origine destiné à servir

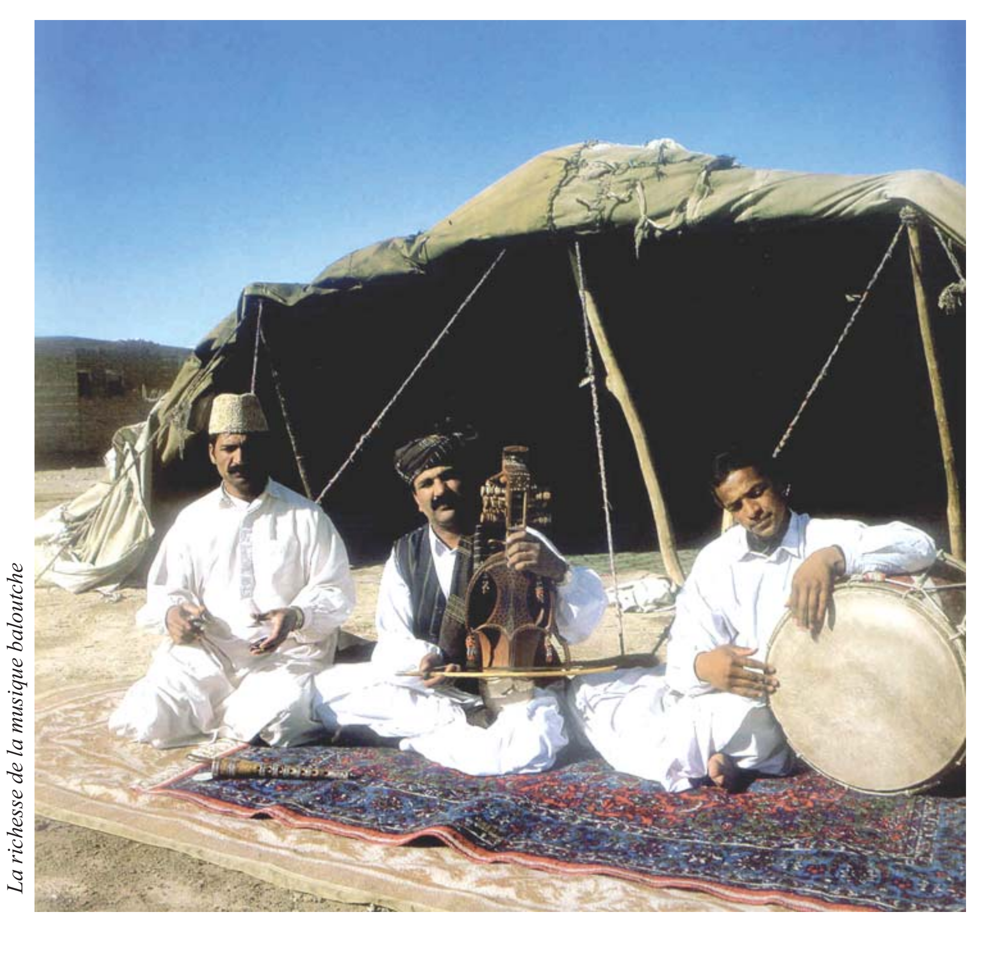
> La situation géographique, désertique et difficile d'accès du Baloutchistân a permis à ce peuple la préservation d'une identité antique irano-aryenne, expliquant sans doute la ressemblance de la langue baloutche avec les langues iraniennes antiques.

de caisse de secours aux plus démunis. Le *bedjâr* est souvent donné par les parents, en argent ou en nature sous la forme d'un tapis, de chèvres, moutons, etc.

L'aide aux affaires religieuses (*tchandeh*): le *tchandeh*, qui est également



Femmes baloutches en train de broder



La richesse de la musique baloutche

très important dans la culture baloutche, sert essentiellement à la construction de mosquées ou de centres d'enseignements religieux.

Les conditions difficiles du milieu naturel ont fait de la vie communautaire l'unique moyen de survie. Cette notion est toujours fortement ancrée dans la société baloutche et est visible dans la coopération des Baloutches pour le développement de leur province.

La vengeance (*biyar*): si une personne ou un clan subit des dommages corporels ou matériels et que le coupable ne répare pas l'offense, il doit s'attendre à la vengeance du clan offensé, lequel attendra le meilleur moment pour passer à l'acte. Dans un poème baloutche, la rancune est ainsi décrite: «*Quand les grandes pierres du fond du puits seront usées, peut-être que la rancune s'éloignera du cœur de l'homme*.»

La cour (*divân*): Dans la société baloutche, la "cour" signifie la réunion. Les grands et les doyens de la tribu ou des tribus se réunissent dans un lieu précis et s'occupent de la gestion des affaires importantes de la communauté. Cette réunion s'appelle «*divân*», et a pour objectif d'arbitrer un conflit entre deux personnes ou deux clans, pour décider de la dot d'un mariage, etc.

Peter: *peter* signifie l'acceptation d'une faute ou d'une négligence. Si une personne meurt ou est blessée lors d'une dispute entre deux personnes ou deux clans et que sa mort ou sa blessure a été le résultat de sa volonté d'empêcher la querelle de s'envenimer et d'entraîner une vengeance ou une guerre, le fautif accompagné des grands de son clan ira s'excuser et réparer sa faute auprès de la personne qui a subi le préjudice.

L'habillement baloutche

La façon de se vêtir est un autre élément qui distingue les Baloutches. La situation géographique du Baloutchistân, l'environnement naturel et des facteurs sociaux-historiques ont contribué à donner une forme spéciale et unique aux vêtements de ce peuple. Par exemple, les fines broderies des vêtements féminins baloutches sont aujourd'hui l'un des artisanats les plus importants de la région et leur succès les a fait connaître bien au-delà de cette province.

Le Baloutchistân aujourd'hui

Le règne des Qâdjârs au XIXe siècle coïncide avec le redoublement des rivalités politiques et économiques des pays occidentaux dans la zone. Après la finalisation de la mainmise britannique sur l'Inde au XIXe siècle, le Baloutchistân devint le voisin direct de l'Angleterre coloniale. Alors que les Anglais espéraient agrandir leur sphère d'influence dans la zone, le pouvoir central iranien ne se souciait que peu d'une province aussi éloignée que le Baloutchistân. Pour les Qâdjârs, le Baloutchistân était un territoire iranien dont seuls les apports de taxes pouvaient avoir une quelconque importance.

La société baloutche était basée sur une hiérarchie tribale et villageoise. A cette époque, la faiblesse du pouvoir central iranien renforça considérablement cette hiérarchie et l'autorité tribale remplaça presque entièrement l'autorité étatique. Ainsi, le Baloutchistân vit de constantes révoltes difficilement maîtrisées par l'Etat.

Malgré les efforts du gouvernement qâdjâr pour dominer le Baloutchistân, le pouvoir des chefs locaux et des chefs de clans ne diminua guère et au début du XXe siècle, la province était gouvernée par des chefs locaux répartis sur diverses parties du territoire.

Lorsque Rezâ Pahlavi prit le pouvoir



Tissage traditionnel dans la province du Sistân et Baloutchistân

puis fonda la dynastie pahlavi en 1925, plusieurs des clans baloutches n'étaient plus depuis longtemps sous le contrôle de l'Etat: Doust Mohammad Khân, le plus grand adversaire de Rezâ Shâh dans le Baloutchistân et le doyen du clan Bârân Zahi, contrôlaient une grande partie du Baloutchistân de sud et les clans puissants d'Ahmad Zahi, Gamshâd Zahi et Esmâïl Zahi dominaient le nord de la province.

> Malgré les efforts du gouvernement qâdjâr pour dominer le Baloutchistân, le pouvoir des chefs locaux et des chefs de clans ne diminua guère et au début du XXe siècle, la province était gouvernée par des chefs locaux répartis sur diverses parties du territoire.

Au moment de la prise du pouvoir par Mohammad Rezâ Pahlavi en 1941, certains mouvements politiques indépendantistes apparurent dans le Baloutchistân sous l'influence du Baloutchistân pakistanais.



L'art de la céramique baloutche du village de Kalpourgân, datant de la période protohistorique

Les mouvements politiques

Avant la Révolution islamique, Assadollâh Alam, qui assuma longtemps la fonction de gouverneur du Baloutchistân, entreprit des efforts fructueux dans le rapprochement des relations entre le gouvernement et les chefs locaux. Plus tard, en tant que chancelier, il tenta également de rapprocher ces chefs de la cour, mais à cette époque, sous l'influence des Baloutches du Pakistan, des mouvements politiques indépendantistes commencèrent à voir le jour.

Parmi eux, on peut citer le Front de libération du Baloutchistân, fondé en 1963 par Jom'eh Khân et soutenu par les pays arabes. Ce groupe fut à l'origine de nombreuses attaques à main armée et continua ses activités terroristes jusqu'au début des années 70, sans réussir néanmoins à atteindre ses objectifs.

Par la suite, le Parti démocrate du Baloutchistân fut fondé à Bagdad dans les années 70. Ce groupe était la branche baloutche du Front national du peuple iranien et avait passé une alliance avec des membres du parti Toudeh. Il exigeait la mise en place d'un gouvernement démocratique national dans le Baloutchistân. L'usage de la langue baloutche dans le système éducatif était une autre des exigences de ce groupe qui fut dissout en 1975 après la conclusion du traité d'Alger entre le Shâh et Saddam Hussein, l'une des clauses du traité étant de ne pas protéger les opposants des deux pays.

Ces groupes politiques n'étaient

soutenus ni par les chefs religieux ni par les chefs locaux. Cependant, une centaine de lettrés baloutches développaient des idées nationalistes. Ils étaient directement financés par le parti royal officiel, le Parti de la résurrection et le bureau de la reine Farah.

En somme, ces mouvements politiques étaient souvent le fruit d'une demande ethnique sans racines religieuses ou tribales. Ainsi, le gouvernement réussit à les contrôler par l'intermédiaire de trois éléments: les chefs locaux, le trafic de drogue et les intellectuels baloutches aux idées nationalistes.

Après la victoire de la Révolution islamique, le Baloutchistân connut de nombreux changements dus en particulier à l'intervention des Baloutches dans la gestion politique et religieuse de leur province, du fait de l'encouragement du gouvernement provisoire. D'autre part, l'opposition de ce gouvernement des chefs locaux au pouvoir poussa nombre d'entre eux à quitter l'Iran et à s'installer au Pakistan.

Un autre important changement qui eut lieu après la Révolution est l'augmentation constante du nombre d'universitaires et de lettrés. Une dizaine d'années avant la Révolution, seules quelques rares femmes Baloutches étaient lettrées.

Religion

Les Baloutches sont généralement de confession sunnite hanafite. Il est probable que ce choix date du règne de la dynastie locale des Barkasi. Doust Mohammad Khân Barkasi délégua le règlement des querelles de cour à des religieux, souvent Afghans et hanafites. Cette décision conféra dès lors un statut particulier aux religieux et aujourd'hui encore, les conflits et les querelles entre les clans sont réglés par ces derniers. Au cas où le litige est d'ordre juridique, la sharia dans son interprétation hanafite qui est

Les Baloutches sont généralement de confession sunnite hanafite.


Baloutches sunnites en train de prier

appliquée. Les Baloutches s'adressent aux tribunaux étatiques uniquement lorsque le litige porte sur un problème étatique et extra tribal.

Tradition et modernité dans le contexte social du Baloutchistân

Dans la société encore très traditionnelle du Baloutchistân, le mariage entre les membres du clan ou d'une même famille est courant. Le mariage a lieu selon des rites purement baloutches et est également accompagné de musique traditionnelle.

> Bien que les traditions soient encore bien conservées, peu à peu, de nouvelles influences s'imposent au sein des différentes couches de cette société.

La langue baloutche, qui possède plusieurs dialectes, est l'un des meilleurs exemples de la préservation des traditions dans cette société. Ceci dit, après la Révolution islamique et l'uniformisation des valeurs, la culture baloutche a été énormément influencée par la culture iranienne standard et beaucoup de jeunes baloutches sont aujourd'hui incapables de lire le baloutche. De plus en plus, de très nombreux mots persans parsèment les conversations. On est témoin de la même situation dans le Baloutchistân pakistanais avec cette différence que c'est l'anglais qui imprègne le baloutchi du Pakistan. Ainsi, bien que les traditions soient encore bien conservées, peu à peu, de nouvelles influences s'imposent au sein des différentes couches de cette société.

L'un des exemples frappants de cet état de fait est l'augmentation du nombre de mariages hors-clan et la modification du rôle traditionnel de l'homme et de la femme dans la famille. Dans un passé proche, la fondation d'une nouvelle famille se faisait uniquement par la voie



Tissage de filets de pêche dans la ville de Kenârak



Village de Nâhouk, vallée de Negârân, Sarâvân

d'une union entre les membres du noyau du clan, tandis que cette coutume est aujourd'hui beaucoup moins respectée. De même, la polygamie, autrefois très courante, est en constante diminution. Les jeunes Baloutches tendent à avoir un mode de vie différent de celui de leurs parents, sous l'influence de leurs études ou de leur travail. La modernisation de plus en plus rapide de cette société a également provoqué des changements considérables dans l'économie et les emplois, qui ne dépendent plus complètement d'un rapport direct avec la terre. ■

Bibliographie:

- Ahmadi, Hamid, *Qomiat va qomgerâ'i dar irân (az afsâneh ta vâgheyat)* (L'ethnicité et l'ethnicisme en Iran (Du mythe à la réalité)), Nashr-e Tehrân, Téhéran, 1378 (1999).
- Nâseh, Zabihollâh, *Balouchestân*, Ibn Sinâ, Téhéran, 1344 (1965).
- Maghsoudi, Mojtabâ, *Qomiat va nagh-e ânân dar tahavolât-e siyâsi-e saltanat mohammad rezâ pahlavi* (L'ethnicité et son rôle dans l'évolution politique sous le règne de Mohammad Rezâ Pahlavi), Markaz-e asnâd-e Enghelâb-e Eslâmi, Téhéran, 1382 (2003).
- Toghi, Hamid, *Djâme' novin-e baloutchestân* (La société moderne du Baloutchistân), Enteshârât-e Sedighi, 1379 (2000).
- Nadvy, Mawlânâ Seyyed Abdol Hossein, Traduit par Mawlânâ Mohammad Ghâssem, *Mawlânâ Mohammad Eliâs va nehzat-e davât-e tabligh-e enteshârât-e al-Sheikh-Islâm,* Ahmad, Khordâd 1377 (1998).
- Nâsseri, Abdullah, *Farhang-e mardom-e baloutch* (La culture baloutche), Bahman, 1358 (1970).
- Sepâhi, Abdol Dâvoud, *Baloutchestân dar asr-e ghâdjâr* (Le Balouchistân à l'époque qâdjâre), Golestân, 1358 (1970).
- Afshâr Sistâni, Iraj, *Baloutchestân va shohrat-e dirineh ân* (Le Baloutchistân et sa réputation ancienne), Sâzemân-e tchâp va enteshârât-e vezârat-e farhang va ershâd-e eslâmi.
- Nikbakht, Saeed, *Ahang-e Baloutchestân* (Le Chant du Baloutchistân).
- Tâheri, Mohammad Rezâ*, Didgâhâ-ye siâsi-ye ghabâyel-e baloutchestân-e pâkistân* (Les opinions politiques des tribus du Baloutchistân pakistanais), 1383 (2004).
- Derâzhi, Nâsser, *Barresi-e taghâbol-e sonnat va modernisme dar bâft-e ejtemâi-e Baloutchestân* (L'étude du conflit entre tradition et modernité dans le contexte social du Baloutchistân), 1386 (2007).

Source: *Missâgh*, Faslnâmeh pajouheshi aghvâm va mazhab (Journal de recherche consacré aux ethnies et religions), no. 3, été 1386 (2007).





Une vue du parc Mellat, Zâhedân

Rencontre parisienne avec un jeune homme de Zâhedân

Mireille Ferreira

Kambiz Gohari, jeune homme de 35 ans, curieux, intelligent et cultivé, a suivi des études d'architecture à Téhéran puis a été nommé professeur d'architecture et d'histoire de l'art à Zâhedân, tout en travaillant dans sa propre agence d'architecture. Depuis novembre 2007, Kâmbiz prépare une thèse de doctorat d'architecture à Paris, tout en collaborant à l'une des plus grandes agences d'architecture française, *Architecture Studio*.

Présentés l'un à l'autre par une de ses collègues architecte, nous avions convenu de nous retrouver pour un entretien au pied du grand escalier de l'Opéra, place de la Bastille, un des lieux les plus emblématiques de l'art, de la culture et de l'histoire de France.

Mireille Ferreira: Quels sont vos rapports avec la province du Sistân et Baloutchistân?

Kâmbiz Gohari: Une modernisation de la province de Sistân et Baloutchistân me semble indispensable à son développement. Sa position géographique aux confins de l'Iran ne lui permet pas de posséder une industrie d'importance nationale. Zâhedân est la plus jeune capitale régionale de l'Iran, elle a peu d'histoire. Au temps des Achéménides, le Sistân était la réserve de blé de la Perse; ses moulins à vent, qui ont été les premiers du monde, sont là pour l'attester. Mais de nos jours, la première ressource de cette région est le commerce transfrontalier avec le Pakistan, l'Afghanistan, l'Asie centrale. Les importations des pays d'Asie centrale, depuis la mer d'Oman sont de première importance pour l'économie locale.

Après les trois ou quatre années qui me restent à étudier en France, je souhaite avoir la possibilité d'appliquer à ma ville de Zâhedân les principes d'aménagement du territoire appris en France. C'est à Zâhedân que je vois mon avenir, c'est là que je me sens utile.

M.F.: Pourquoi avez-vous préféré la France à d'autres pays occidentaux pour préparer votre doctorat?

K.G.: La France s'est imposée à moi comme une évidence. On va aux États-Unis pour faire du commerce ou des affaires, la France est un pays de culture. Par ce choix, je poursuis la tradition des échanges culturels qui existaient entre ce pays et l'Iran depuis qu'Amir Kabir, premier ministre du Shâh qâdjâr Nâssereddin, avait décidé, dans la deuxième moitié du XIXe siècle, d'envoyer les premiers étudiants iraniens en France. Cette tradition s'est poursuivie jusqu'à la fin du règne de Rezâ Shâh

Pahlavi au début du XXe siècle.

Le thème de ma thèse de doctorat est l'aménagement du territoire. Les deux pays ont en commun une même approche de ce sujet, avec, dans les deux cas, un état centralisé politiquement et, pour la France, un aménagement du territoire régionalisé. Nous avons des expériences à échanger sur ce point.

M.F.: Quels sont les motivations qui vous ont fait interrompre vos activités professionnelles pour vous consacrer pendant plusieurs années à une thèse de doctorat?

K.G.: Une modernisation de la ville de Zâhedân me semble indispensable à son développement. C'est la plus jeune capitale régionale de l'Iran, elle a peu d'histoire. Au temps des Achéménides, elle était la réserve de blé de la Perse, elle l'est restée jusqu'à la partition du Baloutchistân historique par l'Angleterre; ses moulins à vent, qui ont été les premiers du monde, sont là pour l'attester. Mais, de nos jours, sa position géographique aux confins de l'Iran ne lui permet pas de posséder une industrie indispensable à son développement. Actuellement, ses principales ressources sont issues du commerce transfrontalier avec le Pakistan, l'Afghanistan, l'Asie centrale. Les importations des pays d'Asie centrale, depuis la mer d'Oman sont de première importance pour l'économie régionale.

Actuellement, les principales ressources de Zâhedân sont issues du commerce transfrontalier avec le Pakistan, l'Afghanistan, l'Asie centrale. Les importations des pays d'Asie centrale, depuis la mer d'Oman sont de première importance pour l'économie régionale.

Après les trois ou quatre années qui me restent à étudier en France, je souhaite avoir la possibilité d'appliquer à ma ville de Zâhedân, les principes d'aménagement du territoire appris en France. C'est à Zâhedân que je vois mon avenir, c'est là que je me sens utile. ■



Une mosquée située au parc de loisir de Barâsân, Zâhedân



Târikh-e Sistân (L'histoire du Sistân)

Mahnâz Rezâï

Târikh-e Sistân ou *Sistân Nâmeh* est l'un des plus anciens ouvrages sur l'histoire du Sistân rédigé en persan par deux ou plusieurs auteurs. Outre sa valeur historique, c'est son écriture unique qui donne également une grande importance à cet ouvrage. Il fut publié pour la première fois sous le nom de *Târikh-e Sistân* dans le journal *Irân* (du numéro 474 au numéro 564, de 1881 à 1884). L'unique but de cette publication était alors de préserver cet ouvrage sur le point de disparaître. Cette version fut quelques décennies plus tard corrigée, annotée et publiée en 1935 par Mohammad Taghi Bahâr, écrivain et poète iranien (1886-1951). Il y a ajouté une introduction où il analyse les caractéristiques de la prose, tout en étudiant de près les vieux mots perses que l'on y trouve. C'est également lui qui a nommé chaque partie du livre, de même que l'ouvrage entier, puisque nous ignorons le vrai nom de cet ouvrage et que *Târikh-e Sistân* est l'intitulé que le journal lui avait donné vers la fin de l'époque qâdjâre.

Târikh-e Sistân comprend deux parties aux styles différents et sur la base de sa connaissance des styles d'auteur et certaines citations du livre, Bahâr attribue la première partie du livre à l'écrivain originaire du Sistân, Mowlânâ Shamseddin Mohammad Mavâli et la seconde partie à un autre écrivain de la région, Mahmoud Ibn Yousef Esfahâni. La première partie, qui comprend l'essentiel du livre, est probablement très ancienne. Composée dans un style quasi archaïque, elle retrace l'histoire du Sistân depuis sa fondation jusqu'aux années 1052-1053, c'est-à-dire les débuts du règne seldjoukide. La seconde partie, écrite au XIIIe siècle, comprend la suite de l'histoire du Sistân jusqu'en l'an 1325. L'auteur anonyme y explique brièvement chaque évènement.

En raison de ses spécificités historiques et littéraires, la première partie du *Târikh-e Sistân* est sans doute la plus importante partie de cet ouvrage. L'auteur fait tout d'abord allusion aux deux ouvrages qui lui ont servi de sources principales: le *Garshâsb Nâmeh* d'Abou Mo'ayyed Balkhi et le *Fazâyel-e Sadjestân* de Helâl Yousef Avaghi. Ces deux livres n'existent plus aujourd'hui. Il cite également d'autres livres où il a puisé, parmi lesquels on peut citer *Les merveilles des pays et des mers* de Meghsam, le *Shâhnâmeh* de Ferdowsi, *Seyar-ol-Molouk* d'Abdollah Ibn Moghaffa', *Al-Ikhrâdj* de Ghodâmat Ibn Dja'far, *Anbiâ*' d'Ali Ibn Mohammad Tabari et l'*Al-Târikh* de Mohammad Ibn Moussâ Khârazmi.

Certains chercheurs estimaient au XIXe siècle que le *Târikh-e Sistân* avait d'abord été rédigé en arabe puis traduit en persan. Mais Bahâr mit fin à cette supposition en affirmant sur la base de nombreux exemples que les auteurs ont uniquement ajouté des citations arabes au corps du texte. Pour lui, les trois *Târikh* (histoire), c'est-à-dire *Târikh-e Bal'ami, Târikh-e Tabari* et

Târikh-e Sistân constituent les plus anciens ouvrages rédigés en prose persane. Ce dernier est plus ancien et donc plus important que les deux autres. Dans ce livre, l'auteur cite notamment l'histoire des villes disparues suite aux attaques mongoles et seldjoukides, des villes qui ne sont pas citées dans d'autres ouvrages d'histoire ou de géographie tels que le *Mo'djam-ol-Boldân* de Yâghout Homavi, ou *Nezhat-ol-Gholoub* de Hamdollâh Mostowfi.

D'autre part, cet ouvrage contient d'importantes données littéraires et linguistiques, que l'on ne trouve pas dans les autres ouvrages de l'époque. A titre d'exemple:

- L'histoire des débuts de la poésie persane et la biographie du premier poète persanophone de la cour de Ya'qoub, fils de Laïth Saffâr. L'auteur du *Târikh-e Sistân* cite à ce propos un poème de cinq distiques (10 vers) très archaïque, détaché d'un *tarkib band* disparu, qui est aujourd'hui le plus ancien poème en persan dari.

- Deux allusions au *Bondaheshn*, un important ouvrage zoroastrien rédigé en pahlavi lors des premiers siècles de l'islam et qui comprend la genèse du monde selon la perspective zoroastrienne.

- Référence également au *Grand Shâhnâmeh* d'Abou Mo'ayyed Balkhi qui a malheureusement disparu.

- Citation d'un *ghassideh* élégiaque de 94 distiques (188 vers) de Roudaki, composé en l'honneur d'Abou Djafar, roi saffâride. La plus grande part de l'œuvre de Roudaki, pionnier de la poésie persane et important poète du Xe siècle, a été détruite au fil du temps.

Quant à la genèse de *Târikh-e Sistân*, diverses suppositions ont été avancées, mais il est probable que la première partie ait été rédigée sous le règne d'Abolfazl Nasr Ibn Ahmad (mort en 1073), suzerain du Sistân. Cette partie commence avec la relation de la fondation du pays de Sistân (l'ancien Zarang) avant l'arrivée des Arabes en Iran, puis décrit la situation de la région sous le règne sassanide. S'ensuit la conquête arabe, les Omeyyades, puis les Abbassides. Les sources utilisées pour ces dernières parties sont sans aucun doute des sources en langue arabe, qu'elles aient été rédigées en arabe ou traduites. Autre détail intéressant, l'auteur décrit la situation des minorités religieuses sous le califat omeyyade. Il continue ensuite à narrer l'histoire du Sistân jusqu'au règne du roi seldjoukide Toghrol, couronné dans le Sistân le 30 avril 1053. Après une pause est narré un évènement survenu en 1071. Ce saut de dix-huit ans est également marqué par un changement de ton et de style dont on a déduit que non seulement l'auteur change, mais aussi l'époque puisqu'après cela, le récit se poursuit avec ce même second style où l'auteur se contente de présenter un résumé des faits, de manière à en couvrir le plus grand nombre possible. Cette seconde partie continue de raconter l'histoire jusqu'en l'an 1296, où l'auteur décrit en détail les conflits qui opposent Rokneddin Mahmoud à son père Nassireddin et son frère Nossrateddin, suzerains du Sistân. Mais les dates ne sont pas précises. Cependant, d'importants renseignements sont donnés dans cette seconde partie sur

Cet ouvrage contient d'importantes données littéraires et linguistiques, que l'on ne trouve pas dans les autres ouvrages de l'époque.

des détails historiques, tels que des informations sur les révolutionnaires du Sistân et leurs mouvements de résistance ou le rapport de la lettre du calife Haroun al-Rashid à Hamzeh Ibn Abdollah (mort en 828), l'un des chefs de file de la résistance aux Arabes du Sistân, et la réponse de ce dernier, ou des informations intéressantes

> Ce livre est important d'un point de vue littéraire dans la mesure où il cite de nombreux ouvrages littéraires persans ou arabes ayant disparu et qui lui ont servi de sources. *Târikh-e Sistân* a également contribué, en tant que l'un des plus anciens livres en persan moderne, au développement du persan dari.

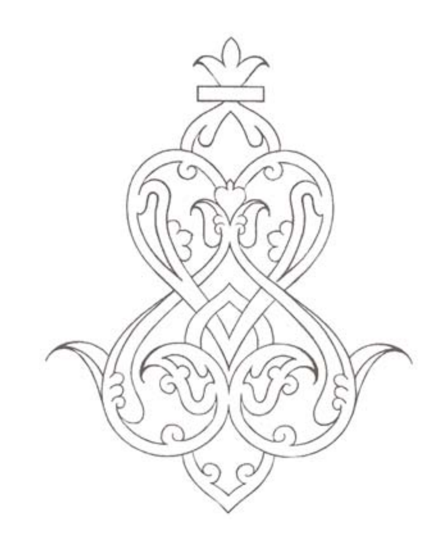
concernant le règne des Turcs dans le Sistân, en plus de renseignements très détaillés et précis sur le règne des Saffârides dans le Sistân.

Cette seconde partie du livre met en particulier l'accent sur les évènements qui se sont produits après la mort du suzerain sistâni Abolfazl Nasr Ibn Ahmad et narre donc la situation du Sistân sous le règne du suzerain Rokneddin Mahmoud, gouverneur du Sistân, et ses conflits avec les rois mongols.

L'attaque des Carmates du Sistân par les forces du califat est également l'un des points importants du livre, car le sujet n'est guère vu sous cet angle dans les autres livres de l'époque. Ce livre aborde notamment les divers mouvements de résistance du Sistân face au califat et analyse la manière dont ces mouvements conduisent à la création d'un gouvernement indépendant, celui des Saffârides. L'importante lettre de Haroun al-Rashid, calife abbasside et les efforts indépendantistes de Ya'goub Laïth s'insèrent dans cette partie.

L'auteur de la première partie du *Târikh-e Sistân* s'est inspiré de la prose d'Abol-Moayyed Balkhi et de Meghsam, ceci alors que le style de la seconde partie est proche de la prose des XIe et XIIIe siècles. De manière générale, le style de *Târikh-e Sistân* est simple et comprend peu de mots arabes ou anciens perses.

Ce livre est important d'un point de vue littéraire dans la mesure où il cite de nombreux ouvrages littéraires persans ou arabes ayant disparu et qui lui ont servi de sources. *Târikh-e Sistân* a également contribué, en tant que l'un des plus anciens livres en persan moderne, au développement du persan dari. Outre sa richesse historique, c'est le style du livre, simple, riche, éloquent et beau qui en fait un ouvrage incontournable dans l'histoire de la littérature persane. ■



Sources:
- *L'histoire du Sistân*, introduction de Mohammad Taghi Bahâr, éd. Adineh, 2003
- Safâ, Zabihollah, *L'histoire de la littérature persane*, éd. Shemshâd, 1989

Les frontières orientales de l'Iran de l'Antiquité à nos jours

Djamileh Zia

L'Iran perdit deux tiers de ses territoires pendant le règne des Qâdjârs. La politique expansionniste des puissances coloniales et des pays voisins de l'Iran, la supériorité de l'armement et l'avance technique des pays européens depuis leur entrée dans l'ère industrielle, conjuguée à la faiblesse des rois qâdjârs et leur incapacité à analyser les enjeux et la nouvelle donne politique de l'époque furent déterminantes dans ces pertes de territoires. Au XIXe siècle, l'Angleterre attisa les velléités indépendantistes des chefs des tribus afghanes et baloutches à l'encontre du gouvernement central d'Iran en leur donnant de l'argent et des armes. La ville de Hérat, une partie du Sistân et une partie du Baloutchistân furent séparées de l'Iran à cette époque.

Les frontières de l'Iran ont perpétuellement changé du VIe siècle av. J.-C au XIXe siècle. A l'époque des Mèdes, la frontière orientale de l'Iran s'étendait, des régions du nord-est du fleuve Amou-Dariâ (ou *Djeyhoun*) jusqu'au fleuve Helmand (ou Hirmand) dans la section proche de sa source, et des régions du sud-est du lac Hâmoun jusqu'au port Djâsk au bord de la mer d'Oman. A l'époque des Achéménides, les frontières orientales de l'Iran s'étendaient du fleuve Syr-Dariâ (ou *Seyhoun*) au nord-est, jusqu'au fleuve Indus au sud-est. Le lac Oural et presque tout l'Afghanistan actuel faisaient donc partie de l'Iran à l'époque. Au cours du règne des Sassanides, le fleuve Amou-Dariâ était la frontière de l'Iran au nord-est; une grande partie du Pakistan actuel dont le Baloutchistân faisaient également partie de l'Iran.

L'histoire de l'Iran après la conquête arabe peut être divisée en deux périodes. Au cours des premiers siècles qui suivirent la conquête arabe, des pouvoirs locaux virent le jour et gouvernèrent chacun dans une région de l'Iran. Les Tâhirides (820-873) régnèrent dans le Khorâssân, une partie du Sistân et de Kermân; les Saffârides (863-900) régnèrent sur le Khorâssân, le Sistân, le Mokrân et une partie du Kermân et de Fârs. Les régions orientales de l'Iran furent ensuite gouvernées par les Sâmânides (874-999), tandis que l'ouest de l'Iran était gouverné par les Bouyides (945-1055).

La deuxième période de l'histoire de l'Iran après la conquête arabe correspond au règne de dynasties qui unifièrent à nouveau les différentes régions de l'Iran. A l'époque des Ghaznavides (962-1150), les frontières orientales de l'Iran s'étendaient du fleuve Amou-Dariâ au nord jusqu'au Kermân et Mokrân au sud-est. Le Pamir fit partie du royaume Ghaznavide dans un deuxième temps.

L'Empire seldjoukide (v.985-1243) s'étendait jusqu'à Kandahâr, Kermân et Mokrân. Les Seldjoukides reconstituèrent géographiquement l'ancien Empire perse en étendant leur domination sur la Syrie, l'Arménie et la plus grande partie de l'Asie Mineure. L'invasion de l'Iran par Gengis Khân au XIIIe siècle aboutit à la domination de la Perse par les Mongols. Tamerlan envahit l'Iran au XIVe siècle. L'Iran fut partagé à sa mort entre ses trois fils. Les descendants de Tamerlan régnèrent dans la Transoxiane et le Khorâssân jusqu'au début du XVIe

siècle. Leur capitale était la ville de Hérat.

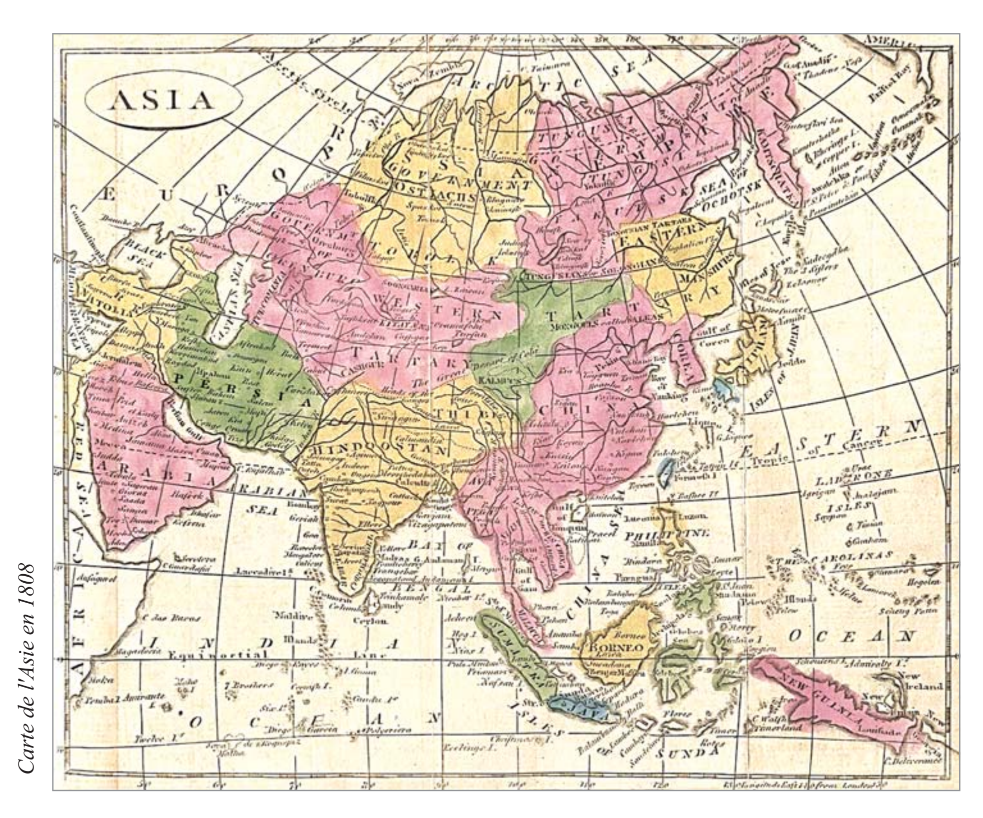
L'Iran fut réunifié sous le règne des Safavides, au XVIe siècle. Sous leur règne, les frontières orientales de l'Iran s'étendirent du fleuve Amou-Dariâ au nord-est jusqu'à Kandahâr à l'est et Tchâbahâr (au bord de la mer d'Oman) au sud-est.

> Les Seldjoukides reconstituèrent géographiquement l'ancien Empire perse en étendant leur domination sur la Syrie, l'Arménie et la plus grande partie de l'Asie Mineure.

L'Iran à l'époque de Nâder Afshâr

L'Afghanistan a fait partie du territoire iranien pendant des millénaires sauf pendant certaines périodes, entre 250 et 125 av. J.-C. par exemple, où il fit partie du royaume indépendant de Bactriane. A l'époque des Safavides comme au cours des dynasties précédentes, chaque province d'Iran avait un gouverneur qui était souvent l'un des chefs des tribus de la région. Ainsi, les chefs de tribus afghans régnaient sur leur territoire mais étaient les sujets de l'empereur perse: ils déclaraient leur allégeance au roi à la prière du vendredi et envoyaient une partie des tributs de leur province à la capitale. Abbâs Ier fut le plus grand roi safavide; il mourut en 1628. Les rois qui lui succédèrent ne furent pas aussi compétents que lui pour maintenir la paix et l'unité de l'Iran, et les chefs des tribus afghanes se soulevèrent contre le pouvoir central.

Le chef de la tribu afghane de Kandahâr, Mir Mahmoud, traversa le désert de Lout au sud du Sistân en 1720, et encercla Kermân. Il fut vaincu par le gouverneur de Kermân, mais celui-ci fut destitué de ses pouvoirs et son armée dispersée à la suite des complots de ses rivaux, ce qui attisa la convoitise de la tribu afghane de Hérat, qui envahit plusieurs villes importantes du Khorâssân. La tribu afghane de Kandahâr attaqua à nouveau Kermân en 1722. Elle réussit à prendre cette ville et s'achemina vers Ispahan, la capitale de l'Iran, en passant par Yazd. Ispahan fut encerclé et ne fut pris que sept mois plus tard, en



Carte de l'Asie en 1808

novembre 1722, alors que les habitants de la ville mouraient de faim. Le 23 novembre 1722, le roi safavide sortit de la ville et remit les insignes de la royauté au chef de la tribu afghane, qui entra deux jours plus tard dans la ville et ordonna de massacrer les habitants. Les tribus afghanes régnèrent en Iran pendant sept ans.

En 1727, Nâder (ou Nâdir), l'un des chefs de la tribu Afshâr, - une tribu kurde de Ghoutchân, région située dans le nord du Khorâssân - et un chef d'une tribu qâdjâre originaire de Gorgân réunirent leurs hommes et formèrent une armée de 8000 soldats qui entreprit la libération des territoires occupés. Cette armée, dirigée par Nâder, reprit en 1728 les provinces du Khorâssân et de Hérat, puis se dirigea vers Ispahan qu'elle reprit aux Afghans en 1729.

Le roi afghan fut vaincu dans une bataille qui eut lieu dans une région située à une trentaine de kilomètres de Shiraz. Il tenta de s'enfuir vers Kandahar par le désert de Lout avec 200 soldats, mais ces derniers furent presque tous tués par les Baloutches. En 1730, Tahmâsp II, roi safavide, fut couronné à Ispahan. Il nomma Nader Afshâr gouverneur des provinces du Khorâssân, Sistân et Kermân, mais ce dernier était beaucoup trop ambitieux pour se contenter de gouverner quelques provinces au nom du roi; il ordonna que l'on frappât les pièces de monnaie des provinces qu'il gouvernait à son effigie. Nâder, qui était également le chef de l'armée du roi, fit abdiquer ce dernier en 1732 à cause de ses défaites dans les guerres avec les Ottomans et se proclama régent du nouveau roi, Abbâs III, un adolescent chétif et malade. Ce dernier mourut en 1736 et Nâder Afshâr fut proclamé roi par un concile.

Nâder Shâh Afshâr réussit en une dizaine d'années non seulement à repousser les Afghans, mais à faire également sortir les Ottomans et les Russes des territoires iraniens qu'ils avaient occupés. Ses victoires dans les guerres avec le roi de l'Inde et le chef de la tribu des Ouzbeks lui permit d'établir les frontières de l'Iran de la rivière Amou-Dariâ au nord-est jusqu'à l'Indus au sud-est. L'empire qu'il créa était plus étendu que celui des Safavides. Mais Nâder Shâh Afshâr devint tyrannique après une tentative d'assassinat fomentée contre lui. Dès lors, il ordonna fréquemment que l'on assassine ou que l'on aveugle ses opposants. Au cours des dernières années de sa vie, il fut détesté par le peuple à cause de son comportement sanguinaire et impitoyable; des mouvements d'insurrection commencèrent dès lors partout en Iran. Au début de l'année 1747, son neveu, qui avait pour mission de réprimer le soulèvement des Kurdes de la région de Ghoutchân (région dont Nâder était lui-même originaire) rejoignit les insurgés et se proclama roi d'Iran. Nâder partit à Ghoutchân en juin 1747 pour mâter cette révolte. Il y fut assassiné par des soldats de son armée.

Après l'assassinat de Nâder Shâh Afshâr, tous les chefs de son armée sauf un - Ahmad khân Dorrâni, qui était le chef d'une tribu afghane - approuvèrent ce meurtre. Ahmad Khân Dorrâni tenta de venger Nâder, mais il fut vaincu par les autres chefs et s'enfuit à Kandahâr avec une partie des joyaux de la couronne. Il réussit à y établir une royauté, à former une armée et à conquérir progressivement tous les territoires de l'Afghanistan et entama ainsi la séparation de l'Afghanistan de l'Iran. A sa mort, en 1773, les guerres de pouvoir éclatèrent entre les chefs des tribus afghanes. Ceux-ci réitérèrent leur allégeance au roi d'Iran quelques décennies plus tard.

Nâder Shâh Afshâr réussit en une dizaine d'années non seulement à repousser les Afghans, mais à faire également sortir les Ottomans et les Russes des territoires iraniens qu'ils avaient occupés.

En 1739, Nâder Shâh Afshâr occupa le Baloutchistân et nomma Nâsser Khân Brahoui gouverneur de cette province. Après l'assassinat de Nâder Shâh Afshâr, Nâsser Khân Brahoui annonça son allégeance à Ahmad Shâh Dorrâni, roi de Kaboul, mais déclara peu après son indépendance. Nâsser Khân Brahoui gouverna ainsi pendant une longue période de façon autonome dans le Baloutchistân. A sa mort, en 1795, le Baloutchistân entra dans une période d'anarchie et de guerres de pouvoir incessantes

entre les clans tribaux. Mohammad Shâh Qâdjâr (1834-1848) annexa à nouveau le Baloutchistân à l'Iran.

L'Iran à l'époque des Qâdjârs

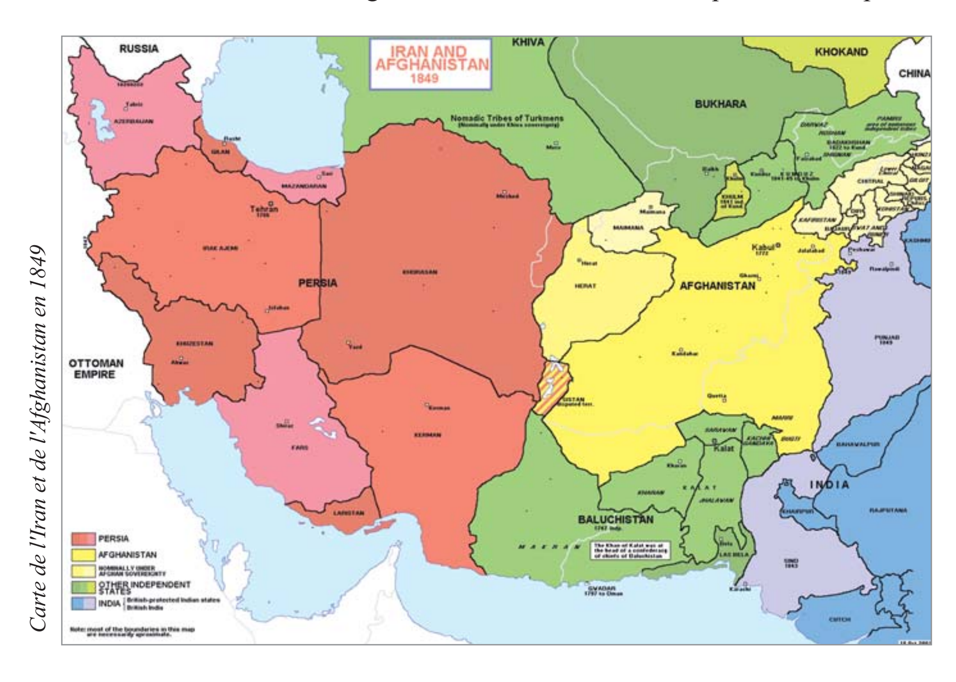
A la mort de Nâder Shâh Afshâr, quatre chefs de tribus, qui luttaient âprement pour devenir roi, gouvernèrent chacun pour un temps sur une partie de l'Iran. L'un d'entre eux, Karim Khân Zand, sortit vainqueur de ces luttes et régna pendant dix-sept ans. Les guerres de pouvoir recommencèrent à sa mort.

> La séparation définitive de l'Afghanistan fut la conséquence de la politique coloniale de l'Angleterre au XIXe siècle.

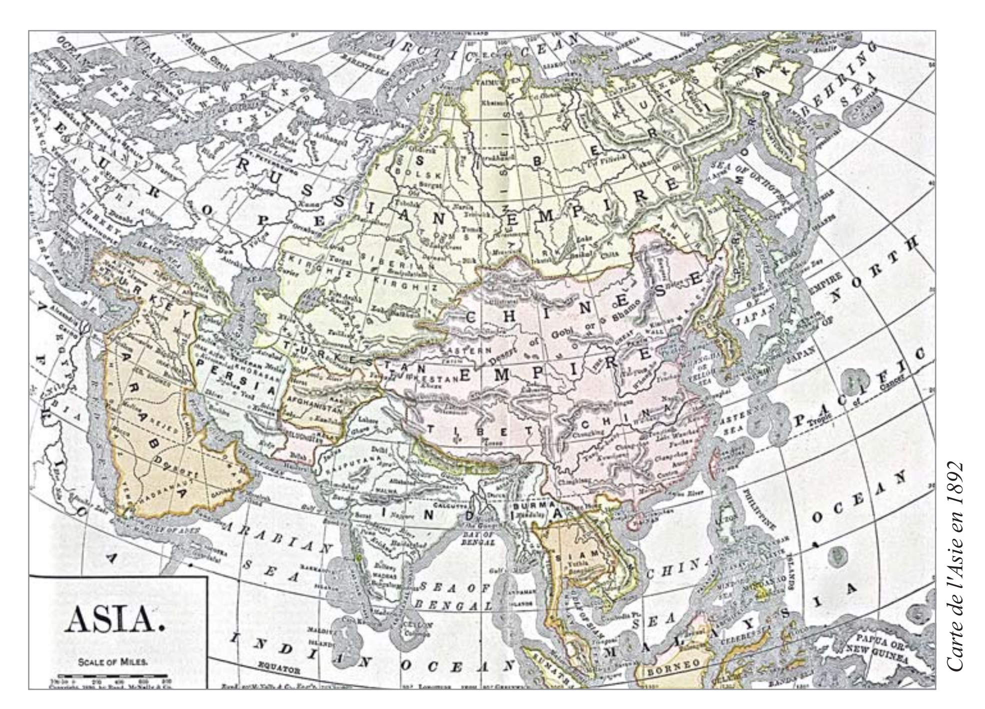
Finalement, après une vingtaine d'années de troubles, Aghâ Mohammad Khân, de la tribu qâdjâre, s'imposa en 1794. La dynastie des Qâdjârs régna en Iran jusqu'en 1925.

La séparation définitive de l'Afghanistan fut la conséquence de la politique coloniale de l'Angleterre au XIXe siècle. Quand en 1800, le roi de Kaboul (Zamân Shâh) attaqua l'Inde, l'Angleterre encouragea le roi d'Iran (Fath-Ali Shâh) à attaquer l'Afghanistan ainsi qu'à destituer Zamân Shâh; cette guerre ne profita guère à l'Iran. Entre temps Napoléon Bonaparte, qui avait des visées sur l'Inde, tenta d'arriver à un accord avec l'Iran pour pouvoir attaquer l'Inde - colonisée par l'Angleterre - en passant par l'Iran. En vue de contrecarrer les tentatives de Bonaparte, l'Angleterre décida de donner des avantages à l'Iran; ainsi, dans tous les accords que l'Angleterre signa avec l'Iran entre 1800 et 1814, elle reconnut que l'Afghanistan faisait partie de l'Iran. La défaite de Napoléon à Waterloo changea la donne. L'Angleterre, rassurée, décida de changer sa politique et de séparer l'Afghanistan et le Baloutchistân de l'Iran pour créer une zone de sécurité entre l'Iran et l'Inde, afin que les autres puissances coloniales ne puissent empiéter sur le territoire qu'elle avait conquis. L'Angleterre commença alors à provoquer chez les Afghans et les Baloutches des sentiments hostiles vis-à-vis du gouvernement iranien.

Les rois qâdjârs tentaient d'imiter le faste de la cour safavide et des dynasties perses de l'Antiquité, mais en réalité, ils n'étaient pas un pouvoir fort et ne régnaient que sur leur capitale (Téhéran), tandis que le reste du pays était aux mains des chefs des différentes tribus qui contrôlaient chacun une région de l'Iran. L'Angleterre souffla le chaud et le froid, encourageant une fois les rois qâdjârs à envahir Hérat quand elle se rendit compte que Hérat était la voie d'accès à l'Inde pour la Russie, et déclarant la guerre à l'Iran en débarquant ses troupes dans les ports et



Carte de l'Iran et de l'Afghanistan en 1849



Carte de l'Asie en 1892

les îles du golfe Persique lors d'une autre tentative iranienne visant à reconquérir Hérat. L'Angleterre manipula les rois qâdjârs et intrigua tant et si bien qu'elle fut désignée comme Etat tiers dans la détermination des frontières définitives et fixes entre l'Afghanistan et l'Iran. Les frontières actuelles du sud-est de l'Iran furent également fixées par des commissions présidées par l'Angleterre.

-En 1870, une commission présidée par le Général Goldsmith fixa la frontière entre l'Iran et l'Inde, de Gavâter à Kouhak. Le Baloutchistân fut ainsi séparé en deux régions: celle située à l'ouest de la frontière nouvellement fixée resta dans le territoire iranien, et celle située à l'est de cette frontière fut annexée par l'Angleterre et prit le nom de «Baloutchistân anglais». L'Angleterre put ainsi préserver la région de Kalât. Le «Baloutchistân anglais» fait partie du Pakistan depuis 1947.

-En 1872, une autre commission présidée par le Général Goldsmith délimita la frontière entre l'Iran et l'Afghanistan au niveau du Sistân. Cette commission divisa le Sistân en deux régions, nommées «Sistân principal» et «Sistân extérieur». Le Sistân principal, situé sur la rive occidentale de la rivière Helmand fut attribué à l'Iran. Le Sistân extérieur fut attribué à l'Afghanistan.

- Les deux commissions précitées fixèrent donc la frontière orientale de l'Iran entre le port Gavâter et Kouhak au sud, et jusqu'au Mont Malek Siâh plus au nord. Entre Kouhak et le Mont Malek Siâh se trouvait un désert de 500 km de long, qui faisait l'objet de disputes entre les pays voisins. L'Iran occupa cette région et sa principale ville, Kouhak, ce que l'Angleterre contesta. En 1891, une commission présidée par le colonel Thomas Holdich fixa le mont Mirdjâveh comme étant la limite nord du désert en question.

- Les désaccords à propos de la frontière au niveau du Sistân aboutirent à la formation d'une nouvelle commission entre 1903 et 1905 présidée par le Colonel Mac Mahon. La frontière entre l'Iran et l'Afghanistan ne changea pas au bout du compte, et le problème de l'approvisionnement en eau de la région du Sistân perdura. ■

Bibliographie:

- Badi'i, Rabi', *Djoghrâfiâ-ye mofassal-e Irân* (La géographie détaillée de l'Iran), Ed. Eghbâl, Téhéran, 1991.
- Houchang Mahdavi, Abdol-Rezâ, *Târikh-e ravâbet-e khâredji-e Irân* (Histoire des relations diplomatiques de l'Iran), Ed. Amir Kabir, Téhéran, 1971.
- Mourre, Michel, *Le petit Mourre (Dictionnaire d'Histoire universelle)*, Ed. Bordas, Paris, 2004.

La place des femmes au sein du *Kotéba*

(théâtre traditionnel malien)

Odile Puren

Avant d'aborder le *Kotéba* moderne, il est important de parler de la place de la femme au sein du *Kotéba*. A l'origine, les femmes ne devaient pas jouer du *Kotéba* et tout être féminin qui aurait tenté de participer à une représentation aurait été banni par la gent masculine. Nous étions donc dans un contexte similaire à celui que l'on retrouvait à l'époque de Shakespeare; les rôles de femme étaient toujours assurés par des hommes. Ce qui permettait d'ailleurs de faire des sketches beaucoup plus drôles car, même lorsque le caractère érotique était relativement prononcé, les scènes tendancieuses étaient malgré tout bien acceptées par le public. Le rôle des femmes consistait uniquement à préparer la bière de mil et à la distribuer aux personnes présentes à la manifestation du *Kotéba*, ou bien à faire le repas lors du grand jour du *Kotéba*.

Depuis une centaine d'années, la place de la femme au niveau du *Kotéba* est parfois ambiguë.

Dans un village bambara, une petite fille de cinq ans est déjà membre du *ton* (association communautaire du *Kotéba*, regroupant tous ses membres). Ses parents la placent sous la protection d'un garçon plus âgé, également membre du ton. On dit que ce dernier est le *kotéba-tiè* (garçon, membre du ton et chargé de la protection d'une fillette jusqu'à son mariage) de la fillette et celle-ci la *kotéba-mousso* (nom donné à la fillette protégée par le *kotéba-tiè* ; jeune fille membre à part entière de la communauté du *Kotéba*) du garçon. Leur lien va se consolider au fil des années, jusqu'au mariage de la jeune fille. Une confiance mutuelle s'installe entre eux, ils doivent tout se dire ouvertement et sans réticence. La *kotéba-mousso* a le droit, si elle le désire, d'aller passer certaines nuits chez son *kotéba-tiè* sans que rien ne se passe entre eux. Elle ne peut prendre aucune décision importante: voyager toute seule, aller travailler en ville, avoir un ami… sans l'accord de son protecteur. Ce lien qui se tisse entre les deux jeunes gens peut durer dix, quinze ans, voire plus. Durant ces années, si la *kotéba-mousso* rencontre quelqu'un dont elle tombe amoureuse, son *kotéba-tiè* enquête sur cette personne afin de s'assurer de sa bonne moralité car il doit être digne d'épouser sa protégée. Puis il donne son accord pour que les amoureux se fréquentent dans la mesure où les résultats de ses enquêtes sont positifs. Cependant, il continue d'exercer son rôle auprès de sa *kotéba-mousso* en lui prodiguant de plus en plus de conseils sur les relations humaines. Le *kotéba-tiè* aurait acquis des connaissances dans ce domaine grâce aux vieillards. Nous constatons une fois de plus que sans le savoir des anciens,

l'avenir du *Kotéba* ne peut être assuré.

Le jour du mariage de sa protégée, le *kotéba-tiè* doit rendre compte au groupe de *Kotéba* ou à la famille de la jeune fille, des rapports qui ont existé entre elle et lui durant toutes ces années de parrainage. L'un ou l'autre, à son tour informe le futur mari de la jeune fille, des déclarations de son *kotéba-tiè*.

La raison fondamentale qui pousse les familles bambara à confier «l'éducation» de leurs filles à des garçons plus âgés est de les aider à garder leur virginité jusqu'au jour de leur mariage. Ainsi, lorsqu'une *kotéba-mousso* demeure vierge, le *kotéba-tiè* qui a assuré son éducation réclame au jeune époux une récompense. Notons que chez les Bambara, un homme qui fait bien son travail et qui ne demande rien en reconnaissance du service qu'il a rendu est considéré comme un homme «sans valeur».

La plupart des *kotéba-tiè* affirment le jour du mariage que leur *kotéba-mousso* est vierge.

La récompense donnée au *kotéba-tiè* est le plus souvent significative. Elle peut être:

- De l'argent, ce qui est rare.
- L'organisation d'une fête dans sa famille.

Le ton, sur le conseil du *kotéba-kuntigui*, peut organiser une séance de *Kotéba* dans la famille du *kotéba-tiè*. Pendant cette manifestation, on chante les louanges du bon éducateur et de la jeune fille qui a su écouter son protecteur. Ce qui rehausse l'honneur de la famille de celui-ci.

- Le don d'un bracelet ou d'une bague.

Parfois, la mariée accepte de laisser en souvenir au *kotéba-tiè*, son propre bracelet qu'elle affectionne particulièrement, ou bien la couverture qu'elle a utilisée chez lui alors qu'elle était sa protégée.

Une *kotéba-mousso* obéissante est ainsi préparée pour devenir une femme soumise.

De l'âge de cinq ans jusqu'au mariage, l'être féminin est un membre actif du *Kotéba*. Ensuite, il devient quasi passif. Qu'entendons-nous par membre actif ?

A partir de cinq ans, la *kotéba-mousso* est autorisée à danser du *Kotéba* si elle le souhaite. Dès sept ans, elle va aux champs travailler avec les garçons. La besogne des fillettes de son âge au niveau du ton consiste à apporter de l'eau aux garçons lorsqu'ils labourent. Elles aident aussi leurs aînées à faire la cuisine pour les travailleurs. Puis ensemble, elles chantent pour encourager ces derniers. Parfois elles essuient la sueur du front des *kotéba-tiè*. Quand il s'agit de récolter des haricots, du mil ou des arachides dans un champ de plusieurs hectares, tous les *kotéden*, quel que soit leur sexe, y participent. Mais si la récolte des haricots, par exemple, a lieu dans un champ de taille normale ou si elle se fait en même temps que le débroussaillage des champs voisins -un travail confié aux *kotéden* par un tiers– la priorité est donnée aux jeunes filles et aux fillettes de s'en occuper pendant que les hommes coupent les arbres et les hautes herbes. En plus de cela, lorsqu'une tâche d'ordre féminin telle que la préparation du beurre de karité

> A l'origine, les femmes ne devaient pas jouer du *Kotéba* et tout être féminin qui aurait tenté de participer à une représentation aurait été banni par la gent masculine.

est demandée au ton, ce sont les *kotéba-mousso* qui l'exécutent. Elles pilent les amandes de karité de façon à les séparer des noyaux qu'elles font griller. Ensuite elles les moulent puis vont puiser de l'eau qu'elles versent sur la pâte obtenue, la font chauffer sur un feu de bois jusqu'à ce que l'huile flotte au-dessus de l'eau. Cette huile est recueillie dans des pots en terre. Quelques jours plus tard, l'huile se solidifiera et changera de couleur: du marron foncé à l'origine, elle deviendra beige. Le beurre de karité ainsi obtenu sera prêt à la consommation.

Si les fillettes et les jeunes filles participent pleinement aux travaux collectifs, soit dans le champ du *Kotéba* soit parce que ces travaux sont demandés par un tiers, elles demeurent moins présentes au niveau du jeu.

De nos jours, les mentalités ont évolué et les femmes commencent petit à petit à s'inscrire dans des groupes de *Kotéba*. Mais ce phénomène reste principalement limité aux grandes agglomérations. Malgré cela, certaines élèves de l'Institut National des Arts de Bamako continuent de cacher à leurs parents qu'elles font du théâtre, par crainte de leur réaction.

En effet, dans le *Kotéba* traditionnel, les *kotéba-mousso* dansent ou non selon leur volonté. Mais au moment de la partie représentée, elles s'éclipsent. Lorsque nous leur avons demandé les raisons de cette disparition soudaine lors du jeu théâtral, elles nous ont répondu qu'elles craignent d'être mal considérées par les hommes. Mais nous croyons qu'elles n'osent pas jouer parce qu'elles demeurent des êtres soumis aux personnes de sexe masculin.

Une fois mariée, la jeune femme, disons plutôt la femme -pour mieux expliquer ce qui se passe au niveau des villages bambara- devient quasi passive au sein du *Kotéba*. Elle ne participe plus aux travaux collectifs mais peut danser à sa guise lors des manifestations de *Kotéba*. Le fait qu'elle ait été *kotéden* lui confère le droit de confier des travaux au *ton* en bénéficiant d'un tarif préférentiel, c'est-à-dire qu'elle ne lui paiera que la moitié du prix normal pour le travail à exécuter. Ceci reste valable si elle se marie avec un homme d'un autre village.

De nos jours, les mentalités ont évolué et les femmes commencent petit à petit à s'inscrire dans des groupes de *Kotéba*. Mais ce phénomène reste principalement limité aux grandes agglomérations. Malgré cela, certaines élèves de l'Institut National des Arts de Bamako continuent de cacher à leurs parents qu'elles font du théâtre, par crainte de leur réaction.

Cette émancipation féminine est plus suivie en Côte d'Ivoire avec le nombre de femmes jouant dans l'Ensemble Kotéba d'Abidjan de Souleyman KOLY.

En conclusion au *Kotéba* traditionnel, nous pouvons affirmer que le *ton*, comme toute association bambara telle que le *grin* (association essentiellement féminine), est un groupe structuré et hiérarchisé. Son bon fonctionnement demande de la rigueur, cet état d'esprit tient à cœur aux vieillards. Il semble qu'il a un but: former l'homme bambara c'est-à-dire que les anciens œuvrent à faire des jeunes des êtres vertueux de façon à ce qu'ils résistent aux mauvaises tentations de la vie.

Cette même organisation du *Kotéba* nous révèle aussi que pour jouer du théâtre traditionnel bambara, il faut obligatoirement adhérer à l'association du *Kotéba*. Par conséquent nul ne peut échapper au poids exercé par les vieux (le mot vieux n'a aucun sens péjoratif dans le milieu bambara). Ceux-ci ont pour souci de transmettre fidèlement la tradition aux plus jeunes afin qu'ils puissent assurer la relève. Mais ces futurs héritiers veulent du changement dans la manière des anciens de considérer la vie. Une telle mise en cause inévitable de la tradition est favorisée par plusieurs facteurs: l'exode rural, la rencontre de diverses cultures étrangères, puis le désir des jeunes de créer un monde dans lequel il y aura plus de liberté. Les vieux ne l'entendent pas de cette oreille. Ils préfèrent démissionner. Alors qu'il aurait suffit d'un peu de compréhension de leur part, suivi d'une souplesse dans leurs rapports avec les jeunes afin de permettre au *Kotéba* d'assurer plus durablement sa fonction didactique au sein de la société bambara.

Le retrait des vieux de l'association du *Kotéba* entraînera à la longue un déclin du *Kotéba* traditionnel en tant qu'art théâtral parce que ce sont eux qui symbolisent la tradition. Ils sont les premiers défenseurs de la culture bambara. Sans leur savoir, c'est toute la société bambara qui risque de s'écrouler car les vieillards constituent la charpente de cette société.

Par conséquent, il est souhaitable que les anciens et les jeunes trouvent un moyen de se comprendre. Au lieu de critiquer les vieux à travers quelques sketches de la partie représentée du *Kotéba*, les jeunes devront se regrouper et se concerter afin de définir en termes clairs les changements qu'ils veulent voir s'opérer. Ensuite ils analyseront les avantages et les inconvénients qui pourront en résulter. Si après une mûre réflexion sur les problèmes posés, ils réalisent qu'il est plus avantageux de changer certains aspects de la tradition, à ce moment-là, ils pourront déléguer l'un d'eux pour aller parler aux anciens. Ce délégué doit être assez éloquent et capable de convaincre les vieux par des arguments irréfutables. Si ces derniers persistent dans leur refus de réviser certains aspects de la tradition, alors les jeunes patienteront quelques années avant de relancer le problème. Il est évident qu'on ne peut pas changer du jour au lendemain une tradition plusieurs fois séculaires. C'est pour cela que les jeunes, pour avoir un jour raison des vieux, devront non seulement user de tactiques, mais aussi patienter et persévérer dans leurs revendications. ■

Le retrait des vieux de l'association du *Kotéba* entraînera à la longue un déclin du *Kotéba* traditionnel en tant qu'art théâtral parce que ce sont eux qui symbolisent la tradition. Ils sont les premiers défenseurs de la culture bambara.





Le musée Guggenheim de Bilbao

Le musée Guggenheim de Bilbao

Jean-Pierre Brigaudiot

Ce musée fait partie de l'ensemble des musées Guggenheim répartis ici et là, à New York (où il y en a deux), à Venise, à Berlin et bientôt à Abu Dhabi; il est implanté au cœur de Bilbao, une ville de dimension moyenne située à deux pas de l'Atlantique, au bord d'une rivière, au nord-ouest de l'Espagne. On est au Pays Basque qui possède sa propre langue et ses revendications autonomistes. Le musée a ouvert ses portes en 1997 et l'initiative en revient à la province de Biscaye dont Bilbao est la capitale, ceci dans le cadre d'un vaste plan de relance de la région alors en pleine mutation postindustrielle. Le pari semble réussi car le musée draine plus d'un million de visiteurs par an et a généré quelques dizaines de milliers d'emplois, dans une ville encore en rénovation, tant au plan de son architecture qu'au plan des infrastructures qui débordent largement son périmètre, comme le métro, le tramway et un superbe petit aéroport. Cette description du contexte laisse entendre que le musée n'est désormais plus un lieu coupé du monde et réservé à des initiés ou à des spécialistes mais un pôle pleinement partenaire de l'économie; et tel est le cas du Guggenheim, œuvre d'avant-garde par son architecture déconstructionniste

et postmoderne extrêmement singulière mais également espace d'accueil de l'art et du public de l'art moderne et contemporain. Ce musée mérite réellement sa notoriété car il est une véritable œuvre praticable et en même temps se révèle quasiment parfait pour les œuvres qu'il contient, depuis la collection «classique», c'est à dire d'art moderne, de la fondation Guggenheim, jusqu'aux œuvres actuelles comme les vidéos et les installations.

Le bâtiment en tant qu'architecture muséale s'inscrit dans une continuité qui passe par le Guggenheim de New York, la Fondation Maeght à Saint Paul de Vence ou le Musée d'art moderne de Téhéran. Ces lieux sont des sortes de *folies* néanmoins fonctionnelles qui arrivent à allier performance architecturale et mise au service des œuvres présentées. En même temps, et après une visite approfondie de ce site de Bilbao, on se rend compte comparativement que le Musée national d'art moderne, Georges Pompidou, à Paris, date quant à lui dans sa capacité à accueillir au mieux les œuvres d'art, car peut être est-il comme certains musées, une œuvre autosuffisante où les collections souffrent plus ou moins de la nature même de l'architecture; il en va ainsi par exemple, de la Fondation Cartier et de l'Institut du Monde Arabe, à Paris, où quelquefois les œuvres paraissent inutiles, tentés que nous sommes d'apprécier l'architecture avant tout. Ces musées ne semblent pas savoir s'effacer pour le libre essor des œuvres qui s'y exposent.

L'architecte du Guggenheim de Bilbao, Frank Gehry, semble avoir donné toute liberté à son inventivité pour aboutir à cette sorte de vaste navire déstructuré et brillant en même temps que sculpture géante qui se découvre et s'appréhende peu à peu selon les points de vue qu'offre le site d'implantation: en pleine ville, presque sous un immense pont et au bord d'une rivière. Ainsi depuis ce pont qui sert d'entrée dans la ville, côté aéroport, on a une vue plongeante et assez globale, alors que depuis l'autre rive du Nervión ou depuis les esplanades qui entourent le bâtiment on est de plain-pied et le musée apparaît comme absolument monumental (plus de 50 mètres de haut). La visite de l'intérieur du bâtiment, malgré la déstructuration de l'orthogonalité traditionnelle, se fait comme naturellement sur les trois niveaux réunis autour d'un puits central, avec une lumière tantôt zénithale, tantôt en provenance de larges baies. L'allusion au Guggenheim de New York est discrète



Le musée Guggenheim de Venise



Le musée Guggenheim de New York

mais évidente. Les œuvres, quelles que soient leur nature et leurs dimensions sont parfaitement présentées: installations des pièces gigantesques de Richard Serra, nombreuses vidéos de la collection ou œuvres d'art moderne, c'est-à-dire des tableaux acquis notamment par Peggy Guggenheim.

Ce musée est donc conçu comme une œuvre architecturale singulière et avant-gardiste, au contraire des nombreux musées des beaux arts bâtis il y a



Matter of Time, Richard Serra, musée Guggenheim de Bilbao

longtemps en Europe sur quasiment un modèle unique; en outre il est pensé à la fois comme étant au service des œuvres dans leur extrême diversité et en même temps dans une dimension pédagogique et une ouverture culturelle très développées. Tout est là pour que le visiteur soit informé, accueilli, guidé, reçu, mais aussi pour qu'il puisse effectuer une visite sereine et détendue, à son rythme, se documenter à la librairie et jeter de temps à autre un regard sur l'extérieur du site, ses alentours et la ville. Il y a une offre conséquente d'ateliers de rencontres, de conférences, de débats et de travail d'étude autour des expositions et de la collection ainsi, par ailleurs, que de nombreux concerts. L'équilibre est harmonieux entre les collections d'œuvres acquises et la création commandée par le musée à différents artistes, c'est-à-dire les œuvres créées *in situ*. Ce type de musée n'échappe pas à cette caractéristique propre au musée d'aujourd'hui: être à la fois un lieu de culture, de collection et de classement mais également un lieu où se font des œuvres qui lui sont spécifiquement destinées. Cependant, il est indéniable que le contexte d'une ville moyenne et tranquille est loin d'être aussi pesant que celui des grandes capitales avec leurs musées comme le Louvre ou le Metroplolitan Museum chaque jour investis par des cohortes de visiteurs.

En cet été 2009, le musée Guggenheim de Bilbao présentait d'une part un échantillon de la collection Guggenheim, essentiellement des peintures de la première moitié du vingtième siècle, et toujours extraites de cette collection, une série de vidéos contemporaines projetées dans le cadre de belles salles spécifiques. *La matière du temps*: des pièces géantes de Richard Serra, le sculpteur minimaliste américain, sont là de manière permanente, accompagnées des dispositifs pédagogiques habituels: vidéos, maquettes et documentation. Il y a également une exposition assez exhaustive du travail de Cai Guo-Qiang, un artiste chinois, dont les œuvres sont faites avec le feu, les vidéos des feux d'artifices et une installation très réussie



Inopportune Stage One, Cai Guo-Qiang, musée Guggenheim de Bilbao

faite à partir de la carcasse d'un bateau abandonné dégorgeant de céramiques brisées blanches. Très impressionnante.

Le Guggenheim de Bilbao est un enchantement mais nul doute que le Guggenheim à venir à Abu Dhabi s'annonce plus ambitieux encore! ■

L'univers poétique et spirituel de Charles Baudelaire

Dr. Nastaran Yasrebi Nejâd*
Dâvoud Afshâri Badrlou**

«La vie fourmille de monstres innocents. – Seigneur, mon Dieu! Vous, le Créateur, Vous le Maître; Vous qui avez fait la Loi et la Liberté; Vous le souverain qui laissez faire, Vous le juge, qui pardonnez ; Vous qui êtes plein de motifs et de causes, et qui avez peut-être mis dans mon esprit le goût de l'horreur pour convertir mon cœur, comme la guérison au bout d'une lame; Seigneur, ayez pitié, ayez pitié des fous et des folles! O Créateur! Peut-il exister des monstres aux yeux de celui-là seul qui sait pourquoi ils existent, comme ils se sont faits et comment ils auraient pu ne pas se faire?»[1]

La poésie fut l'instrument privilégié de tous ceux qui cherchèrent à dépasser la réalité au XIXe siècle. La publication par Charles Baudelaire des *Fleurs du Mal* en 1857 constitue une étape décisive. Contre Champfleury, le théoricien du réalisme et les réalistes qui à la même époque prétendent que le romantisme est dépassé, Baudelaire y voit «*l'expression la plus récente, la plus actuelle du Beau*»[2]. Mais c'est un nouveau romantisme qu'il propose, défini avant tout par la spiritualité et la modernité. Ces perspectives nouvelles débloquent la situation de la poésie. A cette date, en effet, les poètes se trouvaient placés devant un dilemme: il leur fallait choisir entre deux extrêmes, le lyrisme romantique qui privilégie les sentiments ou le formalisme parnassien purement attaché à la forme, au style. Baudelaire leur ouvre une troisième voie moderne et spirituelle, le symbolisme, et a été considéré comme le chef du fil de ce mouvement mystique.

Dans ce parcours, deux éléments décisifs peuvent être retenus: la spiritualité et l'art. Des deux recours possibles, lequel choisira-t-il? Dieu ou l'Art? «*Après les Fleurs du Mal, écrit Barbey d'Aurevilly, il n'y a plus que deux partis à prendre pour le poète qui les fit éclore: ou se brûler la cervelle, ou se faire chrétien!*»[3] Nous connaissons l'appel pathétique:

"Ah! Seigneur, donnez-moi la force et le courage
De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût."[4]

Cris d'âme chrétienne, annonçant *Sagesse* de Verlaine, Claudel et Huysmans. Paul Bourget, grand critique, voit alors en Baudelaire, non un libertin analyseur, mais un catholique désabusé. N'est-ce pas la grande libération du mal du siècle, celle de Chateaubriand, celle de Lamartine? Le mal chez Baudelaire est sans doute de n'avoir pu être entièrement ce qu'il a appelé de ses vœux. Après la volupté et le dégoût, il a souffert de cette incertitude.

Quel pathétique se dégage de la section II de *Hygiène*, quand Baudelaire fait un retour sur lui même en toute lucidité: «*Après une débauche, on se sent toujours plus seul, plus abandonné. - Au moral comme au physique, j'ai toujours eu la sensation du gouffre, non seulement du* gouffre *du sommeil, mais du gouffre de l'action, du rêve, du souvenir, du désir, du regret, du remords, du beau, du nombre, etc. - J'ai cultivé mon hystérie avec jouissance et terreur. Maintenant, j'ai toujours le vertige, et aujourd'hui 23 janvier 1862, j'ai subi un singulier avertissement, j'ai senti passer sur moi le vent de l'aile de l'imbécillité.*»[5] Il est désormais à l'heure du choix. Le dilemme est là, l'alternative est sans rémission. Tel est le sentiment de la pensée II où passe l'angoisse: «*Hygiène. Morale. - A chaque minute nous sommes écrasés par l'idée et la sensation du temps. Et il n'y a que deux moyens pour échapper à ce cauchemar, pour l'oublier: le plaisir et le travail. Le Plaisir nous use. Le travail nous fortifie. Choisissons. - Plus nous nous servons d'un de ces moyens, plus l'autre nous inspire de répugnance. - On ne peut oublier le temps qu'en s'en servant. - Tout ne se fait que peu à peu.*»[6] Et la fin souligne le moyen du salut: «*Pour guérir de tout, de la misère, de la maladie et de la mélancolie, il ne manque absolument que le goût du travail.*»[7]

Il y a chez lui la peur incontestable d'un Au-delà de châtiment, de l'Enfer: «*Hygiène - En renvoyant ce qu'on a à faire, on court le danger de ne jamais pouvoir le faire. En ne se convertissant pas tout de suite, on risque d'être damné*»[8].

Baudelaire a eu le privilège heureux ou malheureux d'avoir senti le premier ce déchirement et cette aspiration vers un Bien idéal et vers Dieu, le Dieu de son enfance, et vers le Mal et la révolte satanique.



Charles Baudelaire

Dans *Notre Baudelaire*, Stanislas Fumet déclare que: «*Les hommes du dix-neuvième siècle, par ignorance et par orgueil, ont fait tomber la nuit sur eux. Mais, comme ils n'étaient pas privés de passion, ils se sont assez bien débattus dans l'enceinte que la négation avait érigée autour de leur petit univers humain, et plusieurs sont allés donner de la tête contre les portes. Quelques-uns, comme Baudelaire, n'ont pas été dupes, ils ont identifié le démon, se sont en titubant replacés dans l'axe et de nouveau ont honoré Dieu.*»[9] Toutefois le

critique observe des nuances, que nous admettrons: «*Il serait injuste… affirme-t-il, d'exiger de ces précurseurs un abandon aussi complet des facultés humaines que celui requis, par exemple, dans cette sorte d'aube mystérieuse où il semble que nous commencions de vivre à présent. On observe dans l'art du dix-neuvième siècle et notamment dans l'art baudelairien une pénible mais utile désagrégation de la matière et du péché.*»[10] Et en guise de conclusion, Stanislas Fumet écrit: «*Il n'est pas un poète qui fasse faire un signe de croix plus pur.*»[11] Mais quel homme en définitive domine en lui? Nous nous souviendrons que c'est dans l'église Saint-Loup de Namur, qu'il tombera un jour de mars 1866 pour ne plus se relever; qu'il attendra sereinement la mort et une mort chrétienne en pleine paralysie et en pleine aphasie. C'est dans ses Journaux intimes laissés à Poulet Malassis, son éditeur, qu'il faut chercher le vrai message du Baudelaire en proie à l'ennui et à l'angoisse, quêtant son salut. Nous songeons surtout aux *Fusées* et à *Mon cœur mis à nu*.

«Il y a dans la prière une opération magique. La prière est une des grandes forces de la dynamique intellectuelle. Il y a là une récurrence électrique - Le chapelet est un médium, un véhicule; c'est la prière mise à la portée de tous.»

Hygiène. Morale. - A chaque minute nous sommes écrasés par l'idée et la sensation du temps. Et il n'y a que deux moyens pour échapper à ce cauchemar, pour l'oublier: le plaisir et le travail. Le Plaisir nous use. Le travail nous fortifie. Choisissons. - Plus nous nous servons d'un de ces moyens, plus l'autre nous inspire de répugnance. - On ne peut oublier le temps qu'en s'en servant.

Déjà la première section de ses Fusées pose le problème du spirituel et sa nécessité par opposition au matériel et au charnel: «*Dieu est le seul être qui, pour régner, n'ait même pas besoin d'exister. - Ce qui est créé dans l'esprit est plus vivant que la matière.*»[12] Et dans la section Xl il montre la puissance de l'appel au spirituel: «*Il y a dans la prière une opération magique. La prière est une des grandes forces de la dynamique intellectuelle. Il y a là une récurrence électrique - Le chapelet est un médium, un véhicule; c'est la prière mise à la portée de tous.*»[13]

C'est par l'amour qu'il rejoint Dieu: «*Qu'est-ce que l'amour? demande –t-il à la section XXV. Le besoin de sortir de soi.*»[14] Vient ensuite une confidence dans la section XLIII: «*Dieu et sa profondeur. - On peut ne pas manquer d'esprit et chercher dans Dieu le complice et l'ami qui manquent toujours. Dieu est l'éternel confident dans cette tragédie dont chacun est le héros.*»[15] En réalité, la relation l'homme et Dieu ou la prière est une dynamique, comme les sacrements, éprouvée par Baudelaire mystique dès son jeune âge: «*Traité de dynamique morale. - De la vertu des sacrements. - Dès mon enfance, tendance à la mysticité. Mes conversations avec Dieu.*»[16] Voilà pourquoi il s'en prend à l'auteur de la *Vie de Jésus*, niant l'efficacité de la Prière et de la Foi. «*Dynamique morale de Jésus. - Ernest Renan trouve ridicule que Jésus croie à la toute-puissance, même matérielle, de la Prière et de la Foi.*»[17] Et Baudelaire ajoute: «*Les sacrements sont les moyens de cette dynamique.*»[18]

S'il n'approche pas des sacrements,

du moins éprouve-il le besoin de la prière et de l'hygiène spirituelle. La réforme doit être intérieure: «*Etre un grand homme et un saint pour soi-même, voilà l'unique chose importante*», nous dit-il dans la section XXVIII.[19] Émouvantes sont ces prières qui s'échelonnent dans *Mon cœur mis à nu*; Baudelaire pense à la fois aux autres et à lui-même: «*Prière - Ne me châtiez pas dans ma mère et ne châtiez pas ma mère à cause de moi. - Je vous recommande les âmes de mon père et de Mariette. – Donnez-moi la force de faire immédiatement mon devoir tous les jours et de devenir ainsi un héros et un Saint.*»[20] Le poète entre même dans les détails matériels, qui concrétiseront sa recherche du progrès spirituel: «*faire de tout ce que je gagnerai quatre parts, - une pour la vie courante, une pour mes créanciers, une pour mes amis, et une pour ma mère; - obéir aux principes de la plus stricte sobriété, dont le premier est la suppression de tous les excitants, quels qu'ils soient.*»[21]

Il a compris qu'à la prière il faut joindre le travail, quel qu'il soit: «*Travail immédiat, même mauvais, vaut mieux que la rêverie*», nous dit-il dans la section VI.[22] Et d'expliquer pourquoi: «*Le travail engendre forcément les bonnes mœurs, sobriété, et chasteté, conséquemment la santé, la richesse, le génie successif et progressif, et la charité.*»[23]

Il veut vraiment faire naître un homme nouveau, l'homme nouveau: «*Je n'ai pas encore connu le plaisir d'un plan réalisé. Puissance de l'idée fixe, puissance de l'espérance. - L'habitude d'accomplir le Devoir chasse la peur.*»[24] Il ne parle pas autrement que les directeurs de conscience: «*Une suite de petites volontés fait un gros résultat.*»[25] Il semble bien se présenter à nous comme un chrétien total, du moins par le désir, par son souci, non seulement de sa mère, mais tous les êtres souffrants.

Par là Baudelaire tend vers un idéal, mais il atteint déjà un sommet: «*Faire son devoir tous les jours et se fier à Dieu, pour le lendemain… - Une sagesse abrégée. Prière: charité, sagesse et force*»[26], il se souvient de l'épître de Saint Paul: «*Sans la charité, je ne suis qu'une cymbale retentissante… - Ma phase d'égoïsme est-elle finie?*»[27] Il trouve des mots émouvants: «*Mes humiliations ont été des grâces de Dieu*»[28], ou encore: «*L'homme qui fait sa prière le soir est un capitaine qui pose des sentinelles. Il peut dormir.*»[29]

Il y a cependant en son mal du siècle un mysticisme, une spiritualité dernière qu'il faut mettre à côté de son art qui peut aussi apporter la délivrance, la libération par le rythme, le son, la musique, l'image, les correspondances, les symboles. Il l'avait trouvé en un sens chez Nerval et Poe. Il a distingué après Poe dans l'*Art romantique*, en parlant de Théophile Gautier, la poésie de la passion, «*qui est l'ivresse du cœur*»[30] et la vérité, «*qui est la pâture de la raison*»[31]. Il en veut au didactisme d'enchaîner le poème à la prose et à la terre inhibant par là notre attention intellectuelle, empêchant l'enlèvement de l'âme, l'aspiration vers une Beauté supérieure, fin et principe de la poésie. Cette mystérieuse catharsis,

Il y a cependant en son mal du siècle un mysticisme, une spiritualité dernière qu'il faut mettre à côté de son art qui peut aussi apporter la délivrance, la libération par le rythme, le son, la musique, l'image, les correspondances, les symboles. Il l'avait trouvé en un sens chez Nerval et Poe.

qui a inspiré à l'abbé Bremond des pages admirables dans "Prière et Poésie", Baudelaire l'a apprise de Poe, comme aussi de Coleridge et des premiers représentants du romantisme anglais. N'est-ce pas cette catharsis qui lui fait considérer la création comme un ensemble de figures, «*une forêt de symboles*», ainsi qu'il le dit dans son étude sur Delacroix de l'«*Art romantique*.»

Les analogies sont déjà soulignées dans le *Salon* de 1846 des *Curiosités esthétiques*, à propos de la Couleur: «*J'ignore, écrit Baudelaire, si quelque analogiste a établi solidement une gamme complète des couleurs et des sentiments, mais je me rappelle un passage d'Hoffmann qui exprime parfaitement mon idée, et qui plaira à tous ceux qui aiment sincèrement la nature: «Ce n'est pas seulement en rêve et dans le léger délire qui précède le sommeil, c'est encore éveillé, lorsque j'entends de la musique, que je trouve une analogie et une réunion intime entre les couleurs, les sons et les parfums. Il me semble que toutes ces choses ont été engendrées par un même rayon de lumière, et qu'elles doivent se réunir dans un merveilleux concert. L'odeur me fait tomber dans une profonde rêverie, et j'entends alors comme dans le lointain les sons graves et profonds du hautbois.»*[32]

«La poésie, pour peu qu'on veuille descendre en soi-même, interroger son âme, rappeler ses souvenirs d'enthousiasme, n'a d'autre but qu'Elle-même; elle ne peut pas en avoir d'autre, et aucun poème ne sera si grand, si noble, si véritablement digne du nom de poème, que celui qui aura été écrit uniquement pour le plaisir d'écrire un poème.»

Dans l'*Art romantique*, à propos de Victor Hugo, le poète passe une revue critique des penseurs de l'analogie.[33] Face à eux, le mystique suédois du XVIIIe siècle occupe une position éminente: «*D'ailleurs Swedenborg, qui possédait une âme bien plus grande, nous avait déjà enseigné que le ciel est un très grand homme; que tout, forme, mouvement, nombre, couleur, parfum, dans le spirituel comme dans le naturel, est significatif, réciproque, converse, correspondant.»*[34] Et il en vient au théoricien de la physiognomonie: «*Lavater, limitant au visage de l'homme la démonstration de l'universelle vérité, nous avait traduit le sens spirituel du contour, de la forme, de la dimension.»*[35] D'où le symbolisme universel, d'où la fonction du poète. Dans ses notions d'opacité et de transparence Baudelaire se rencontre ici avec le Balzac de Séraphita et de Louis Lambert: «*Si nous étendons la démonstration (non seulement nous en avons le droit, mais il nous serait infiniment difficile de faire autrement), nous arrivons à cette vérité que tout est hiéroglyphique, et nous savons que les symboles ne sont obscurs que d'une manière relative, c'est –à- dire selon la pureté, la bonne volonté ou la clairvoyance native des âmes. Or, qu'est-ce qu'un poète (je prends le mot dans son acception la plus large), si ce n'est un traducteur, un déchiffreur? Chez les excellents poètes, il n'y a pas de métaphore, de comparaison ou d'épithète qui ne soit d'une adaptation mathématiquement exacte dans la circonstance actuelle, parce que ces comparaisons, ces métaphores et ces épithètes sont puisées dans l'inépuisable fonds de l'universelle analogie, et qu'elles ne peuvent être puisées ailleurs.»*[36]

Mais qu'est-ce que la Poésie? Baudelaire à plusieurs reprises est revenu à elle, en particulier dans les chapitres

III et IV des *Notes Nouvelles sur Edgar Poe* en tête des *Nouvelles Histoires Extraordinaires*, dont il donne une version en 1857. Il reprend ces lignes à peine modifiées dans l'*Art romantique*, lorsqu'il parle de Théophile Gautier: «*Une foule de gens se figurent que le but de la poésie est un enseignement quelconque, qu'elle doit tantôt fortifier la conscience, tantôt perfectionner les mœurs, tantôt enfin démontrer quoi que ce soit d'utile… »*[37] Mais Baudelaire va insister sur l'idée de la gratuité de la Poésie: «*La poésie, pour peu qu'on veuille descendre en soi-même, interroger son âme, rappeler ses souvenirs d'enthousiasme, n'a d'autre but qu'Elle-même; elle ne peut pas en avoir d'autre, et aucun poème ne sera si grand, si noble, si véritablement digne du nom de poème, que celui qui aura été écrit uniquement pour le plaisir d'écrire un poème.*»[38]

Cela ne l'empêche pas, au contraire, de faire coup double, d'opérer la catharsis: «*Je ne veux pas dire que la poésie n'ennoblisse pas les mœurs - qu'on me comprenne bien, - que son résultat final ne soit pas d'élever l'homme au-dessus du niveau des intérêts vulgaires; ce serait évidemment une absurdité. »*[39]

Dans cette expression de soi, dans son activité autarcique, elle est mue par le Goût et l'Art, elle est quête de la Beauté; le poète rejoint le spirituel dans l'ordre littéraire ou plutôt poétique et reprend le thème romantique du paradis perdu: «*C'est à la fois par la poésie et à travers la poésie, par et à travers la musique, que l'âme entrevoit les splendeurs situées derrière le tombeau ; et quand un poème exquis amène les larmes au bord des yeux, ces larmes ne sont pas la preuve d'un excès de jouissance, elles sont plutôt le témoignage d'une mélancolie irritée, d'une postulation des nerfs, d'une nature exilée dans l'imparfait et qui voudrait s'emparer immédiatement, sur cette terre même, d'un paradis révélé.»*[40]

Comme Baudelaire va ici au-delà du simple romantisme de l'Allemagne de Madame de Staël et se rencontre avec Novalis, qu'il ne connaît point: «*Ainsi le principe de la poésie est strictement et simplement, l'aspiration humaine vers une Beauté supérieure, et la manifestation de ce principe est dans un enthousiasme, un enlèvement de l'âme; enthousiasme tout –à- fait indépendant de la passion, qui est l'ivresse du cœur, et de la vérité, qui est la pâture de la raison. Car la*

> *Et le poète tentera sa libération toute spirituelle et conduisant vers Dieu grâce à ces matériaux de désordre transmis par sa mémoire, sa perception, ses joies et ses douleurs. Il va recréer un ordre qui à un moment donné dans une circonstance donnée sera l'expression infaillible de son âme. Sorcellerie évocatoire, magie suggestive.*



passion est chose naturelle, trop naturelle même, pour ne pas introduire un ton blessant, discordant, dans le domaine de la Beauté pure; trop familière et trop violente pour ne pas scandaliser les purs Désirs, les gracieuses Mélancolies et les Nobles Désespoirs qui habitent les régions surnaturelles de la Poésie»[41].

Baudelaire rejoint ainsi par le privilège du poète prédestiné et à l'école de Nerval, la connaissance du sens véritable et réel des choses. Il entre à la suite de Swedenborg, de Hoffmann, de Lavater, de Fourier, dans l'Au-delà qui enveloppe le monde visible: «*Car tout le visible a dit Novalis, repose sur un fond invisible; ce qui s'entend sur un fond qui ne peut s'entendre, ce qui est tangible sur un fond impalpable*»[42]. Ces perceptions permettent l'établissement d'une communication avec l'occulte et l'invisible: «*Et le poète tentera sa libération toute spirituelle et conduisant vers Dieu grâce à ces matériaux de désordre transmis par sa mémoire, sa perception, ses joies et ses douleurs. Il va recréer un ordre qui à un moment donné dans une circonstance donnée sera l'expression infaillible de son âme. Sorcellerie évocatoire, magie suggestive. Car l'âme, de cette expression surnaturelle ne trouve sa vraie patrie que dans l'au-delà spirituel où plonge la nature*»[43]. L'analogie métaphysique, le sens profond de l'univers, le message divin des correspondances, qui comme à Nerval et à Poe, dans les enchantements de la musique et du rythme apportera l'apaisement au mal, à toute cette laideur dont le poète est ivre jusqu'au vomissement, à cette postulation simultanée du Bien et du Mal:

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parois sortir de confuses paroles;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.
Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.[44]

C'est sans doute aussi ce que comprendront Verlaine et Rimbaud. Pourriture et idéal, beauté et message de Dieu dans ses *Correspondances*, dans l'art reconstruisant spirituellement l'univers, apportant à la chair la clarté surnaturelle en donnant le sens du divin. Dans les régions éthérées de la vraie poésie, il n'y a plus ni Bien, ni Mal. C'est cela que nous sentons dans les cris d'ennui, d'angoisse et de mort des *Fleurs du Mal*, des *Petits poèmes en prose*, des *Journaux intimes*.

Finalement, Baudelaire est un mystique; mystique de Dieu et de la Beauté, de l'amour spirituel, de la pitié humaine, intégrant la Beauté à Dieu et à l'Amour. A sa passion des orgies et des ténèbres correspond et s'oppose son jugement du stoïcisme que nous avons cité: «*C'est une religion qui n'a qu'un sacrement: le suicide*»[45]. N'est ce pas lui encore qui voit en la prière «*une opération magique, une des grandes forces de la dynamique intellectuelle. Il y a comme une récurrence électrique*»[46]. Et quel frisson du chrétien réveillé dans le froid de sa nuit de désespoir en ces paroles: «*L'homme qui a fait sa prière le soir est un capitaine qui pose des sentinelles: il peut dormir* »[47] .Nous pensons que Baudelaire l'a faite, tourné vers les régions éthérées de la vraie Poésie, où il n'y a plus ni Bien ni Mal. Quelles que soient nos croyances, considérons-le avec une sympathie fraternelle et douloureuse, «*Hypocrites lecteurs, ses semblables, ses frères*»[48]. Ange ou démon, âme surtout, qu'il dorme dans le tumulte retombé, mais toujours vivant de son scandale. ■

*Maître de conférence du département de français de l'Université Azâd Islamique d'Arâk
**Etudiant en maîtrise de langue et littérature française de l'Université Azâd Islamique d'Arâk
1. Pichois, Claude, *Œuvres complètes de Baudelaire*, Ed. Pléiade, Paris, 2006, p. 303.
2. Berton, Jean –Claude, *Histoire de la littérature et des idées en France au XIXe siècle*, Paris, 1999, p.142.
3. Dédéyan, Charles, *Le Nouveau Mal du siècle de Baudelaire à nos jours*, Ed. Société d'édition d'enseignement supérieur de la Sorbonne Paris. V, 1972, p.140.
4. Op.cit., Pichois, p. 113.
5. Ibid., p.1265.
6. Ibid., p.1266.
7. Ibid., p.1266.
8. Ibid., p.1266.
9. Fumet, Stanislas, *Notre Baudelaire*, Ed. Plon Nourrit, Paris, 1956, (Le Roseau d'Or). p.III de l'avertissement.
10. Ibid., p.111.
11. Ibid., p.237.
12. Op.cit, Pichois, p.1247.
13. Ibid., p.1257.
14. Ibid., p.1286.
15. Ibid., p.1298.
16. Ibid., p.1299, section XLV.
17. Ibid., p .1223, section XLV.
18. Ibid., p.1300, section XLV.
19. Ibid., p.1289.
20. Ibid., p.1287.
21. Ibid., p.1270.
22. Ibid., p.1268.
23. Ibid., p.1268.
24. Ibid., p. 1268.
25. Ibid., p.1268.
26. Ibid., p.1268.
27. Ibid., p. 1268.
28. Ibid., p.1268.
29. Ibid., p.1269.
30. Bourget, Paul, *Essais de psychologie contemporaine*, Gallimard, Paris, 1993, p.38.
31. Ibid.
32. Op.cit., Pichos, pp. 883-884.
33. Ibid., p .704.
34. Ibid., p. 705.
35. Ibid., p.705.
36. Ibid.p.705.
37. Ibid.p.p.684- 685.
38. Ibid.p .685.
39. Ibid.p.685.
40. Ibid. p.686.
41. Ibid.
42. Ibid.
43. Rymond. Marcel. De Baudelaire au surréalisme. ed. José Corti. Paris.1988.p.10.
44. Ibid, p.11.
45. De Bènouville. Guillain. Baudelaire le trop chrétien. Ed. Grasset. Paris.1979.p.48.
46. Ibid.
47. Ibid.
48. Pommier. Jean. La mystique de Baudelaire. Ed. Armand Colin. Paris.1979.p.29.


Sculpture de Rezâ Ghareh-Bâghi

Entretien avec Rezâ Ghareh-Bâghi, sculpteur

Djamileh Zia

Rezâ Ghareh-Bâghi est né à Abâdân. Il a étudié la sculpture à la faculté des Beaux-arts de l'Université de Téhéran. Il est membre du comité directeur de l'Association des Sculpteurs d'Iran et enseigne la sculpture à l'Université Honar de Téhéran et à l'Université Ferdowsi de Mashhad. L'entretien qui suit a été réalisé à l'occasion de l'exposition de ses sculptures qui a eu lieu du 10 au 15 Mordâd 1388 (1er au 6 août 2009) à la Maison des Artistes d'Iran.

D.Z.: Monsieur Ghareh-Bâghi, aviez-vous déjà exposé vos sculptures auparavant?

R.G.: C'est la deuxième fois que j'expose mes œuvres individuellement, mais j'ai participé à plus de vingt expositions collectives.

D.Z.: Pourriez-vous nous parler de vos sculptures?

R.G.: Il y a deux thèmes dans cette exposition; neuf de mes sculptures forment un ensemble intitulé *Abou Ghraïb*, l'autre ensemble est intitulé *L'être humain et les objets*. Les sculptures *Abou Ghraïb* sont des œuvres figuratives en aluminium ou en bronze pour lesquelles j'ai utilisé la technique du moulage. Pour les sculptures de l'ensemble *L'être humain et les objets*, j'ai utilisé du papier mâché et de la couleur.

D.Z.: Pourquoi avez-vous choisi ces deux thèmes?

R.G.: Pour les sculptures *Abou Ghraïb* j'ai été inspiré par les évènements qui ont eu lieu au cours de ces 4 ou 5 dernières années en Irak et au Moyen Orient, en particulier ce qui s'est passé dans la prison d'*Abou Ghraïb* dont nous avons eu des échos à travers les reportages télévisés et les articles de presse. Nous avons vu combien le comportement

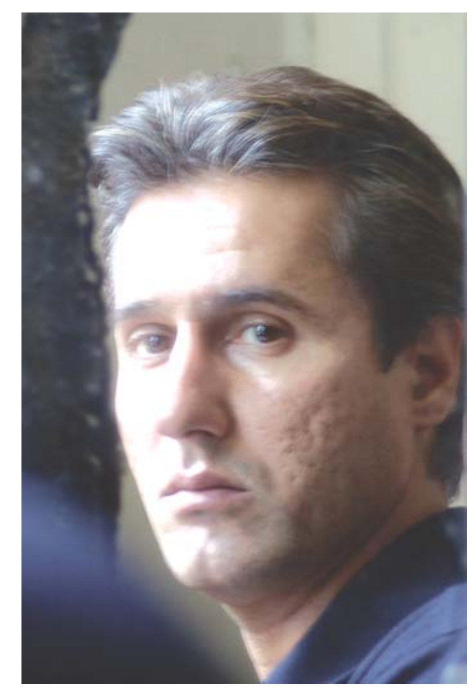
à l'égard des prisonniers y était insultant et inhumain. Je n'ai pas voulu avoir un regard romantique sur *Abou Ghraïb*, j'ai plutôt eu envie de me servir d'*Abou Ghraïb* pour accéder à un point de vue plus général à propos de la situation de l'homme moderne. J'ai voulu montrer comment les acquis de la modernité ont rendu l'homme moderne malade, comment l'être humain est devenu prisonnier d'une certaine forme de passivité, comment les êtres humains sont en train d'êtres broyés, écrasés, éliminés, comment ils sont en train de s'éloigner de plus en plus de ce qui fait d'eux des êtres humains. J'ai voulu montrer que l'être humain est en train de perdre sa créativité et son regard interactif. Il me semble que nous assistons à une forme de déclin et de désagrégation de l'être humain.

D.Z.: Dans les sculptures de l'ensemble *Abou Ghraïb*, une partie du corps de l'être humain manque, mais ce qui manque a une forme géométrique, avec des bords bien tracés et très précis.

R.G.: Oui. J'ai voulu insister sur le système qui broie et anéantit l'humanité de l'être humain. C'est comme s'il y avait un système en place qui a des plans prémédités, ordonnés et bien précis pour anéantir l'humanité des êtres humains d'une manière conforme à ce qu'il a décidé. Les coupes en ligne droite et en formes géométriques sur le corps des êtres humains est une manière d'insister sur la structure de ce système qui les anéantit.

D.Z.: Pourriez-vous nous dire aussi quelques mots sur votre choix du thème *L'être humain et les objets*?

R.G.: Ce thème a un point commun avec le thème *Abou Ghraïb*, car là aussi



Rezâ Ghareh-Bâghi

il s'agit de montrer la situation de l'homme moderne. Là encore, j'ai voulu mettre l'accent sur le fait que les conditions de la vie moderne sont en train d'éloigner les êtres humains de leur côté créatif; je pense que l'homme est en train de se transformer en objet au point où un

Les coupes en ligne droite et en formes géométriques sur le corps des êtres humains est une manière d'insister sur la structure de ce système qui les anéantit.

être humain se transforme en son propre lit, un être humain se transforme en sa propre chaise. L'une de mes sculptures représente un homme qui s'est transformé en une échelle alors qu'il n'est plus capable de s'élever de sa condition matérielle et d'accéder à une forme de transcendance, car il n'y a plus aucun mouvement de créativité en lui. Une autre de mes sculptures représente un homme



Sculptures de Rezâ Ghareh-Bâghi

qui s'est transformé en une porte, mais il n'y a rien derrière cette porte qu'il entrouvre dans un mouvement de recherche, peut-être parce qu'il n'y a plus rien d'humain à l'intérieur de cet homme. J'essaie avec mes sculptures de mettre l'accent sur les problèmes auxquels l'être humain moderne est confronté.

D.Z.: Est-ce que votre exposition précédente avait les mêmes thèmes?

R.G.: Mon exposition précédente était à propos des femmes du sud de l'Iran; des femmes qui vendent du poisson, qui ont des liens étroits avec la mer; elles sont pour moi le symbole d'une certaine beauté et d'une forme d'innocence. J'avais voulu représenter avec mes sculptures l'individualité et la beauté des êtres humains authentiques; je sentais que les femmes du sud pouvaient symboliser ces êtres humains authentiques.

D.Z.: Aimeriez-vous ajouter quelque chose à vos propos à la fin de cet entretien?

R.G.: Je tiens à dire que la sculpture est un médium qui a de grandes capacités pour exprimer des idées. Une sculpture peut créer des concepts, elle peut entrer en relation avec la personne qui la voit et la faire réfléchir. Une sculpture est plus apte à faire



Sculptures de Rezâ Ghareh-Bâghi

cela que les autres médias artistiques car elle est dotée d'un volume et elle existe donc dans l'espace. Créer une sculpture pour une ville ou pour un espace public, pour qu'elle soit vue par les gens, est donc très important. Dans tous les pays, ériger et dévoiler une sculpture est considérée comme un évènement important. Nous devrions réfléchir à cela en Iran.

La sculpture est un médium qui a de grandes capacités pour exprimer des idées. Une sculpture peut créer des concepts, elle peut entrer en relation avec la personne qui la voit et la faire réfléchir.



Sculpture de Rezâ Ghareh-Bâghi intitulée Arash-e kamânguir, *érigée près de la Tour Milâd à Téhéran.*

D.Z.: Voulez-vous dire par là que nous n'avons pas suffisamment de sculptures dans nos villes?

R.G.: Oui. A mon avis, les institutions qui ont des responsabilités et qui décident des projets pour les villes d'Iran devraient s'intéresser à cette question, car nos villes et nos espaces publics ont besoin d'objets qui aient une valeur visuelle et conceptuelle, pour que le milieu dans lequel les citoyens vivent puisse être imprégné d'idées, de concepts et d'une certaine forme de beauté. Tout cela pour dire que la sculpture est extrêmement importante pour une ville. Créer des sculptures est une activité importante, elle ne doit pas être négligée ou rejetée; les sculptures ne sont pas des travaux manuels, elles ne sont pas comparables au reste des installations et équipements que l'on voit dans une ville.

D.Z.: Avez-vous des sculptures érigées dans les villes d'Iran?

R.G.: L'une de mes sculptures, intitulée *Arash-e kamânguir* (Arash l'archer) a été érigée récemment à l'entrée de l'aile nord de la Tour Milâd à Téhéran. C'est une sculpture en bronze et en pierre, de quatorze mètres environ de hauteur, construite en hommage à ceux qui se sont dévoués à l'Iran.

D.Z.: Monsieur Ghareh-Bâghi, je vous remercie pour cet entretien que vous avez accordé à *La Revue de Téhéran*.

R.G.: Moi aussi je vous remercie. ■

Poèmes

Jean-Pierre Brigaudiot

Téhéran. I. 2008.

Poésie, mots pour et vers les étoiles, mots inscrits au sol,
En leur indifférence sans regard, les étoiles ne voient ni ne disent
Poussières à peine
Mots éphémères, un peu, si peu inscrits et déjà s'effacent
Et se dissolvent en la durée et l'indifférence
De ce qui va, va et va et passe
Poèmes, passages, puis rien
Souffles tièdes et parfumés d'un jardin au cœur de Téhéran, quelques roses
Comme un rêve non advenu ou disparu déjà, avant même le réveil
Comme toute chose, si précaire, si peu, à peine
Effacement, oubli, doute sur ce qui fut, sur l'être des choses et
Et la mémoire n'ose

Les mots et les mots encore, errance en l'infini
Vagues et voguent les mots d'une pensée informe encore
Et à venir
Et se disséminent en ces lointains sans horizons, jamais
Errent les mots en les ténèbres, errent
Et ne disent qu'eux-mêmes, perte de leur sens
Et voguent sans fin, hors les temps épuisés, temps de dire
Temps las, non compté
Mots en tous sens, inarticulés, muets en le silence infini des espaces
Mots égarés et hagards, sortis d'eux-mêmes
Lancés si loin, si loin, en la poésie indéfinie

Rien ou presque

Téhéran. II. 2008.

Temps compté, temps conté et raconté
Temps qui fait, temps qui édifie les réalités, de possibles réalités
Temps compté des horloges et des astres
Retour des jours et des jours et des saisons
Temps qui roule et déroule, sans fin
Et puis temps incompté, temps disséminé en l'infini, en l'éternité
Temps des choses dites et advenues
Et cependant dissoutes en l'espace immense où tout s'égare
Choses abolies, mémoire faiblissante, effacement
Temps persan et approximatif, tranquille et vague
Temps des heures passées et dépassées
Roule et roule, va d'ici en là bas, va
De Téhéran à Ispahan
Et passe et passe sous les étoiles
Au dessus des montagnes, en cette pureté du bleu si bleu
Passe le temps persan, approximatif et vague
Temps incertain, courbe et sinueux
Inscrit dans le frêle écho du târ, écho des déserts
Sons errants en l'alentour si vide
Sons malingres et têtus, vagues et
Temps qui va

Iran, Babölsar. IV. 2008.

Grise et grise la mer
Un peu, à peine de lumière, si grise, sans même un peu de bleu pâle
Grise la mer et les cieux
Et calme la vague, et va et vient la vague
Hors toute mesure, ou juste celle de son va et vient, qui rien ne mesure
Hors les temps comptables, sans fin ou comme

Grise et calme, depuis là bas vers un horizon incertain
Jusqu'à la grève, comme si toute chose s'échouait là
Comme un but à jamais atteint, toujours manqué
Et revient la vague grise, revient et encore
La mer si grise

La nuit, la mer, lents et pesants rouleaux qui s'échouent
Nuit et terrains vagues, espaces indécis
Sans passé ni dessein, vagues et présents
Vagues herbes folles, flaques grasses, abandon
Vagues et sans espoir ni joies, attentes amères de lendemains incertains
Et tellement tristes

Oubli déjà, trop vague
Vagues terrains où rien n'advient, pas même le pire ni le malheur
Et pas même le néant ne s'attarde là
Juste l'indéfini, l'informe, le non advenu
Vagues et sans joie, lieux de si peu, tellement indicibles que

Errance de toute définition.

Téhéran. III. 2008.

Seuls quelques pas comptés
Sur l'asphalte, à peine imprimés, comme en négatif
Comme je ne sais
Pas dans la ville, pas comptés, rythme de la marche
Dissémination de soi en la ville immense, ronflante
Dissémination en le nombre croissant, jusqu'à l'incomptable, jusqu'à je ne sais
Ni jamais ne saurai
Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit
Pas et pas inaudibles en ce tintamarre de l'immense bigarrée Téhéran
Entre gris et néons, entre jours et nuits de décembre
Entre terre et ciel
La joie d'être, là, fête
Temps qui passe, pas à pas
Un, deux, trois, quatre pas, encore, cinq, six,
Vers je ne sais où, passe la vie
Ronfle l'immense Téhéran
Passage, comme toute chose, passage

Téhéran, V. 2008.

Etrange nuit froide de décembre, nuit tardive et profonde
Silence et absence
Quelques hommes assemblés autour de grands feux de planches
Ombres mouvantes, irréalité

Etrange Téhéran nocturne et déserte
Dangereuse peut être, et noire
Passent quelques taxis improbables et disloqués
Tournent les rocades et se croisent et s'entrecroisent routes et voies

Nuit sous les étoiles de décembre
Ville éteinte et vague, circonvolutions
Insupportable absence des désordres diurnes

Iran. VI. 2009.

Il fut un temps antérieur aux rêves des hommes
Temps où le temps allait, seul en l'espace infini
Temps lui-même infini et insensé
Car alors ni passé ni futur ne se conjuguaient à aucun temps
Ni n'avaient été pensés
Temps où nul ne rêvait encore

Car le vide infini de l'espace
Car le temps qui ne se comptait pas, mais juste allait
En tous sens ou bien aucun
Et puis, les croyances
Et puis Zorvân, dieu d'antan

"*Cette modification du temps infini en temps fini est la plus importante de la croyance zorvânite et Zorvân, en raison de la pause qu'il créa au sein de l'éternité fut nommé «Derang Khoutây», qui signifie Dieu de la pause.*"[1]

Ainsi les dieux, ainsi les hommes comptent le temps
Celui de leurs usages et passages, temps à l'envers, compte à rebours
Pour chacun, pour tous, pour rien ou presque
Passe le temps où s'inscrivent des rêves, avec un avant et un après
Temps inventé avec un passé toujours déjà passé
Un au-delà inimaginable, sauf en des rêves
Temps orienté, temps d'ici bas

Mais le temps de Zorvân, illusion
Car le temps n'échappe pas à l'insensé infini ■

1. Arefeh Hedjazi, "Zorvân, dieu du temps et de la destinée", *La Revue de Téhéran*, N°40, mars 2009,.

Le luth fou

Épisode n°18: Où l'éclat de l'or peut s'avérer salutaire

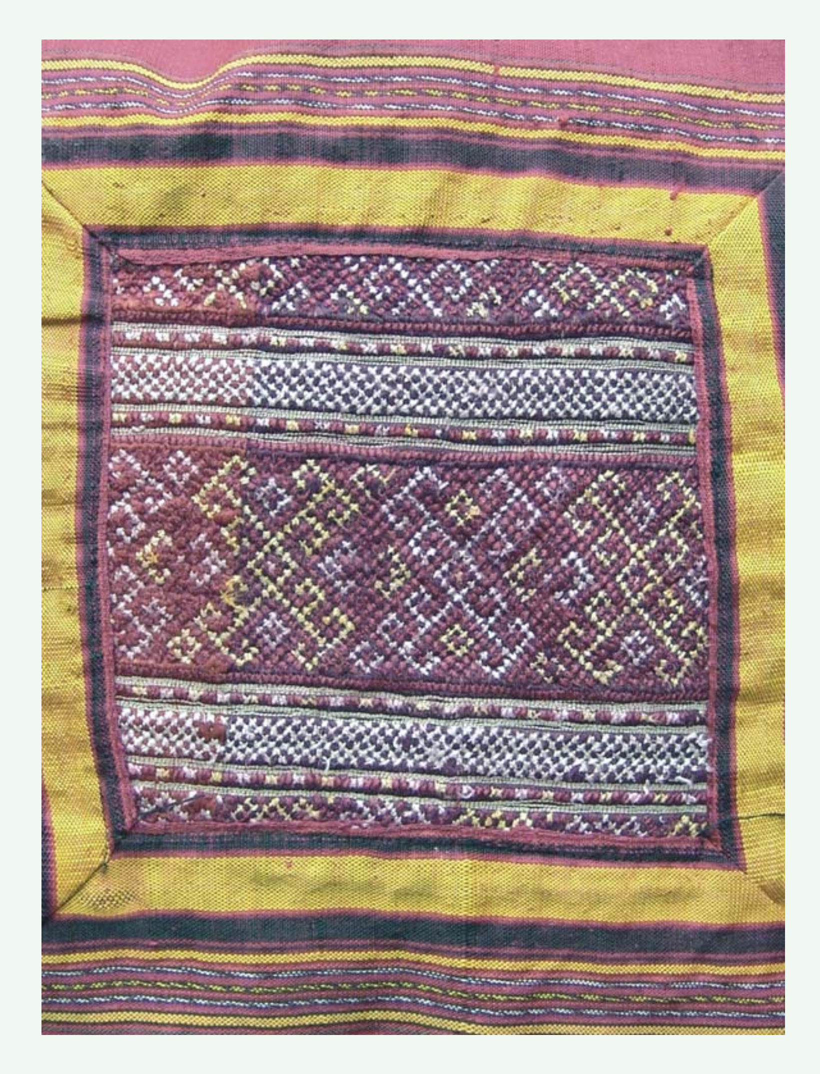
Vincent Bensaali

Deux jours de repos intégral ont finalement raison du choc ressenti. Le sourire de la vieille Zahra, le goût de l'eau si douce, la visite régulière du chat roux ayant ses habitudes dans la maison, les variations de la lumière du jour se projetant sur le mur, les ondoiements de la portière de la chambre légèrement soulevée par l'air chaud de la cour, un bol fumant de pois chiches cuisinés aux oignons et à la graisse de mouton, un excellent pain, deux visites du vieux mollah qui se montra bienveillant et peu curieux… Sur ces petites choses, un présent tangible se construit, une nouvelle base s'établit. C'est comme une nouvelle naissance. C'est étrange de naître lorsque l'on est déjà adulte, lorsque l'on a déjà une vie ailleurs. Mais là, pour le moment, cet ailleurs est hors de portée. Il faut recommencer, ne pas trop y penser, s'ancrer dans ce qui est, là, ici, maintenant. Ici et maintenant, la vieille Zahra et le vieux mollah sont les seuls êtres à connaître Lalla Gaïa. Après tout, c'est comme cela à chaque fois que l'on arrive dans un nouveau pays, dans une nouvelle ville. Quelle différence y-t-il entre un déplacement dans l'espace et une chute dans le temps? Il y a tout d'abord cette constante, ce fil ténu, ce «soi» bien connu qui nous accompagne toujours, qui nous colle à l'âme, ayant presque l'air de nous narguer, tant on ne peut s'en défaire. Ensuite, ce n'est qu'une série de nouveautés, auxquelles on s'adapte au fur et à mesure. Pouvoir rentrer chez soi? On ne peut jamais en être sûr. Et ce n'est pas une raison pour éviter de se mettre en route… Et puis, «chez soi», est-ce la maison d'où l'on est parti ou bien un lieu auquel on parvient? A moins que ce ne soit lui qui nous trouve… A moins que cela ne soit partout, ou encore nulle part… En somme, Lalla Gaïa peut une nouvelle fois goûter à cette liberté grisante qu'offre habituellement le voyage: un nouveau départ, des perspectives inconnues, un espoir contenu, une saine résignation face à ce qui arrive, avec comme véhicule la confiance accordée au présent, perpétuellement illuminé de l'intérieur par la lumière de l'être, le flambeau de l'existence.

La première sortie est pour retourner au sanctuaire, tout proche. Les abords en sont très animés. On y vend toutes sortes de menus articles religieux, on peut y boire et manger. Des écrivains publics officient à demeure sous les porches. Beaucoup de mendiants passent là le plus clair de leur temps. La grande cour est parsemée de tombes: des religieux importants, ou des gens ayant les moyens de s'offrir une sépulture à quelques mètres de l'enceinte sacrée, la croyance disant que ceux qui reposent auprès d'un Imâm iront au Paradis avec lui… On arrive là selon la taille de son mérite, ou selon celle de sa bourse… Cette cour est traversée dans

les deux sens par une multitude de gens entrant et sortant du mausolée. Face à l'entrée principale menant au cœur même du sanctuaire où se trouvent les sépultures des deux Imâms, on sollicite des maîtres du lieu l'autorisation d'entrer en récitant une invocation. C'est le cœur du pèlerin qui doit lui dire si la permission est obtenue. Lalla Gaïa suit le mouvement collectif, il est parfois bon de s'en remettre à une foule ordonnée et de se sentir telle une simple particule... Aussi, elle a besoin de revenir à l'endroit de sa «chute», et elle veut se confier à ceux qui entendent toutes les requêtes. Parvenue à la clôture des tombes, magnifiquement ouvragée, elle s'adresse directement à l'Imâm Moussa al-Kâdhim et à son petit-fils, l'Imâm Jawâd. Émue, elle les remercie pour l'avoir invitée à se rendre auprès de leur seuil, elle leur renouvelle sa confiance en ce qui est, ne leur parle pas du choc qu'elle a affronté, ne se plaint pas, se contentant de solliciter leur assistance dans le bien, pour le bien, vers le bien.

Son entretien terminé, elle retourne au dehors, enfin légère, avec l'intention cette fois d'entrer franchement et sereinement dans ce «nouveau présent», sans arrières pensées. A toute époque, manger, avoir un toit, se déplacer nécessite quelque argent… Lalla Gaïa se rend au grand souk de la ville et se met en quête du quartier des orfèvres, ayant l'intention de vendre le joli





bracelet qui orne son poignet. Si elle avait su qu'elle lui devrait un jour sa survie! Elle s'enfonce dans les venelles, se mêle à la foule. Si ce n'est l'habit, les gens ne sont pas vraiment différents, pas plus qu'il ne lui semble qu'elle fasse l'objet d'une quelconque attention. Elle se surprend à se sentir de mieux en mieux au fur et à mesure qu'elle enfile les ruelles, les allées. On lui indique un quartier précis du souk, cerné par un mur et muni d'une unique porte, bien gardée. C'est là que se vend et s'achète une grande partie de l'or circulant dans la ville. Il faut trouver un négociant ayant l'air honnête, qui ne soit ni trop riche - car l'on ne devient pas riche sans tirer sur le profit -, ni trop pauvre - car il ne faut pas le ruiner davantage - ! Lalla Gaïa prend son temps. Elle attend une indication, un signe, n'étant pas experte en la matière… Elle sait qu'il ne faut pas non plus se fier aux apparences. La voyant passer et repasser, un homme entre deux âges l'interpelle:

«Que cherches-tu? Tu n'es pas d'ici?»

«Je viens de Misr[1], j'aimerais vendre un bijou.»

«Fais-voir.»

«Le voici.»

Elle tend le fin bracelet, façonné quelque part dans l'Italie du XXe siècle, à cet orfèvre du Baghdâd du XVIe siècle! Il le tourne de tous côtés, semblant apprécier l'extrême régularité des chaînons, la pureté de l'or, la qualité du polissage. Il finit par dire:

«Il est très beau. Je n'en ai jamais vu de pareil. Mais si tu le vends ici, on ne t'en donnera que la valeur de son poids. Il te faudrait trouver quelqu'un à même d'apprécier sa qualité et prêt à le payer plus cher.»

«Je ne connais personne dans cette ville. Où me conseilles-tu d'aller? A qui pourrais-je m'adresser?»

«Laisse-moi te servir un café. Je vais aller me renseigner.»

Il lui présente une sorte de pouf, apporte une petite tasse de céladon ronde, sans anse, y fait couler un peu d'un café très fort, lui rend son bijou et sort de son échoppe.

Lalla Gaïa déguste le breuvage puissant. Il lui semble que l'amertume du café la saisissant, cela l'ancre plus encore dans cette réalité neuve qui se fait sienne peu à peu. L'homme lui semble absolument correct et lui inspire confiance. Elle respire les effluves en même temps qu'elle laisse couler le nectar noir dans sa bouche. La boisson lui apporte un réconfort immense. Pour Lalla Gaïa, un café, un thé, c'est déjà le sentiment d'être chez soi là où on le boit…

Beaucoup de femmes peuplent ce souk de l'or. Certaines ont le visage dissimulé sous une fine mousseline blanche. Dans leurs yeux ornés de khôl se reflète l'éclat des parures. Leurs mains avides saisissent les bracelets, les colliers, les boucles d'oreille, les soupèsent, leurs pupilles semblent boire le ruissellement de lumière, et c'est toujours à regret qu'elles reposent ces trésors. Ayant ainsi le loisir de les observer tranquillement, Lalla Gaïa note les diverses façons dont elles se couvrent et ajuste son voile en fonction, de sorte à entrer dans les canons du moment. Il faudra qu'elle se procure du tissu et se fasse couper un vêtement à l'aspect local, bien qu'une très grande diversité de coupes et de matières puisse être observée dans le souk de cette grande ville d'Irak. Son tchador de style libanais, acheté dans l'Iran du XXe siècle et taillé dans un coupon de crêpe coréen semble toutefois singulier, surtout avec ses tampons dorés signifiant la provenance, la qualité, les prix obtenus par le fabricant. De plus, rien ne l'oblige à continuer de porter du noir… Sous les longues tuniques, on aperçoit les bas de longs pantalons bouffants dont les broderies répondent au décor des chaussures brodées. Les foulards sont amples, légers, le choix des couleurs est très large. Lalla Gaïa sait très vite à quoi elle va dépenser ses premières pièces…

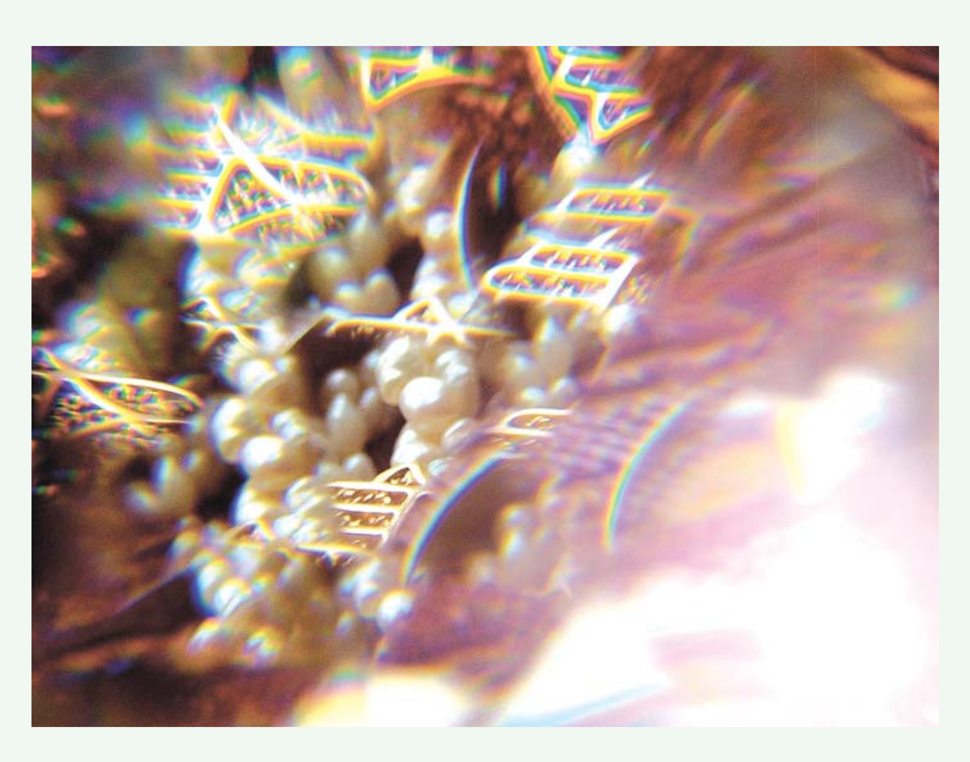
L'homme revient.

«On me dit qu'une femme très riche, propriétaire de caravanes, aime beaucoup les bijoux et apprécie la nouveauté. Tu pourrais peut-être tenter ta chance et aller lui montrer ce bracelet…»

«Merci. C'est une bonne idée. Où puis-je la trouver?»

«Elle habite dans une grande demeure située au bord du fleuve, au sud du pont, côté Kâdhimayn. On la nomme Sayyida Roqayya. C'est une femme pieuse qui aime faire le bien. Va la voir le matin, avant que le soleil ne se lève, soit avant qu'elle ne commence à régler ses affaires. Dis-lui que tu lui apportes quelque chose qu'elle n'a encore jamais vu. Insha'Allâh, ton bijou lui plaira…» ■

1. Egypte.





Journal de Téhéran
8 Shahrivar 1318
31 Août 1939

Eshâgh Mousseli

Grand musicien iranien

Traduit de la «Revue de Musique»

Naissance. Eshâgh Mousseli, grand musicien iranien de l'époque islamique, fils d'Ebrâhim ebn Bahman ebn Nask (Pachang?) Arrajâni et de Châhak Râzi, contemporain du calife Mehdi Abassi, est né en l'an 150 de l'Hégire. Les historiens ne nous donnent pas son lieu de naissance mais puisque son père Ebrâhim avait épousé Châhak dans la ville de Rey, la naissance d'Eshâgh a eu lieu après l'émigration d'Ebrâhim de Moussel (Mossoul). Comme dès l'année 150, il rejoignit le calife Mehdi à Bagdad, il ne nous reste aucun doute sur la naissance d'Eshâgh dans la ville même de Rey. Son prénom est Aba Mohammed, d'après *Aghâni*, il est connu sous le nom d'Aba Safvân, et Ibn Khallakân le nomme aussi Ebn-on-Nadim Mousseli.

Ses études. Bagdad, centre du Califat, a rassemblé un grand nombre de savants, philosophes et lettrés au cours des IIème et IIIème siècles de l'hégire. Eshâgh fréquenta toutes les grandes écoles et apprit auprès des grands maîtres les sciences et les arts de son temps. D'après Ibn Khallakân et Abol Faradj Esfâhâni, Eshâgh était très fort en histoire, histoire littéraire et grammaire; il n'était pas moins fort dans les sciences religieuses, la loi islamique et la rhétorique. L'écrivain d'*Aghâni* écrit à son sujet: *«Le calife Ma'moun lui avait permis d'entrer dans le cercle des maîtres et des docteurs qui fréquentaient sa cour.»* Ailleurs, il écrit qu'Eshâgh était grandement respecté par les maîtres puisqu'il avait ses entrées à la cour de Ma'moun avec le grand juge Yahya Ibn Adham, et que dans la plupart des cas difficiles, le juge lui laissait la priorité de la parole.

Bien des fois, le calife Ma' moun dit de lui: *«Si Eshâgh n'était pas musicien je lui aurais offert un emploi de juge»*.

Il a souvent dédaigné le chant et la musique; c'est de ses autres connaissances dont il était fier. Cependant, même si, en tant que grand scientifique, il eut quelques égaux, pour la musique, il n'avait pas de rival, car il connaissait tout ce qu'on avait inventé avant lui et il fut un précurseur et un grand musicologue.

Il a entre autres développé et facilité les méthodes d'enseignement de la musique et il peut être considéré comme le plus grand maître de musique de son époque.

Nous ne connaissons pas ses maîtres mais il a sans doute été l'élève de son père. Son oncle, Mansour Zolzol, lui apprit à jouer de l'oud. Les historiens ont relevé qu'Eshâgh connaissait fort bien les musiques de la Grèce et de Rome et qu'il lisait les philosophes grecs.

Nous ne pouvons rapporter ici les anecdotes prouvant qu'Eshrâgh connaissait les musiques étrangères et qu'il fréquentait les philosophes grecs; ce qui nous importe ici est de savoir qu'il était un des grands maîtres de la musique orientale.

Les califes contemporains d'Eshâgh. Eshâgh Mousseli a été contemporain de cinq des califes abbassides. Il remplaça d'abord Ebrahim, son père, à la cour d'Haroun-al-Rachid, pendant les cinq dernières années du califat de ce dernier. Il fut aussi sans doute musicien à la cour du calife Amin, mais nous ignorons tout de cette époque de sa vie. Quant au calife Ma'moun, il le respectait et le chérissait fort. Après Ma'moun, Eshâgh devint maître de musique à la Cour du calife Mosta'sam. Bien que les historiens n'aient point mentionné ce fait, Eshâgh a connu aussi le calife Al-Vathegh Bellâh. Il devint aveugle pendant les deux dernières années de sa vie et mourut en l'année 235 de l'hégire.

Œuvres d'Eshâgh. Eshâgh a laissé des œuvres dans tous les domaines des sciences et des arts de son temps. Malheureusement, parmi les historiens, il n'y a qu'Ebnonnadim qui cite dans son *Al-fehrest* quelques uns des ouvrages du maître. Mais nous ne pouvons rien préciser du titre et des contenus de ces ouvrages puisqu'ils sont malheureusement perdus.

Il y a des doutes en ce qui concerne l'*Aghaniée Khabir* qu'on attribue plutôt à Hemad-Ebn Eshâgh, fils du grand musicien. Il est l'auteur d'un grand nombre de monographies historiques qu'il serait long de citer ici. Voici les noms de ces ouvrages de musique: *Aghâni, Aghâni-e Môbad*, *Choix d'Aghâni pour Wâssegh*, *Le livre de la danse*, etc.

Voici un certain nombre d'ouvrages variés: *Ketâb-ol Khat val Echârât* (livre de calligraphie), *Ketâb-ol-Charâb* (Livre du vin), *Ketâb-e Mavâriss-ol Hokamâ* (Tradition des philosophes), etc.

Le caractère d'Eshâgh. Ayant vécu dans un milieu islamique pur à Bagdad (centre du Califat) il est plus fanatique que son père. Bien que les anecdotes citées par les historiens le présentent comme un buveur, nous ne pouvons douter de sa foi. D'ailleurs, tous ses biographes sont d'accord sur ce fait que, mourant, il n'a pas manqué à ses devoirs de croyant et a jeûné très affaibli.

D'après l'écrivain d'*Aghâni* et Ebn-e Khallakân, il avait le caractère gai, spirituel. Il avait toujours accès à la cour des califes qui le respectèrent tous. Il était bon causeur.

Femmes et enfants d'Eshâgh. L'écrivain d'*Aghâni* nomme seulement Damân comme unique femme d'Eshâgh. Nous ne savons pas s'il avait plusieurs femmes ou non. Il avait six fils: Hamid, Hemâd, Ahmad, Ahmad Fazl et Ebrâhim. Seul Hemâd a pu acquérir un renom après son père. Il connaissait fort bien la musique et la pratiquait.

Les anecdotes légendaires de la vie d'Eshâgh. Abol Faradj cite un grand nombre d'anecdotes qui nous semblent légendaires et qui n'ont pas une grande importance dans la vie d'Eshâgh. Ce que nous devons rappeler ici sont les légendes attribuées à son père Ebrâhim et qu'on attribue parfois à Eshâgh lui-même. Les plus importantes d'entre elles sont celles de Satan et des filles frivoles qu'on cite dans les *Mille et une nuits* au nom d'Eshâgh. Mais l'écrivain d'*Aghâni* les attribue à Ebrâhim et à Haroun-al-Rachid. ■

Kermân

Pierre Alonso

Kermân, centre de l'Iran, à la limite du Baloutchistan voisin, entre Yazd au Nord, et Bam puis Zâhedân au sud. Par où commencer? En deux jours, la ville a montré deux visages tellement différents.

Pile.

Hier. Il fait beau, le soleil frappe les maisons en terre très basses, de plein-pied, rarement à étage. Pile. Le paysage autour du train qui arrive de Téhéran au petit matin est tricolore. Premier plan, le sol aride et rouge; deuxième plan, un voile brumeux qui se soulève avec les premiers rayons; troisième plan, les montagnes au loin qui semblent avoir surgi hier, fracassant l'immensité de la plaine avec leurs falaises abruptes.

Pile toujours. Des odeurs nouvelles embaument le bazar. Nouvelles? Pas tout à fait à vrai dire. Des odeurs du Pakistan, senties il y a presque un an. Dans les allées, les *shalwar kemiss* frôlent les tchadors, plus nombreux ici que dans le nord. Le Baloutchistan n'est pas loin.

Face.

Aujourd'hui. Il neige, le ciel gris ne se trouera pas de la journée. La ville est grise. Elle dort entre 13 et 16h, habitude des étés brûlants qui parait bien anachronique aujourd'hui. Dans la chambre chauffée par un poêle à pétrole, la nuit a été froide. Réveil difficile jusqu'à l'entrée dans la brume du Hammâm-e Ebrâhim khân. Pluri-centenaire, l'endroit tourne toujours, plus ou moins rempli selon les jours. Presque au milieu du bazar, il faut prendre une allée, puis une autre, descendre un escalier, passer une petite porte... et là, on découvre une grande salle d'accueil. Vide. Seul le propriétaire est là, seul mouvement dans ce lieu incroyablement calme et silencieux. Nouveau couloir, quelques portes et voila le hammam. Un réservoir d'eau le chauffe. C est parti pour une douche dans les règles de l'art, allongé sur la pierre chaude, éclairé par un puits de lumière. 30 minutes, peut-être une heure, et on repart. Un autre couloir, sortie par le toit.

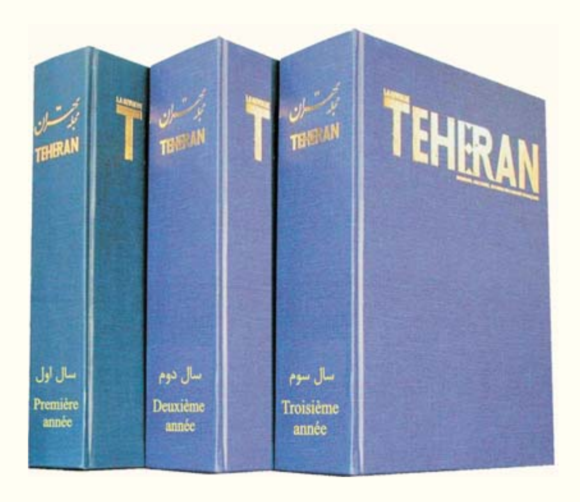
Face. Il fait moins froid. La ville se couche pour la sieste. ■



Hammâm-e Ebrâhim Khân, Kermân

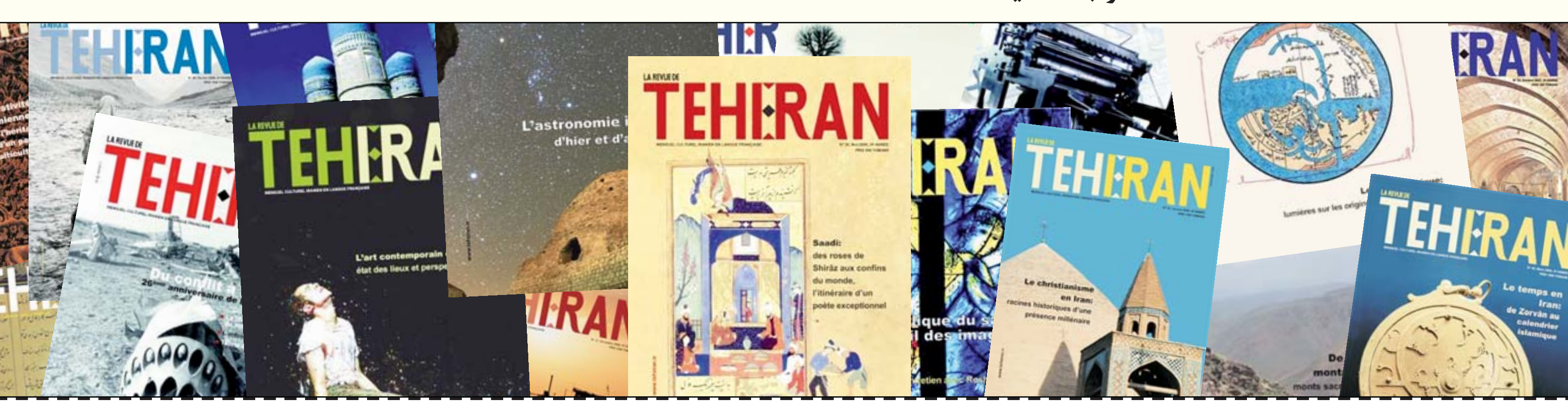
- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- *La Revue de Téhéran* se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

- ماهنامه«رُوو دوتهران»در دکه‌های‌اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.
- در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.
- مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.
- چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.
- « رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.
- نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.



L'édition reliée des trente-six premiers numéros de *La Revue de* TEHERAN est désormais disponible en trois volumes pour la somme de 10 000 tomans l'unité au siège de la Revue ou au point de vente des éditions Ettela'at, situé à l'adresse suivante: avenue Enghelâb, en face de l'Université de Téhéran.

دوره‌های سال اول، دوم و سوم مجلهٔ تهران شامل
سی و شش شماره در سه مجلد عرضه می‌گردد.
علاقه‌مندان می‌توانند به دفتر مجله و یا به فروشگاه
انتشارات اطلاعات واقع در
خیابان انقلاب- روبروی دانشگاه تهران
مراجعه نمایند.



S'abonner hors de l'Iran



Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récipissé de votre virement à l'adresse de la Revue.

(Merci d'écrire en lettres capitales)

NOM ____________ **PRENOM** ____________

NOM DE LA SOCIETE *(Facultatif)* ____________

ADRESSE ____________

CODE POSTAL ____________ **VILLE/PAYS** ____________

TELEPHONE ____________ **E-MAIL** ____________

☐ **1 an** **50 Euros**

☐ **6 mois** **30 Euros**

- Effectuez votre virement sur le compte **SOCIETE GENERALE**
  N°: **00051827195**
  Banque:**30003**
  Guichet: **01475**
  CLE RIB: **43**
  Domiciliation: **NANTES LES ANGLAIS (01475)**
  Identification Internationale (IBAN)
  IBAN FR76 3000 3014 7500 0518 2719 543
  Identification internationale de la Banque (BIC): **SOGEFRPP**
- Envoyez une copie scannée de la preuve de virement à l'adresse e-mail de la Revue: **mail@teheran.ir**
- **Règlement possible en France et dans tous les pays du monde**

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول
محمد جواد محمدی

سردبیر
املی نُوواِگلیز

دبیری تحریریه
عارفه حجازی
جمیله ضیاء

تحریریه
روح الله حسینی
اسفندیار اسفندی
فرزانه پورمظاهری
افسانه پورمظاهری
ژان-پیر بریگودیو
بابک ارشادی
سمیرا فخاریان
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
آلیس بُمباردیه
مهناز رضائی

گزارشگر در فرانسه
میری فِررا
اِلودی برنارد

تصحیح
بئاتریس ترهارد

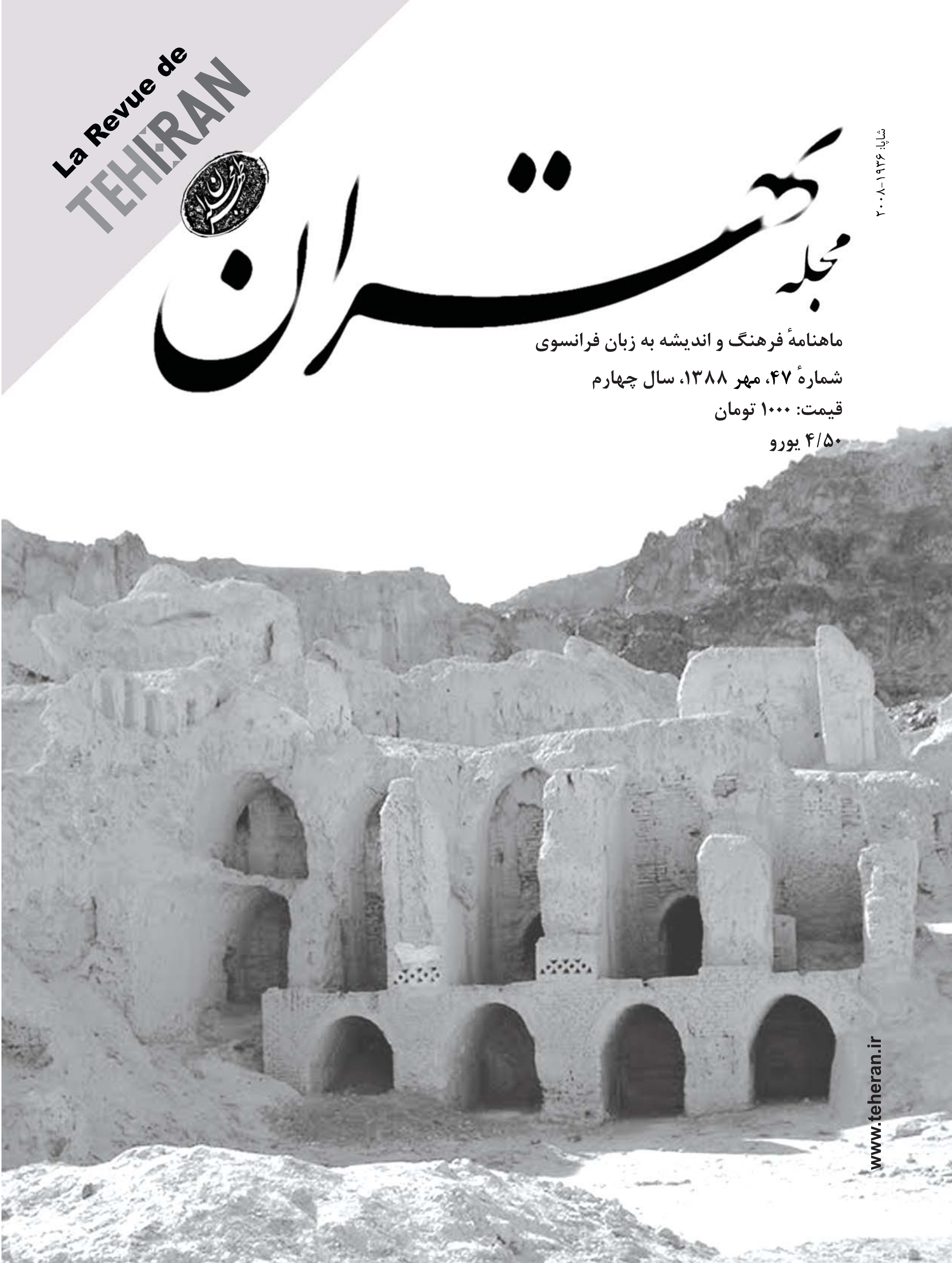
طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

پایگاه اینترنتی
محمدامین یوسفی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: **mail@teheran.ir**
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰

چاپ ایرانچاپ

Verso de la couverture:
Le mont Khâdjeh, Zâbol



La Revue de
TEHERAN
مجله تهران
ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی
شمارهٔ ۴۷، مهر ۱۳۸۸، سال چهارم
قیمت: ۱۰۰۰ تومان
۴/۵۰ یورو
شاپا: ۱۹۳۶-۲۰۰۸
www.teheran.ir